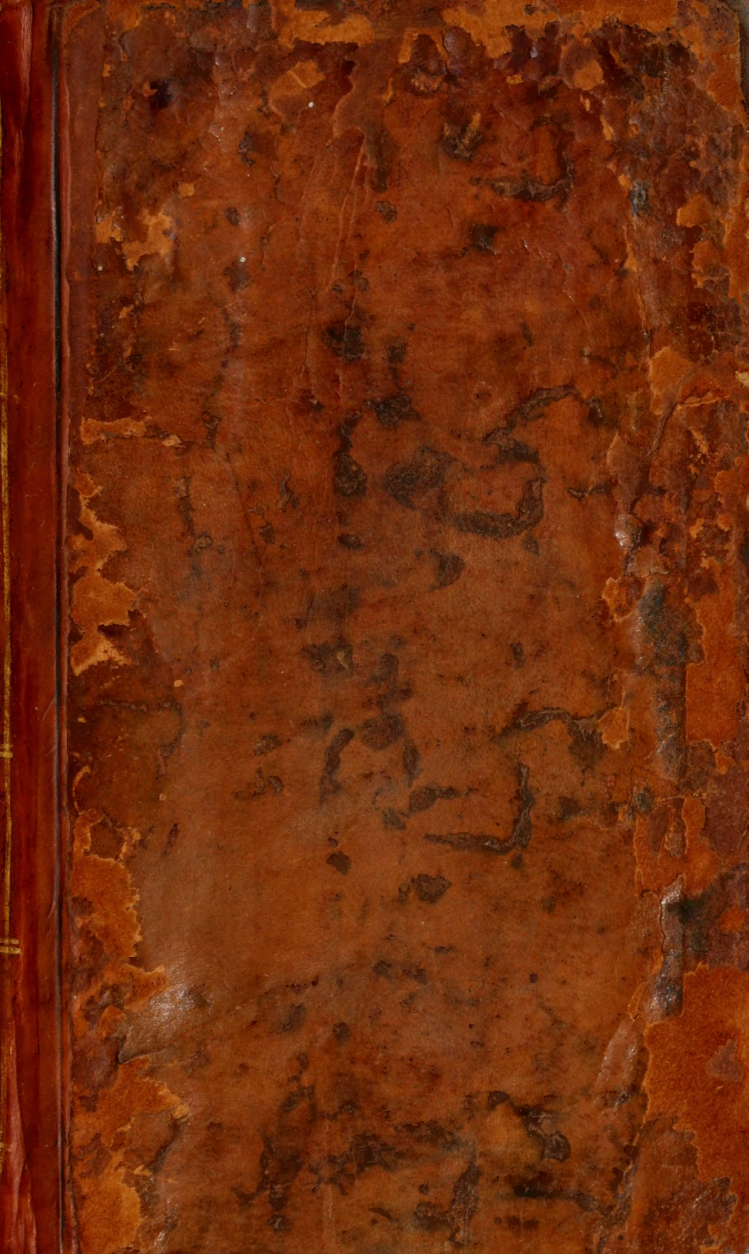
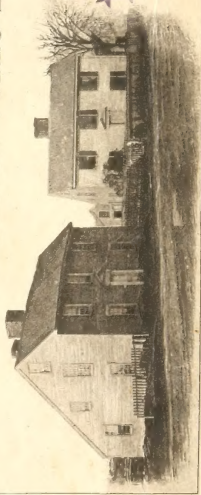




John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE

BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o:

Adams

133.2

v.1



Q. 14.2
J. 1

BIBLIOTHEQUE

D E S

ANCIENS PHILOSOPHES.

74 H
BIBLIOTHEQUE

DE LA BIBLIOTHEQUE

BIBLIOTHEQUE

D E S

ANCIENS PHILOSOPHES,

C O N T E N A N T

La vie de PYTHAGORE ; ses Symboles ; la vie d'HIÉROCLÈS , & ses Vers dorés.

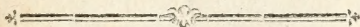
Par M. DACIER, Garde des Livres du Cabinet du Roi.

T O M E P R E M I E R.



A P A R I S,

Chez { SAILLANT & NYON, rue Saint-Jean-de-Beauvais.
PISSOT, Quai de Conty.
DESAINT, rue du Foin.



M. DCC. LXXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Adams

133.2

v.1



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

ON ne peut fixer son attention & ses regards sur les monumens qui nous restent de l'ancienne Grèce, sans être saisi d'admiration & pénétré de reconnoissance. Tout ce que les Habitans de l'Europe moderne ont de lumieres, de goût & de Philosophie, ils le doivent aux Grecs, à ce peuple extraordinaire, si souvent célébré & peut-être encore mal connu.

Tome I.

a

Si le tems ou quelque révolution du globe avoit anéanti ces statues , ces pierres gravées , ces édifices , ces Poëmes , ces ouvrages d'Histoire & de Philosophie , que le hazard nous a conservés , les meilleurs esprits mettroient au rang des fables ce qu'on diroit des mœurs , des Gouvernemens , des Arts , des Sciences de la Grèce : & l'Histoire d'Athenes & de Sparte seroit traitée comme celle des Titans & des Danaïdes.

C'est dans l'Histoire des Grecs qu'il faut apprendre à connoître tout ce que l'homme peut faire , & tout ce qu'on peut faire de l'homme. Les progrès que ce peuple a faits dans tous les Arts & dans toutes les Scien-

PRÉLIMINAIRE. iij

ces , n'ont encore rien de si merveilleux que la rapidité même de ces progrès. Tous les Peuples sauvages se traînent long-temps dans les ténèbres de l'ignorance, avant que d'atteindre à quelque degré d'industrie & de civilisation. Les Grecs semblent n'avoir point eu d'enfance ; ils semblent avoir passé , presque en un instant , de la barbarie au plus haut degré de politesse & de lumière.

Cette Nation eut , il est vrai, des maîtres & des modèles : elle n'inventa ni sa Religion , ni sa Philosophie , ni ses Arts ; mais elle perfectionna , elle embellit tout ce qu'elle emprunta des autres peuples. La plupart des découvertes les plus éton-

nantes sont dûes au hafard ; des inventions merveilleufes peuvent appartenir à des hommes barbares ; mais l'ordre , l'élégance , le goût , font les fruits les plus rares & les plus précieux de l'imagination & du génie.

Les Grecs trouverent, en Egypte , des ftatues , des colonnes , des chapiteaux ; mais ce n'étoient que des ébauches informes & groffieres. En les imitant, ils y répandirent le mouvement & la vie ; ils créèrent des formes agréables , des proportions élégantes & légères ; ils créèrent véritablement l'Art. Ils firent de même dans la Philofophie , dont leurs premiers Sages allerent fans doute recueil-

lire les élémens chez les Prêtres de l'Egypte & les Gymnosophistes de l'Inde.

La Philosophie , en Egypte , sombre , triste , mystérieuse , renfermée dans l'intérieur des Temples , y étoit un instrument de despotisme & de superstition ; transportée dans la Grece , elle y prit un essor plus libre & plus hardi , en même temps qu'elle y servit à étendre & à perfectionner la liberté même. Elle n'y fut point bornée à certains objets , ni réservée à une seule classe d'hommes ; jettée au milieu d'un peuple actif , curieux & sensible à l'excès , elle éclaira tous les états , elle se répandit sur tous les objets , elle s'embellit de

tous les Arts. Chez les modernes , un Philosophe n'a été souvent qu'un Sçavant obscur , qui dans la solitude de son cabinet , étranger aux Arts , aux affaires , aux plaisirs , s'occupoit uniquement de spéculations abstraites & de recherches métaphysiques sur Dieu , la nature & l'ame , sur le mouvement & l'espace. Un Philosophe , à Athenes , sacrifioit aux Muses & aux Graces ; il tenoit une école de politesse comme de science ; il jugeoit les Artistes , couronnoit les Poëtes , éclairoit les hommes d'Etat , & disputoit aux Orateurs l'art de persuader & d'émouvoir. Ce portrait est celui de Platon , & ses ouvrages sont le tableau le plus

PRÉLIMINAIRE. vij

fidele & le plus intéressant de l'état de la Philosophie chez les Grecs.

Platon est de tous les Philosophes de l'Antiquité celui dont on parle le plus , qu'on lit peut-être le moins & sur lequel on porte en général les jugemens les plus divers. Il a joui de son temps de la plus brillante réputation à laquelle la supériorité de génie puisse faire aspirer ; il a fondé une Ecole célèbre, qui subsistoit encore plusieurs siècles après que celles de ses contemporains avoient été anéanties. Dans les premiers siècles du Christianisme , ses opinions altérées & commentées par des esprits ardens & fanatiques , se mêlerent à la Religion , y formerent des

sectes & des hérésies , & dans la suite devinrent une sorte de Religion même. Il y avoit deux mille ans que Platon n'existoit plus , & il regnoit encore dans les Ecoles Chrétiennes ; c'étoit il est vrai son nom plutôt que son esprit qui y regnoit. Il semble aujourd'hui qu'il soit de mode de déprimer ce Philosophe , & de faire expier à sa mémoire , par un excèsif mépris , l'admiration peut-être excessive qu'il a obtenue de tous les hommes éclairés pendant une longue succession de siècles.

Je n'entreprendrai de faire l'éloge ni de ses ouvrages , ni de son caractère : on a écrit sur ces objets des dissertations sans nombre. Ce n'est pas que je ne

croie que la foule des traducteurs & des admirateurs de Platon a laissé beaucoup de choses à dire ; mais c'est à des hommes plus instruits que moi, à y suppléer. Je me contenterai de jeter un coup-d'œil rapide sur les ouvrages qui nous restent de ce Philosophe, & d'indiquer le point de vue sous lequel il me semble qu'on doit l'envisager pour en juger sainement & avec impartialité.

Platon , né d'une des plus illustres familles d'Athènes , pouvoit aspirer aux premiers emplois de la République ; mais la corruption qu'il remarqua dans les mœurs & les principes de ses concitoyens , ne lui lais-

soit pas espérer d'être utile à sa Patrie ; il refusa de se mêler du Gouvernement , & se consacra aux Lettres & à la Philosophie.

Né avec une imagination vive & brillante , son goût le portoit à la Poésie ; mais prodigieusement sensible aux beautés sublimes d'Homère , il désespéra , dit-on , de l'égalér , & il aima mieux être le plus éloquent des Philosophes , que le second des Poètes.

Il fut le disciple de Socrate ; il ne cessa d'honorer son maître pendant sa vie ; il s'offrit pour le défendre publiquement contre des accusateurs lâches & puissans : il continua de célébrer sa mémoire après sa mort. Nous

PRÉLIMINAIRE. xj

devons à Platon les plus beaux monumens de la doctrine de cet illustre martyr de la vertu & de la vérité.

Platon parcourut la Grece pour étudier les Gouvernemens divers , & quelques-uns lui durent des lois. Il passa dans la Grande-Grece : il voyagea en Egypte & dans l'Inde , pour observer & s'instruire. On trouve dans tous ses écrits mille traits précieux qui sont le fruit de ces voyages Philosophiques.

Il embellit la Langue Grecque ; il perfectionna l'artifice de l'élocution ; il fut un des premiers qui fixerent les regles de la Dialectique ou l'art du raisonnement ; art qu'Aristote son disciple , osa , depuis , sou-

mettre à des formules Mathématiques. Platon introduisit la Géométrie dans la Physique ; il enrichit la Langue Philosophique de nouveaux mots , tels que ceux d'*Idee* & d'*Elément* & de celui de *Providence*, qu'il substitua au *Fatum* ; & l'on sçait que des mots nouveaux sont des signes d'idées nouvelles.

On lit dans Cicéron , dans Pline & dans d'autres Auteurs que Platon étant encore enfant, sa mere le porta dans un bosquet de myrthe , tandis que son pere offroit un sacrifice aux Nymphes & aux Muses ; & que l'enfant s'étant endormi, un essain d'abeilles alla déposer son miel sur ses levres. Brucker soupçonne que ce récit pour-

roit bien n'être qu'une allégorie , inventée par quelque Auteur Grec , pour exprimer le charme du langage de Platon. On n'aura pas de peine à penser comme Brucker ; mais cette fable est charmante ; elle me donne une plus grande idée de l'éloquence de Platon que les éloges directs les plus emphatiques , parce qu'elle ne peut être que le résultat d'une impression vive & profonde. On ne peut nier que les Anciens ne fussent infiniment plus sensibles que nous à tout ce qui flattoit les sens & ébranloit l'imagination ; ils sentoient , & nous jugeons ; ils trouvoient des images pour exprimer leurs sensations , & nous ne trouvons

ordinairement que des épithètes. *Nous sommes un peu secs en tout*, dit M. de Voltaire. C'est peut-être un effet nécessaire du progrès de l'esprit humain. Je crois que nous avons plus gagné que perdu ; mais je suis fâché que nous ayons acheté si cher nos avantages.

Tous ces traits réunis ne peuvent, ce me semble, convenir qu'à un homme extraordinaire, d'une vertu rare & d'un génie éminent. Comment pourroit-on s'exposer au ridicule de mépriser un tel homme ?

Examinons un moment les critiques que quelques modernes font de Platon. On l'accuse d'être un Théologien mystique & visionnaire, un politique

chimérique , un écrivain enflé , diffus & obscur , un raisonneur plus subtil qu'exact. Plusieurs Sçavans ont déjà répondu à ces censures ; mais au risque de répéter ce que d'autres ont peut-être déjà dit , je proposerai ici quelques réflexions sur la nature des ouvrages qui nous restent de Platon , sur le but qu'il s'y proposoit , & sur la maniere dont on doit les envisager.

Presque tous les reproches qu'on fait à Platon , ne sont fondés que sur l'impossibilité de sentir toutes les beautés & les fineses de son langage , même pour les Sçavans qui entendent le Grec. Ceux qui croient que ce qui distingue

le grand écrivain de l'écrivain moderne ne consiste que dans le choix & l'arrangement des mots , n'ont aucune idée de l'éloquence & du goût.

Comment peut - on juger , par une traduction sèche , froide , inanimée , du mérite d'un Ecrivain qui de l'aveu du peuple le plus sensible & le plus exercé à tous les artifices de l'élocution , mit dans son style le plus de chaleur , de noblesse , de variété , de graces & d'harmonie. C'est vouloir juger des formes & des proportions d'une belle femme par son squelette.

Socrate , par exemple , dans les Dialogues où il réfute ou tourne en ridicule quelque so-

phiste , emploie avec un art infini cette plaifanterie légère , cette ironie fine qui se cache sous un air de politesse & de bonne foi , & que nous avons nommé *persifflage*. On chercheroit vainement cet art dans la plupart des traducteurs de Platon.

Les autres défauts qu'on reproche à Platon , tiennent peut-être uniquement à la forme même de ses ouvrages. Il n'a laissé que des Dialogues : cette forme de composition étoit assortie aux mœurs & aux usages de son temps. Rien n'étoit si commun dans Athènes que ces conférences sérieuses , où les sujets les plus importans de morale , de métaphysique & de

politique , étoient discutés & analysés avec beaucoup de suite & de méthode. Ce genre d'ouvrage devoit plaire aux Athéniens , parce qu'il leur présentoit une image piquante de ce qu'ils avoient sans cesse sous les yeux ; mais la forme du Dialogue entraîne des inconvéniens , sur-tout celui de la lenteur dans le raisonnement ; nous ne sentons que ces inconvéniens , dans un siècle où des conversations Philosophiques sont si étrangères au ton de la bonne Compagnie , & paroissent reléguées dans les Ecoles.

Mais le fond même des ouvrages de Platon ne peut plus intéresser que bien foiblement

notre curiosité. Outre que beaucoup de circonstances locales , d'allusions particulières , de critiques personnelles , qui pouvoient plaire aux contemporains , sont perdues pour les modernes ; l'objet que s'est proposé Platon , dans la plupart de ses Dialogues , nous est devenu fort indifférent. Il a voulu sur-tout attaquer les Sophistes , qui jouoient de son temps un grand rôle à Athènes , & y corrompoient la Philosophie & l'Eloquence. Nous ne connoissons point aujourd'hui le caractère & les principes de ces Sophistes , & nous trouvons que Socrate met beaucoup d'appareil à réfuter des opinions qui ne nous pa-

roissent mériter que du mépris. Je ne répondrai à ce reproche que par un exemple. Les Lettres Provinciales , du moins quelques-unes , sont peut-être l'ouvrage de notre Langue qui ressemble le plus aux Dialogues de Platon. Croit-on que la lecture en fût bien piquante pour un Anglois , qui ne s'intéresse point aux querelles des Jésuites & des Jansénistes , & qui ne possède pas assez parfaitement notre Langue , pour sentir toutes les beautés du style de Paschal ?

Ne cherchons donc dans les Dialogues du Philosophe Grec que le mérite que nous pouvons sentir ; le fond des discussions nous intéresse peu ;

la vérité des portraits ne peut nous frapper ; le charme du style a presque entièrement disparu pour nous. Examinons du moins l'art avec lequel ils sont composés ; observons l'adresse avec laquelle Socrate savait analyser une question , la dégager de tout ce qui lui est étranger , la présenter sous différentes faces & la réduire à ses termes les plus simples ; céder d'abord du terrain à son adversaire , afin de l'attirer dans un piège , soit pour l'amener à ses vues , soit pour l'engager dans un défilé embarrassant qui le presse entre l'absurdité & la contradiction.

Je ne peux me refuser le plaisir de citer ici un passage tiré

d'un Mémoire que M. l'Abbé Arnaud a lu à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres , & qu'il a bien voulu me communiquer : c'est un des meilleurs ouvrages & des plus intéressans que j'aie lu en faveur de Platon. Cet Académicien joint à une érudition profonde & choisie , ce qui s'y trouve rarement réuni , beaucoup d'esprit & de goût , & une qualité plus rare encore , cette sensibilité pour les Arts , qui trouve des beautés & saisit des rapports que n'apperçoit jamais celui qui n'a que du sçavoir , & même de l'esprit. Voici le passage dont j'ai parlé.

» Notre Philosophe vient-il
» à traiter quelques points d'an-

PRÉLIMINAIRE. xxiiij

» cienne tradition ou de haute
» métaphysique , il n'a point
» oublié que Socrate bernoit
» sa Philosophie à faire aimer
» la vertu & la vérité , & qu'il
» avoit négligé tout autre genre
» d'étude. Aussi , après l'avoir
» établi principal acteur dans
» tous les Dialogues , où il s'a-
» git de morale , ne lui fait-il
» jouer dans ceux - ci qu'un
» rôle inférieur & subordonné.
» Quelle vérité dans tous ses
» débuts ? Jamais les caractères
» ne furent ni mieux annon-
» cés , ni mieux soutenus ; ja-
» mais il n'y eut un meilleur
» ton dans ces premiers mo-
» mens où la conversation s'é-
» tablit entre des personnes
» aimables & polies. Avec quel

» art , ou plutôt quel naturel ,
 » il prépare le sujet qu'il a prin-
 » cipalement en vue ! & quelle
 » conformité , quelle propor-
 » tion admirable entre son style
 » & la matiere qu'il traite !
 » Lisez le Dialogue intitulé
 » *Menexène* : Socrate s'y voit
 » obligé par les questions qu'il
 » a faites , & par les réponses
 » qu'il a reçues , de réciter en
 » l'honneur des Athéniens ,
 » morts pour leur Patrie , une
 » oraison funebre , qu'il dit
 » être d'Aspasie ; car toujours
 » il se refuse toute espece de
 » talens ; dès ce moment , le
 » style change de ton & de co-
 » loris ; il devient périodique ,
 » nombreux , & le reste du dis-
 » cours prend successivement
 » tous

» tous les caractères & toutes
 » les formes qu'il falloit don-
 » ner aux compositions de ce
 » genre. Phédre étoit un jeune
 » homme , né avec de l'esprit
 » & sur-tout avec une grande
 » sensibilité : avide de toutes les
 » sortes de beautés & de plai-
 » sirs , son ame appartenoit
 » successivement à tous les ob-
 » jets agréables ; les imagina-
 » tions vives & tendres font
 » toutes volages : un discours
 » de Lyfias qu'il venoit d'en-
 » tendre , & dont le style l'a-
 » voit séduit , retentissoit en-
 » core à ses oreilles. Socrate
 » l'aborde , l'interroge & le
 » presse , avec ses graces ordi-
 » naires , de lui répéter ce dis-
 » cours. Phédre le lui récite

» avec la chaleur & les gestes
» d'un admirateur passionné ,
» qui veut tout à la fois & ren-
» dre & communiquer ce qu'il
» sent. Socrate qui se propose
» de tourner les heureuses dis-
» positions de ce jeune homme
» vers des objets plus utiles ,
» & de l'attirer , s'il se peut ,
» à l'étude de la Philosophie ,
» l'écoute attentivement & feint
» de partager son enthousiasme
» & son admiration ; puis il
» lui fait remarquer que Lyfias
» semble s'être bien plus occu-
» pé de la maniere de dire les
» choses , que des choses mê-
» mes ; il ajoute qu'Anacréon
» ou Sapho , ou quelques au-
» tres Poëtes , dont il a oublié
» les noms , l'ont mis en état

PRÉLIMINAIRE. xxvij

» de traiter le même sujet d'une
» maniere plus étendue & plus
» vraie ; & , comme il a vu tout
» ce que pouvoit sur Phédre la
» chaleur & l'harmonie ; que ,
» pour le fixer , il doit s'em-
» parer fortement de son ima-
» gination ; d'ailleurs l'ayant
» prévenu que c'est des Poètes
» qu'il tient tout ce qu'il va di-
» re , il prend le ton d'un hom-
» me inspiré , il invoque les
» Muses , il emprunte les for-
» mules & les mouvemens de
» la Poësie la plus relevée ;
» mais notre Sage s'est-il ap-
» perçu qu'il s'est rendu maî-
» tre de l'attention du jeune
» homme , dès-lors ses pensées
» & avec elles , son style , de-
» viennent plus graves , plus

» philosophiques ; sa diction ,
 » d'abord figurée , audacieuse
 » & retentissante comme celle
 » du Dithyrambe , n'admet
 » plus que la cadence & les or-
 » nemens d'une poésie plus
 » douce , & descendant peu-
 » à - peu jusqu'au ton que
 » notre Philosophe a coutume
 » de prendre dans son Dialo-
 » gue , elle ne conserve que
 » cette harmonie & ces graces
 » sans lesquelles on ne doit
 » trouver ni auditeurs , ni lec-
 » teurs. « C'est ainsi qu'il fau-
 » droit parler de Platon ; c'est
 » sur-tout de ce style noble , har-
 » monieux & pittoresque qu'il
 » faudroit le traduire.

La méprise la plus grave &
 la plus commune où soient

tombés les Censeurs de Platon, c'est de lui attribuer des opinions & des principes qui ne font point les siens. On parle sans cesse d'idées archétypes, de modeles éternels , d'hierarchie de substances incorporelles, d'une chaîne des êtres, de la pré-existence des ames, de la métempsychose , &c. comme d'autant d'opinions réduites en système par Platon , quoique Platon n'établisse jamais aucune théorie métaphysique, qu'il ne parle jamais en son nom , qu'il expose sans cesse les opinions de Philosophes & de Sophistes connus , & qu'il mette toujours ce qu'il a de grand & de raisonnable à dire , dans la bouche de Socrate , qui attaquoit tous les

syftêmes & ne reconnoiffoit de principes vrais & utiles qu'en morale. Comment le disciple & l'admirateur constant de Socrate eût-il été dogmatique ? Comment ne voit-on pas dans Platon , un homme d'un esprit vaſte & curieux & d'une imagination volage , qui a porté ſon activité ſur tous les objets des connoiſſances humaines , qui ſe plaît à expoſer ſucceſſivement les opinions des diverſes Ecoles , ou pour les tourner en ridicule , ou ſimplement pour les revêtir des couleurs vives & brillantes de ſon ſtyle ? Il n'y a rien de ſi difficile à démêler dans les écrits de ce Philoſophe que ſes véritables opinions ; mais c'eſt peut-être auſſi

ce qu'il importe le moins de sçavoir. J'y trouve des principes d'une morale grande & saine, des vues très-philosophiques, présentées sous de magnifiques images. Cette caverne célèbre, où il nous représente les hommes enchaînés, n'appercevant, des objets qui se meuvent au-dessus d'eux, que les ombres projetées sur le mur de leur cachot, est une allégorie sublime qui suppose une vue de métaphysique très-fine & très-profonde. Je trouve dans Platon des observations instructives & curieuses sur les Gouvernemens de la Grece, sur les mœurs & les usages des Athéniens, sur la nature & les effets de la Poésie & de la Musique ; j'y

trouve enfin un tableau assez fidele des progrès qu'avoient faits les contemporains dans les différentes branches de la Philosophie ; & je suis bien moins curieux de ſçavoir ce que Platon penſoit de Dieu , de l'ame , de la vie à venir , que de connoître les opinions diverſes qu'on en avoit de ſon temps.

Le Livre *des Loix* eſt le ſeul ouvrage où Platon paroïſſe expoſer ſes propres ſentimens , ſous le nom du Citoyen d'Athènes ; c'eſt auſſi un des plus curieux & des plus intéreſſans , quoique M. Grou dans la Préface de la Traduction qu'il en donne ſemble réclamer , pour ainſi dire , l'indulgence du Lecteur , en avertiſſant que c'eſt

l'ouvrage de la vieilleſſe de Platon.

La critique la plus générale & peut-être la mieux fondée qu'on ait faite à Platon, tombe ſur ſes principes chimériques de Gouvernement ; mais cette critique eſt encore bien exagérée. Pour bien juger de ces principes , il faudroit commencer par ſe dépouiller de toutes les idées & de tous les préjugés que nous tenons de nos mœurs, de nos connoiſſances, de nos inſtitutions ; il faudroit ſe transporter au temps de Platon & au milieu des objets dont il étoit environné. C'eſt ce que les Modernes ont bien de la peine à faire quand ils veulent juger les Anciens. On cite ſans ceſſe la Ré-

publique de Platon ; mais on se trompe presque toujours sur l'objet de cet ouvrage , qu'on prend pour un plan systématique de Gouvernement. Le véritable titre du Dialogue est : *De la Justice ou de la Vertu.* Il établit les principes du juste & de l'injuste , qu'il applique successivement & aux Etats politiques & aux individus. Il compare les différens ordres de la Société aux différentes facultés de l'homme ; il conclut de-là que les mêmes principes qui servent à régler la conduite d'un homme , peuvent servir à régler celle d'une République ; & qu'il n'y a que la vertu qui assure le bonheur de l'un & la prospérité de l'autre. Cette

comparaïson amène une digression sur les différentes formes de Gouvernement , dont Platon explique la nature & la filiation. Il pose pour principe que la meilleure administration seroit celle d'un Roi Philosophe ; mais en supposant ce Gouvernement établi, il ne durera pas long-tems ; on verra bientôt y succéder un Gouvernement où l'ambition d'obtenir les Magistratures fera plus forte que celle de les mériter , & où les Loix seront observées , bien moins par attachement que par crainte ; cet Etat dégénérera ensuite en Oligarchie , où les riches occuperont les premières places , & opprimeront le Peuple. Le Peuple , ajoute-t-

il , se soulevra bientôt contre cette oppression , & y substituera un plus grand mal encore , la Démocratie , monstre à cent têtes qui engendre tous les désordres , & l'impunité qui les perpétue. Du sein de ce cahos sortira le Despotisme , dont Platon peint les horreurs avec énergie , & laisse douter lequel est le plus malheureux , du Tyran lui-même ou des Peuples qu'il opprime. Il y auroit , sans doute , quelques remarques à faire sur cette gradation ; mais ce n'est pas ici le lieu.

On a traité Platon de visionnaire , parce qu'il propose de former une République fondée sur la justice , où les passions de chaque individu seront tour-

nées à l'avantage de tous ; mais quand on examine les moyens qu'il indique , on voit qu'il connoissoit la nature humaine ; il avoit d'ailleurs sous les yeux les Républiques de Crète & de Lacédemone. Cependant il y a apparence que son plan étoit impraticable , même de son temps , & certainement il l'est aujourd'hui ; mais est-ce à nous à le traiter de chimérique ? Sçavons-nous jusqu'à quel point l'éducation , les loix & l'exemple pourroient perfectionner la Société ? En jugerons-nous par les peuples que nous voyons ? Quand on compare les temps anciens aux modernes , on ne peut se dissimuler que l'espece humaine ne soit bien rapetissée ;

presque tous les Gouvernemens d'Europe sont composés de piéces de rapport , rassemblées successivement , sans plan , sans unité & sans accord ; où la Jurisprudence & la Politique , l'éducation & les mœurs sont continuellement en contradiction , & où de petits ressorts ne tendent jamais que par de petits moyens , à de petits effets. Qui peut prescrire des limites à l'enthousiasme de la vertu , de l'honneur & du patriotisme ? Le Gouvernement de Sparte étoit fondé sur le sacrifice continuel des plus puissantes affections que la Nature ait mises dans le cœur de l'homme ; cependant il a duré , sans altération , plus de cinq cens

PRÉLIMINAIRE. xxxix

ans. Je ne dis pas que ce Gouvernement fût bon ; mais je dis que si on l'eût trouvé pour la première fois établi chez quelque peuple de l'Amérique , & que ce peuple eût eu en même-temps quelque singularité dans la forme du nez ou dans la couleur de la peau , il n'y auroit peut-être pas un Philosophe qui doutât que ce ne fût une race d'hommes différente de la nôtre.

Comment ne trouveroit-on pas Platon un politique absurde & chimérique ? La plupart des hommes qui s'occupent aujourd'hui des objets d'administration & d'économie publique, semblent croire que toute la science du Gouvernement se

réduit à produire la plus grande quantité de bled possible , à évaluer le *produit net* , & le *revenu disponible* , à trouver la meilleure répartition de l'impôt , à multiplier les manufactures , ou les vaisseaux ; tout cela est fort utile , sans doute , mais l'art de gouverner les hommes , c'est-à-dire , de dompter les passions de chaque individu & de les diriger au bien commun de tous , est un art plus profond & plus compliqué. Platon croyoit que l'éducation des enfans étoit la base de toute bonne législation ; parce qu'il croyoit qu'il falloit amortir les passions avant de les réprimer , & s'occuper de prévenir les crimes plutôt que de les punir ;

il croyoit que les réglemens coactifs , les loix pénales n'étoient faites que pour suppléer à l'influence combinée de l'éducation , de l'exemple & des mœurs publiques. Je suis persuadé que Platon a poussé trop loin l'application & l'usage de ces principes ; mais je suis encore bien plus persuadé que sans ces principes , on n'aura jamais que des législations imparfaites & tyranniques.

Après avoir rendu à Platon la justice qu'il me paroît mériter , je terminerai ce discours par quelques observations sur la nature & l'objet de la collection qu'on présente au Public , sous le titre de *Bibliothèque des Anciens Philoso-*

phes. On s'est proposé de réunir en un corps , les différens ouvrages de Philosophie des Anciens qui ont été traduits en notre langue. Ce Recueil commence par les *Vers dorés* de Pythagore , avec les Commentaires d'Hyéroclès , traduits par Dacier , & dont on prendra une juste idée dans la Préface & les vies que Dacier a jointes à cette Traduction.

On a réimprimé ensuite les deux volumes des Dialogues de Platon , traduits par le même Dacier. Quoique cet Auteur n'ait pas un style qui réponde au style de Platon , on convient néanmoins qu'en général sa Traduction est exacte , & qu'on lui doit de la recon-

noissance pour les recherches immenses , & le travail pénible qu'a dû lui coûter sa Traduction. C'est d'ailleurs la seule Version françoise qui existe.

Les Dialogues traduits par Dacier , sont suivis des deux autres Dialogues traduits par Maucroix.

On a joint à ces Dialogues , la Traduction imparfaite du Banquet de Platon par le grand Racine. Une délicatesse trop scrupuleuse l'a déterminé à supprimer le discours d'Alciade , qui forme la partie la plus curieuse & la plus piquante de ce Dialogue , dont on a méconnu le véritable objet. Je

rapporterai ici une idée très-ingénieuse, & que je crois très-vraie, sur ce petit ouvrage. Elle se trouve à l'Article *Composition*, dans le Dictionnaire Encyclopédique. M. Diderot est l'Auteur de cet Article; il est bien digne de parler de Platon; c'est peut-être de tous les Ecrivains modernes, celui qui a le plus de rapport avec cet éloquent Philosophe. » Le » Banquet, dit M. Diderot, » qu'on regarde comme une » chaîne d'Hymnes à l'Amour, » chantés par une troupe de » Philosophes, est une des » Apologies les plus délicates » de Socrate. On sçait trop le » reproche injuste auquel ses

PRÉLIMINAIRE. xlv

» liaisons étroites avec Alci-
» biade l'avoient exposé. Le
» crime imputé à Socrate étoit
» de nature que l'apologie di-
» recte devenoit une injure ;
» aussi Platon n'a - t - il garde
» d'en faire le sujet principal
» de son Dialogue. Il assem-
» ble des Philosophes dans un
» Banquet ; il leur fait chanter
» l'Amour. Le repas & l'Hym-
» ne étoient sur la fin , lorf-
» qu'on entend un grand bruit
» dans le vestibule ; les portes
» s'ouvrent , & l'on voit Alci-
» biade couronné de lierre &
» environné d'une troupe de
» joueuses d'instrumens. Pla-
» ton lui suppose cette pointe
» de vin qui ajoute à la gaieté ,

» & qui dispose à l'indiscrétion.
» Alcibiade entre ; il divise sa
» couronne en deux autres ; il
» en remet une sur sa tête , &
» de l'autre il ceint le front de
» Socrate , & s'informe du
» sujet de la conversation ; les
» Philosophes ont tous chanté
» le triomphe de l'Amour. Al-
» cibiade chante sa défaite par
» la sagesse, ou les efforts inuti-
» les qu'il a faits pour corrom-
» pre Socrate. Ce récit est con-
» duit avec tant d'art qu'on n'y
» apperçoit par-tout qu'un jeu-
» ne libertin que l'ivresse fait
» parler , & qui s'accuse sans
» ménagement des desseins les
» plus corrompus , & de la dé-
» bauche la plus honteuse. Mais

» l'impression qui reste au fond
 » de l'ame , sans qu'on le soup-
 » çonne pour le moment , c'est
 » que Socrate est innocent , &
 » qu'il est très-heureux de l'a-
 » voir été ; car Alcibiade en-
 » têté de ses propres charmes ,
 » n'eût pas manqué d'en rele-
 » ver encore la puissance , en
 » dévoilant leur effet pernicieux
 » sur le plus sage des Athé-
 » niens. «

La Traduction de *la Répu-
 blique* , par M. Grou , vient à
 la suite. Cette Traduction im-
 primée , il y a quelques années ,
 a eu un succès qu'elle mérite :
 elle est par-tout , sage , claire &
 correcte ; il a beaucoup mieux
 saisi le ton & l'esprit de son mo-

dele que Dacier , & son style est plus élégant & plus pur ; mais on y désireroit encore plus de chaleur & d'harmonie.

Le *Traité des Loix* , & huit nouveaux Dialogues traduits de la même main , forment les quatre Volumes suivans de cette collection. Parmi ces huit nouveaux Dialogues , il y en a deux qui avoient déjà été traduits : l'un est le *Protagoras* , traduit par Dacier ; l'autre l'*Eutydème* , traduit par Maucroix . On verra aisément en comparant les différentes Traductions , combien la nouvelle est préférable aux anciennes , pour la fidélité comme pour l'élégance. M. Grou fait espérer qu'il publiera

bliera le reste des ouvrages de Platon qui ne sont pas encore traduits. Les suffrages du Public l'encourageront sans doute à achever cette entreprise , digne d'occuper les loirs d'un homme qui réunit autant de goût , de sçavoir & de talent.

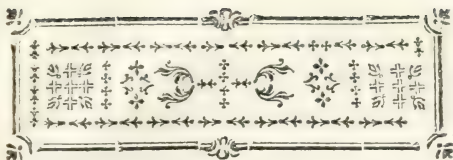
On trouvera à la suite de ce Discours , un autre Discours sur Platon , composé par le célèbre Abbé Fleury , & imprimé à la suite de son *Traité des Études* : ce morceau méritoit d'être plus connu. Nous ne préviendrons pas par nos éloges le jugement qu'en porteront les lecteurs.

N.B. Le Discours précédent étoit imprimé , lorsque l'Auteur a lu quelques

I DISCOURS, &c.

Mémoires sur Platon, publiés par M. l'Abbé Garnier, & imprimé dans le Tome XXIX des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. S'il les avoit connus plutôt, il en auroit profité & en auroit cité plusieurs traits intéressans ; il invite à les lire tous ceux qui voudront apprendre à lire Platon & à juger de ses ouvrages : on ne peut employer l'érudition avec plus de sagesse, de sagacité & de philosophie.





DISCOURS

S U R

PLATON,

*A M. DE LA MOIGNON
DE BASVILLE.*

MONSIEUR,

La réputation de Platon a quelque chose de bisarre. On lui donne des titres magnifiques ; on le nomme, tout païen qu'il étoit, le divin Platon : on le traite de profond génie, d'es-

prit sublime , d'homme universel en toutes les sciences : on vante son éloquence & la beauté de son style ; & on rapporte avec plaisir les éloges que les anciens lui ont donnés. Cependant , quand on en parle plus simplement , & pour marquer la véritable opinion que l'on en a , on en témoigne peu d'estime ; de sorte , que je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de gens qui le lisent. Car en même temps que l'on dit que c'est un génie élevé , on l'accuse de n'être point réglé , de voler si haut qu'on ne le peut suivre , d'être presque toujours dans les allégories & dans les mystères. On dit qu'il est plein de belles choses , mais qu'elles ne sont point

arrangées ; qu'il n'instruit point avec méthode , qu'il n'en reste rien après avoir lu ; qu'il est agréable à la vérité , mais qu'il n'est pas solide. En un mot , on en parle comme d'un auteur de très-peu d'utilité. Au reste , on ne manque jamais de dire , qu'il a cru des idées , que l'on conçoit comme de pures chimeres , qu'il a bâti en l'air une république , où il vouloit que les femmes fussent communes , & que le prince fût philosophe , & dont il a grand soin de bannir les poètes. Si l'on en cite quelque chose , c'est quelque raisonnement fondé sur les mysteres des nombres , quelque observation sur l'ordre des intelligences , & sur la musique des

globes célestes. Sur ces échantillons , il ne faut pas s'étonner qu'il passe pour un visionnaire, & pour un auteur dont les ouvrages ne peuvent servir , tout au plus , que pour orner les harangues. Je le croyois tel moi-même avant que je l'eusse lu ; & je vous avoue que je fus bien étonné de le trouver au contraire très-solide , approfondissant extrêmement les sujets qu'il traite , allant toujours à prouver quelque vérité, ou à détruire quelque erreur , établissant ou insinuant en tous ses ouvrages une morale merveilleuse , & fournissant une infinité de réflexions capables de désabuser les hommes les plus prévenus , & d'arrêter les

plus emportés. Peut-être me suis-je trompé, mais il me paroît tel : jugez-en vous-même, Monsieur, & ne vous laissez pas prévenir en sa faveur, comme je l'étois à son désavantage.

Pensant depuis aux caufes qui avoient pu donner une idée de cet auteur, fi différente de celle qu'il m'a donnée de lui-même, j'en ai imaginé quelques-unes. Le nom de philosophe effarouche beaucoup de gens. Ils se figurent un professeur qui enseigne un cours de deux années ; ou bien un particulier fantasque attaché à des opinions singulieres, & qui fuit le commerce des autres hommes. Dès le temps de Platon & de Socrate, le peuple tenoit

les philosophes pour des cerveaux creux , & des hommes inutiles ; & vous sçavez comment ils furent traités par les poëtes comiques. Ceux qui ont passé depuis pour philosophes , ont donné encore plus de sujet à ces fausses idées ; & il est arrivé au nom de philosophie , comme à ceux de rhétorique , de poësie , de grammaire , d'architecture , à qui dans le langage ordinaire , on ne fait plus signifier rien de solide , & à qui l'on n'attribue que la superficie des ouvrages , & les petits ornemens. Une autre raison qui peut avoir décrié Platon , est qu'il y a , comme je l'ai dit , peu de personnes qui le lisent ; & ceux qui le lisent , se servent

ordinairement des traductions , & lisent les argumens & les notes des interprètes. Or , les interprètes l'ont pris selon leur sens , & non pas toujours selon le sien. Car généralement la plupart des commentaires sont plus propres à faire connoître les pensées & le génie du commentateur , que de l'auteur commenté. Chacun y prend ce qui est de sa portée & de son goût. Les grammairiens semblent n'avoir étudié Cicéron , que pour les mots latins : d'autres ont été plus curieux des choses dont il parle. Frigius a observé les noms de tous ses argumens , & de toutes ses figures : il y en aura peut-être quelque jour qui connoîtront

son artifice & le fonds de son éloquence , mieux qu'on ne le connoît à présent.

Je n'ai point lu Plotin , Porphyre , Jamblique , Proclus , ni les autres anciens Platoniciens ; mais je connois les deux modernes , qui sont Marfile Ficin & Jean de Serres. Car j'ai appris, Monsieur, non sans quelque surprise, que ce *Joannes Serranus* , dont le Platon est si estimé , soit à cause de Henri Etienne qui l'a imprimé , soit par quelqu'autre raison , est le même Jean de Serres qui a écrit l'histoire de France, sous le titre d'inventaire. Je ne connois point d'auteur à qui il ait mieux réussi de déguiser son nom. Nous avons l'obligation

à Marfile Ficin , de nous avoir fait connoître Platon dans ces derniers temps , & il l'a traduit avec assez de fidélité. C'étoit un homme de grand travail & d'une grande étude ; mais , autant que je puis juger , solitaire , abstrait , spéculatif ; & j'ajouterois peu poli , si je ne sçavois qu'il a passé sa vie à Florence , dans la famille des Médicis , & dans le temps où cette ville a le plus cultivé les belles lettres & les beaux arts. Quoi qu'il en soit , il paroît avoir fait grand cas de la prétendue théologie de Platon , & de sa doctrine des intelligences & des idées : il cherche par-tout des mystères , & explique par des allégories , ce qui , pris à la lettre ,

ne convient pas à ses principes , quoique peut-être il convînt à ceux de Platon. Et c'est par-là qu'il fauve ce qu'il y a de plus condamnable dans cet auteur : car il est étrangement prévenu en sa faveur. On doit pardonner cette préoccupation à un homme qui en avoit fait son étude capitale pendant toute sa vie.

La traduction de Jean de Serres est plus latine , mais elle n'est pas si fidele. Il abandonne la plupart des allégories & des mysteres de Marfile ; en retenant seulement quelques-unes au besoin , pour expliquer ce qu'il n'entend pas ; comme dans le Timée, quand il veut concilier avec la forme substantielle

d'Aristote , les figures des petites parties , auxquelles Platon attribue la distinction des éléments. Mais en quoi j'estime de Serres plus dangereux , c'est dans sa méthode. Car ayant cru que Platon manquoit d'ordre , ou du moins que son ordre n'étoit pas assez intelligible aux lecteurs , il a tout réduit en méthode scolastique , c'est-à-dire , qu'il a déshabillé & décharné sa doctrine , pour la montrer en l'état où Platon n'avoit pas voulu la faire paroître , & pour découvrir ce qu'il avoit caché avec tant de soin , afin de rendre ses ouvrages plus naturels & plus agréables. Toutefois ce travail de Jean de Serres a quelque utilité , pour

marquer au lecteur les endroits où il peut se reposer , & lui faire repasser en peu de temps ce qu'il a lu. Mais un attentat que je ne lui puis pardonner , c'est d'avoir osé changer l'ordre des ouvrages , ou plutôt d'y en avoir voulu donner un nouvel. Car de Serres voulant rendre Platon tout-à-fait régulier , & composer de ses œuvres un corps entier de philosophie les a , de son autorité privée , & contre la tradition de tous les siècles , rangées , en diverses classes , qu'il appelle syzygies , & sous lesquelles il les a placées , non pas selon leur véritable matiere , mais selon ce que le titre semble promettre.

Chaque dialogue de Platon

SUR PLATON. Ixiiij

a trois titres , dont le premier est un nom propre ; le second semble marquer le sujet ; le troisieme est une épithete , qui marque le genre du traité, comme , Phédon , ou de l'ame , moral. Phedre , ou de l'amour , moral. Le politique , ou du royaume , logique. Gorgias , ou de la rhétorique , destructif. Menon , ou de la vertu , essai. C'est ainsi que ces titres , avec tous les autres , sont rapportés par Diogene de Laërce en la vie de Platon. Or , de ces trois titres , il n'y a que le premier tout au plus qui soit de Platon , tout le reste est des interprètes ; ce qui paroît en ce qu'il n'est pas toujours rapporté de la même maniere , & que le

Phedre , qui est ici intitulé de l'amour , est ordinairement intitulé de la beauté. Cependant c'est au second titre que de Serres s'est uniquement arrêté ; & il a entièrement négligé le troisieme , quoique ce fût celui par lequel les anciens , qui l'entendoient sans doute aussi-bien que lui , avoient voulu marquer à quel genre , & à quel ordre chaque dialogue devoit être rapporté. Ainsi il a rangé entre les traités de morale le Menon , parce qu'il est intitulé de la vertu ; quoiqu'il soit marqué , non comme moral , mais comme un essai de la maniere dont on pouvoit prouver l'opinion de la réminiscence , ce qui appartient plutôt à la logique. Il

a mis entre les traités de politique , le Politique , quoiqu'il soit marqué logique , comme il l'est en effet , n'étant pleine que de divisions & de définitions. Il fait passer le Gorgias pour un traité de rhétorique , quoique ce dialogue , comme les anciens ont fort bien marqué , ne soit pas fait pour enseigner , mais pour détruire , & n'ait d'autre but que de montrer le mauvais principe de la conduite des orateurs qui gouvernoient alors toutes les villes de Grece ; de sorte qu'il doit être rapporté à la morale. C'est ainsi qu'il met pour traité de poétique l'Ion , qui n'est qu'une raillerie des rapsodes ; & qu'il compte entre les traités de mo-

rale , Lachès & Lyfis , parce que l'un est intitulé de la valeur , & l'autre de l'amitié ; quoiqu'il n'y ait dans l'un & dans l'autre que de la logique. Je ferois trop long , si je voulois marquer toutes les fautes qu'il a faites dans cet ordre , il suffit qu'il l'a entièrement inventé , & qu'il a ôté le moyen de le corriger à ceux qui n'ont vu que son édition ; n'y ayant point mis la vie de Platon tirée de Diogene , où l'on voit les différentes classes sous lesquelles les anciens rangeoient ses traités , & les diverses manieres dont ils les plaçoient. Car ils n'ont la plupart aucune connexion entre eux. Cependant ceux qui se fient à de Serres ,

comme je faisois d'abord , cherchent dans un dialogue ce que l'ordre & le titre leur promettent , & que Platon n'y a pas mis , faute d'avoir prévu la pensée de ses interprètes ; & ensuite ils l'accusent de s'écarter de son sujet , & ne se donnent pas la patience de l'entendre. Mais sans m'arrêter davantage à chercher les causes qui ont pu faire mal juger de Platon , il faut vous dire ce que j'en pense moi-même , & pour observer quelque ordre , parler séparément de sa personne , de sa doctrine , & de ses écrits.

Je ne vous ferai point , Monsieur , la vie de Platon , Marfile l'a faite , & avant lui , Diogene ; il est aisé de les lire : j'en

ferai seulement un petit portrait. Il étoit bien fait de sa personne, & avoit la physionomie heureuse ; il y a encore quelque buste de marbre à Rome, qui le fait voir. Il vécut long-temps, & mourut après quatre-vingts ans, sans maladie : son esprit, outre les qualités que l'on lui accorde d'ordinaire, d'avoir eu l'imagination belle, l'invention, le tour délicat, l'élévation, la grandeur de génie, avoit encore la solidité, le jugement, le bon sens ; & il me paroît avoir plus excellé en ces dernières qualités. Ses mœurs étoient nobles, honnêtes, douces, modestes ; & on peut dire, qu'il approchoit de l'humilité. Elien en rapporte un exemple

SUR PLATON. Ixix

considérable. Platon étant allé à l'assemblée des jeux olympiques , se trouva avec des étrangers , dont il gagna l'amitié , vivant avec eux d'une manière fort honnête , mais si simple & si commune , qu'encore qu'il leur eût dit son nom , ils ne se figurèrent point que cet homme , dont les entretiens étoient de matieres si ordinaires , fût ce grand philosophe dont ils avoient ouï parler. De sorte , qu'étant venus avec lui à Athènes , ils le prièrent de leur faire connoître l'illustre Platon , disciple de Socrate , & furent extrêmement surpris quand il leur dit que c'étoit lui-même. Son bon naturel avoit été cultivé par une excellente éducation,

*Ælian.
var. hist.
lib. 4. c. 4.*

Il naquit à Athenes d'une maison illustre , son pere descendoit du roi Codrus , & sa mere de Solon. Il vint dans le meilleur temps de la Grece : la mémoire d'Aristide , de Miltiade , de Thémistocle & de Periclès , étoit récente : c'étoit alors que la poësie , la peinture , & tous les beaux arts étoient dans leur plus grand lustre ; & s'il est vrai qu'Athenes ait été la ville du monde la plus polie , ç'a été principalement dans ce siecle.

Il eut de plus l'avantage d'être instruit par Socrate même , le plus grand homme que je connoisse , hors la véritable religion. Platon vécut toujours dans le grand monde ; il fut chéri des princes , particulière-

ment des rois de Syracuse , & il y eut quelque république qui le pria de lui donner des loix , & à qui il en donna. Il se retira par sagesse des affaires publiques de son pays , où il eût pu avoir très-grande part , voyant qu'il ne pouvoit pas faire le bien qu'il fouhaitoit. Voyez , je vous prie , la septieme de ses lettres adressées aux amis de Dion , où il rend compte de sa conduite , & parle en homme fort désabusé des pensées qu'il avoit eues étant jeune , de pouvoir réformer le monde. Il avoit appris tous les exercices du corps , dont les Grecs faisoient tant de cas , & y avoit si bien réussi , qu'il auroit pu être un athlète fameux , s'il ne s'étoit

*Ælian.
lib. 2. c. 9.*

rendu plus recommandable d'ailleurs. Il sçavoit chanter & jouer de la lire ; il avoit bien lu les poètes ; il avoit lui-même composé des poësies , & tenté le poëme héroïque & la tragédie. Non - content des études de son pays , il avoit voyagé en Egypte & en Italie , pour apprendre la théologie des païens dans sa source , l'histoire étrangere , les mathématiques , & la philosophie de Pythagore. Mais ce qui l'avoit le plus instruit , étoient les conversations de Socrate , & l'usage du monde ; l'observation continuelle des mœurs , des passions , & des inclinations des hommes ; en quoi il faut avouer que lui & les autres Grecs

Grecs de son temps ont particulièrement excellé. Voilà l'idée que j'ai de sa personne : vous trouverez , peut-être , que j'en dis beaucoup ; mais je n'ai rien dit , dont je ne puisse donner des preuves.

Je rapporterai toute sa doctrine aux quatre parties que l'on fait ordinairement de la philosophie , logique , morale , physique , métaphysique. Je crois qu'il a bien mieux traité les deux premières , que les deux autres. Vous sçavez ce que dit Cicéron , que Socrate fut le premier qui tira la philosophie du ciel , & des secrets de la nature , & l'amena dans le commerce des hommes , pour leur enseigner la manière de bien

*Acad. quest.
lib. 1. n. 4.*

conduire leur raison dans la recherche de la vérité , & dans la conduite de leur vie. Il le reconnoît , en effet , pour l'auteur de la logique & de la morale. C'est pourquoi ce que Platon en a écrit me paroît fort précieux ; car comme il fait toujours parler Socrate , il nous fait voir l'un & l'autre dans sa source.

On y voit donc ce que c'est proprement que logique , on y apprend les préceptes de cet art les plus nécessaires ; & ce qui est de plus important , on en voit l'usage & la pratique réelle. Avant que d'avoir lu Platon , je n'avois jamais bien compris pourquoi on l'appelloit dialectique ; mais j'y ai vu que c'étoit

l'art de chercher la vérité par la conversation & le discours familier , différent de l'art des harangues , & des discours publics , où l'on ne travaille pas seulement à convaincre l'esprit , mais encore à émouvoir ou apaiser les passions. Vous le pouvez voir , Monsieur , dans le commencement du Gorgias , où Porus ayant répondu par de grandes phrases à une petite question que Chéréphon lui avoit faite , Socrate dit que Porus lui paroît plus exercé à la rhétorique qu'à la dialectique ; c'est-à-dire , en françois , qu'il est plus accoutumé à haranguer , qu'à parler en conversation. On voit donc par-là l'opposition & la différence du rhéteur

*Edit. Henr.
Steph. t. 1,
p. 448, E.*

ou harangueur, & du dialecticien ; & on entend aisément ce que veulent dire les premières paroles de la rhétorique d'Aristote , que la rhétorique est l'art qui répond à la dialectique dans le même genre , & touchant les mêmes sujets.

Ce que j'ai remarqué dans Platon de l'art de la logique , est qu'il apprend à parler juste , & à répondre précisément à ce que l'on demande , pour poser nettement l'état d'une question , & conduire droit le raisonnement. Il montre à faire des divisions toutes exactes & de deux membres ; à bien définir & bien examiner les définitions. Son plus grand traité de logique est le Théétète , avec

le Sophiste & le Politique : car ces trois dialogues ne font qu'une même suite de plusieurs conversations entre Socrate , Théodore de Cyrène grand géometre , le jeune Théetete , & quelques autres. Et il semble que ce n'est pas sans dessein que Platon fait parler des géometres dans ce traité , car ils ont toujours fait profession de raisonner plus exactement que les autres hommes. Dans le premier de ces dialogues , Socrate examine & réfute plusieurs définitions de la science : dans le second , on établit plusieurs définitions du sophiste , qui servent à montrer l'art de diviser & de définir , & en même-temps à tourner les sophis-

tes en ridicule ; & dans le troi-
sieme , on définit l'homme po-
litique , c'est-à-dire , suivant le
langage de Platon , l'homme
d'état , ou l'homme propre à
traiter des affaires publiques.
Toutefois , Marsile & de Ser-
res se sont tellement arrêtés à
ce titre de politique , qu'ils l'ont
séparé d'avec les deux précé-
dens , avec lesquels il est évi-
dent que Platon l'avoit joint ,
& l'ont rejeté bien loin , après
les traités de morale. Le Cra-
tyle appartient aussi à la logi-
que , puisque l'on y examine la
nature des paroles & des mots
simples. Il y a encore plusieurs
autres traités , qui ne sont que
de logique : comme ceux où il
se joue des sophistes ; sçavoir ,

l'Euthydème , le Protagore , & les deux Hippias ; & ceux où il cherche quelque vérité , sans rien établir que la maniere de chercher , comme le Ménon , & comme le Charmide , le Lachès , & le Lyfis , si je ne me trompe. Au reste , sa logique n'est pas tellement renfermée en certains traités , qu'il n'y en ait beaucoup en plusieurs autres ; comme dans le premier Alcibiade , & dans le Philebe , où il y a des remarques excellentes touchant la division : & généralement dans chaque traité , il met tout ce qui est nécessaire à son sujet.

Il m'a souvent paru qu'il s'étendoit trop dans les matieres de logique , & qu'il s'arrêtoit

à des discussions , & à des explications de termes assez inutiles. Depuis j'ai fait réflexion, que Socrate , ou Platon même , selon d'autres , ayant inventé la logique , plusieurs termes étoient alors nouveaux, & sujets à explication , qui nous sont aujourd'hui familiers , parce que le monde s'y est accoutumé pendant vingt siècles , & que l'on nous les a expliqués dès la jeunesse. Il est vrai qu'il badine souvent avec les sophistes , pour leur donner lieu de dire des impertinences ; & enfin , il peut être , qu'il s'est trop arrêté à des choses de peu d'usage. Mais je ne sçais si ceux qui l'ont suivi ont mieux fait ; & si toutes ces belles démonstrations qu'Arif-

tote a trouvées , touchant la valeur des propositions , & les figures des fyllogismes , ont donné aux hommes des moyens beaucoup plus faciles de devenir sçavans & raisonnables , qu'ils n'en avoient auparavant. Ces spéculations sont aussi vraies , que des théorèmes de géométrie ; mais la plupart ne nous aident pas plus à raisonner juste , que les loix de la mécanique ne nous apprennent à marcher. La logique de Platon me paroît plus effective & plus naturelle ; il l'enseigne plus par exemples , que par préceptes : il prend toujours des sujets familiers , & souvent utiles pour les mœurs. Mais comme je veux louer Platon , car

vous le voyez bien , quand même je voudrois le dissimuler, je passe vite à sa morale.

C'est , à mon sens , la partie de la philosophie en laquelle il a excellé ; aussi étoit - ce l'unique , que son maître eût cultivée ; ou s'il s'étoit appliqué aux autres , ce n'étoit qu'autant qu'il les avoit crues nécessaires pour celle - ci. La morale de Platon me paroît également élevée & solide. Rien de plus pur , quant à ce qui regarde le défintéressement , le mépris des richesses , l'amour des autres hommes , & du bien public. Rien de plus noble , quant à la fermeté du courage , au mépris de la volupté , de la douleur , & de l'opinion des

Moral

hommes , & à l'amour du véritable plaisir , & de la souveraine beauté. J'ai vu un homme très-sçavant , & de très-bon sens, être transporté après avoir lu ce Philebe ; & se plaindre seulement , que ce qu'il avoit vu étoit au-dessus de la portée des hommes. Cependant cette même morale est très-solide. Il n'y a point de jeune homme si prévenu de son mérite , que le premier Alcibiade ne fasse rentrer en lui-même ; ni de poëte , qui après avoir lu le traité de la république , ne se trouve fort au-dessous du héros ; ni d'auteur qui ne trouve de quoi s'humilier à la fin du Phedre. Platon bat en ruine , dans sa république , dans ses

loix , dans le Gorgias , & dans plusieurs autres traités , les principes de la mauvaise morale , & de la mauvaise politique ; après les avoir fait poser dans toute leur force. Il revient toujours au bon sens , à ce qui est utile & effectif ; il prêche par-tout la frugalité , la vie simple & réglée ; & joint la sévérité des mœurs à une politesse extrême , & à un enjouement continuel de conversation. Il inspire la patience , la douceur , la modestie ; & je dirois l'humilité , si Socrate ne parloit point tant de lui-même. Mais il dit trop de mal de lui , & trop de bien des autres , pour avoir été véritablement humble : ceux qui le font ne parlent

Moral.

No humilité.

point d'eux , s'il n'est extrêmement nécessaire ; & sur-tout ils ne raillent point les autres , comme Socrate fait continuellement. Aussi , Monsieur , quelque prévenu que je sois , en faveur de Platon , j'avoue que ni lui , ni son maître ne connoissoient point cette vertu , quoiqu'ils semblent l'avoir entrevue : elle étoit réservée aux Chrétiens ; & il faudroit n'être ni Chrétien , ni raisonnable , pour ne pas voir que cette morale , toute élevée & toute solide qu'elle est , est infiniment au-dessous de celle que l'évangile nous enseigne si simplement. Car il faut encore avouer , à la honte de la raison humaine , que ces philosophes con-

Impudicite.

Rom. I. 24.

noissoient moins la chasteté ,
 que l'humilité. Ils ont parlé avec
 si peu de scrupule des amours
 les plus infâmes , & en ont fait
 des railleries si impudentes ,
 que l'on voit sensiblement , que
 Dieu , comme dit saint Paul ,
 les avoit livrés au sens réprou-
 vé , & abandonnés à l'impure-
 té , pour les punir de n'avoir
 pas publié toutes les vérités
 qu'ils connoissoient , & de ne
 lui avoir pas rendu tout l'hon-
 neur qu'ils sçavoient lui être
 dû. En effet , quoique Socrate
 & ses disciples aient été les
 plus pieux de tous les philoso-
 phes , qu'ils aient le plus parlé
 de Dieu , & le plus témoigné
 de respect pour la religion , ils
 n'ont osé toutefois se déclarer

SUR PLATON. lxxxvij

contre l'idolatrie ; & l'un des chefs d'accusation contre Socrate ayant été , qu'il ne croyoit pas aux dieux que le peuple d'Athenes adoroit , Xénophon a travaillé à l'en purger , comme d'une calomnie , alléguant qu'il sacrifioit en public & en particulier , & qu'il croyoit à la divination , comme les autres. Les philosophes manquant donc de ce grand principe , & laissant aller leur imagination , sans avoir rien qui les retînt , il ne faut pas s'étonner s'ils ont soutenu quelques propositions paradoxes , comme cette communauté de femmes , qui toutefois ne consistoit , qu'à permettre à certaines personnes choisies de se marier tous les

Memorab.
I. commenc.

lxxxviij *DISCOURS*

ans , & tous les ans faire divorce , après avoir habité peu de jours avec leurs femmes. Les autres pensées de morale & de politique qui nous paroissent hors d'usage , se trouveront fondées la plupart , si on les examine bien , sur les mœurs des Lacédémoniens, ou de quelques autres peuples ; & quoi qu'il en soit , Platon a eu l'adresse de rendre plausibles toutes ces propositions. Ses traités de morale , sont les dix livres de la république , les douze livres des loix , le Philebe , l'apologie de Socrate , le Criton , le Phédon , les deux Alcibiades , le Gorgias , le Banquet , & quelques autres ; mais j'ai peine à me rendre à l'autorité

SUR PLATON. lxxxix

des anciens , qui marquent pour
moraux le Menexene & le
Phedre. Le Menexene n'est , à
mon avis , qu'une raillerie des
oraisons funebres ; & toutefois
il est bien plus solide , que la
plupart des discours sérieux
d'aujourd'hui. Le Phedre me
paroît un traité de rhétorique ,
où Platon veut enseigner en
quoi consiste la véritable élo-
quence , & la beauté d'un dis-
cours écrit ou prononcé ; & je
ne crois pas en pouvoir donner
une plus grande idée , qu'en le
mettant au-dessus de la rhéto-
rique d'Aristote. Il me semble
qu'il va plus au fond de l'art.
Mais j'aimerois encore mieux
placer le Phedre dans la mora-
le , avec les anciens , que dans

la métaphysique, avec de Serres. Il faut se souvenir, que la morale est répandue dans tous les ouvrages de Platon, & qu'il n'a rien traité, qu'il ne semble y avoir voulu rapporter.

Timée. C'est ce qui paroît évidemment dans sa physique. Le seul traité que nous en ayons, est le Timée : ce dialogue est la suite de la grande conversation, qui fait les dix livres de la république, & y est ajouté pour appuyer les principes de la morale, par la connoissance de la nature : comme le Critias, qui est encore une suite du même dessein, sert à fortifier ces mêmes principes, par la connoissance de l'ancienne histoire. Aussi, quoique dans le Timée,

il explique les principes de toute la nature , il s'arrête principalement à ce qui nous regarde en particulier ; c'est-à-dire , aux sensations & à la structure du corps humain. Ce dessein étoit sans doute excellent ; mais il a été mal exécuté , & de toute la philosophie de Platon , la partie que je crois la moins soutenable , est sa physique. Aussi , ne l'avoit-il point apprise de son maître. On sçait que Socrate l'avoit négligée , comme inutile ; & Platon qui vouloit embrasser toutes les sciences , pensa qu'il remédieroit à ce défaut par la philosophie de Pythagore , qu'il apprit avec soin des philosophes Italiens , & qu'il joignit à celle de Socrate. Mais

ce mélange ne lui a pas réussi ; parce qu'étant accoutumé à raisonner moralement en morale , il a raisonné de même en physique , & a voulu expliquer toute la nature par des convenances. Ce défaut venoit de Socrate même ; car il dit dans le Phédon , qu'il ne se contentoit pas de la physique ordinaire , parce qu'elle s'arrêtoit à considérer les raisons mécaniques , qui se tirent du mouvement & de la suite des corps ; pour lui , il vouloit connoître la première cause , & sçavoir les desseins de l'esprit souverain , qui gouverne la nature. Ainsi méprisant ce qui est proportionné à l'esprit humain , & cherchant ce qui est au-dessus

de sa portée , il ne faut pas s'étonner s'ils n'ont rien trouvé de solide. C'est ce qui donne prise à ceux qui veulent décrier la physique d'Aristote ; car il a suivi le même chemin , donnant encore plus dans les raisonnemens de morale & de métaphysique , pour expliquer les choses naturelles ; au moins voyons-nous dans le *Timée* , que Platon attribue la distinction des élémens aux différentes figures des petites parties qui les composent , & les sensations à l'effet de ces figures. Un autre inconvénient de la physique de Platon , est qu'il erroit dans le fait , & croyoit la nature de plusieurs choses autre qu'elle n'est , faute d'expérien-

ces. Il parle dans le Phédon ,
Vers la fin. comme s'il ignoroit l'étendue
 & la figure de la terre , s'ima-
 ginant que les hommes n'en
 habitoient qu'une petite partie ,
 & qu'il y en avoit beaucoup
 plus au-dessus de l'air & des
 nuées ; & il est évident par le
 Timée , qu'il ne sçavoit point
 l'anatomie. Il ne faut donc pas
 s'étonner , s'il a mal raisonné
 en physique , s'appuyant sur de
 mauvais fondemens , & em-
 ployant des principes qui ne
 convenoient point à la matiere ;
 mais au défaut de connoissance
 certaine , il a fait suppléer l'es-
 prit & l'invention , qui ne lui
 manquoient pas au besoin.

Cependant , admirez , Mon-
 sieur , le caprice des hommes.

Ce qu'ils ont le plus vanté dans Platon , est cette physique ; & ceux que l'on appelloit Platoniciens , au moins dans les derniers temps , faisoient profession de croire ses opinions , touchant les mysteres des nombres , la structure de l'univers , l'ordre des intelligences célestes & terrestres , l'éternité des ames , la réminiscence , l'état de la vie future , la métempsychose , & les autres rêveries semblables , qu'il avoit débitées , sans les prouver. Je dis qu'ils faisoient profession de les croire , car ils en avoient fait une espece de religion. Il peut y avoir eu deux raisons de ce mauvais choix. La belle morale de Platon lui ayant donné du

commencement un grand nom, on a cru, comme l'on va toujours aux extrémités, qu'il n'avoit pu se tromper en rien. D'ailleurs, il est plus facile de céder à l'autorité, que d'examiner des raisonnemens, & la plupart de ceux qui étudient ont de la mémoire; ainsi ils se sont attachés au positif de la doctrine, sans se mettre assez en peine, s'il avoit bien prouvé son système. Il est encore bien plus aisé de proposer des faits, & de disputer sur des matieres de pure spéculation, que de pratiquer une morale solide, qui oblige à combattre ses passions, & à mépriser ce que la plupart des hommes recherchent. Or on sçait combien
la

la philosophie dégénéra dans les derniers temps , c'est-à-dire , dans les premiers siècles du Christianisme ; & combien il y avoit alors de charlatans qui se disoient Platoniciens & Socratiques , quoiqu'ils fussent plus impertinents & plus vicieux , que les anciens sophistes , dont Socrate se moquoit. Ils ne faut donc pas s'étonner s'ils prenoient pour le meilleur de Platon , ce qui en étoit le plus foible.

Je ne dirai qu'un mot de sa métaphysique. Les anciens ne l'ont point distinguée de la logique ; & en effet , il y en a beaucoup dans les dialogues que j'ai attribués à la logique. Le principal traité de la méta-

physique est le Parmenide : il est intitulé *des idées* ; & toutefois je n'y ai point trouvé , ni en aucun autre , cette doctrine des idées séparées de Dieu , que l'on attribue à Platon. Mais j'ai vu en plusieurs endroits de ses écrits , que l'objet de la véritable science , est , non pas la chose singulière & périssable que nous voyons , comme un homme , une maison , un triangle ; mais l'original immatériel & éternel , sur lequel chaque chose a été faite : ce qui n'est , en effet , que la connoissance divine , première cause des créatures. Au reste , l'opinion des idées séparées de Dieu , semble avoir été la source de ce que les Platoniciens ont dit

des intelligences. J'avoue que je n'ai pas tiré grande utilité du Parmenide de Platon , ni de ses autres traités de métaphysique ; soit qu'en effet ils ne soient pas fort utiles , soit que je ne les aye pas bien entendus , comme il est assez vraisemblable. Je n'en dirai donc pas davantage de sa doctrine , & je passerai à sa maniere d'écrire. Je ne connois point d'auteur qui ait été plus loin en ce genre ; ses discours sont du même caractère que les plus beaux bâtimens , les plus belles statues , & les plus belles poësies qui nous restent de l'antiquité ; & pour me servir d'une comparaison plus proportionnée , il a fait en matiere d'études & de

réflexions , ce que Démosthene a fait en matiere d'affaires ; c'est-à-dire , qu'il est arrivé , à mon sens , au dernier degré de l'éloquence. Je ne prétends pas expliquer tout son art : plus je le lis , plus j'y en trouve ; & il faudroit être aussi habile que lui , pour le connoître entièrement.

On peut considérer dans un écrit , la méthode & le style. La méthode est de deux sortes : il y en a une simple & découverte , comme celle des géometres , qui ne consiste qu'à proposer les vérités dans l'ordre qui est de lui-même le plus naturel. Il suffit donc pour cette méthode de n'employer aucun axiome qui ne soit accordé , &

de ne raisonner qu'en forme concluante ; & pour la conduite générale de l'ouvrage , il faut seulement diviser exactement , & distinguer soigneusement les différentes matieres ; marquant le commencement par une proposition , & la fin par une conclusion. Cette méthode , qui est celle d'Aristote , de tous les philosophes Arabes , & de la plupart des Chrétiens modernes , est sans doute très-bonne & très-solide , étant observée exactement ; mais comme elle n'a rien d'agréable , & ne consiste que dans un simple calcul de propositions ; elle n'est propre que pour des esprits dégagés de toute préoccupation , & de toutes passions , studieux ,

patients , attentifs & parfaitement raisonnables. Par malheur , la plupart des hommes ne sont pas tels : ainsi cette méthode , qui est en soi la meilleure , n'est pas toujours la plus utile ; car les méthodes ne sont faites que pour les hommes. L'autre , est celle des orateurs , qui est cachée , & qui sous une apparence naturelle & négligée , couvre un artifice bien plus grand. Elle suppose la première méthode , & ne doit jamais en être séparée , puisque l'une & l'autre a le même but de persuader ; mais il y a cette différence , que la première n'emploie que ce qui est absolument nécessaire pour cette fin , & sans quoi l'on ne peut

convaincre l'homme , même le plus raisonnable ; au-lieu que l'autre y ajoûte ce qui peut faire effet sur la plupart des esprits , qui ne sont pas dans une disposition si parfaite. Son utilité est de lever les préjugés , ou d'appaiser les passions ; ce qui se fait en proposant les raisons avec des tours & des figures , redisant en diverses façons ce qui doit être le plus retenu , proposant quelquefois le premier , ce qui sera le plus goûté , quoiqu'il dût être le dernier , suivant la méthode géométrique ; interrompant la suite du raisonnement pour délasser les esprits ; en un mot , cherchant tous les moyens d'être véritablement agréable , & de

se faire écouter. Quoique j'attribue cette méthode aux orateurs , parce qu'ils n'en ont point d'autre , elle leur est toutefois commune avec les philosophes.

La différence est , que ceux qui plaident ou qui haranguent, n'ayant pour but que de persuader , à quelque prix que ce soit , tous ceux à qui ils parlent, raisonnables , ou non , & ayant ordinairement un temps prescrit , sont obligés de s'éloigner beaucoup plus de la méthode des géomètres ; de n'employer que des raisonnements de sens commun & proportionnés à toutes sortes d'esprits ; d'employer des raisonnements faibles , mais conformes aux pré-

jugés , qu'ils ne peuvent ôter ; & d'exciter les passions pour fortifier la conviction , ou pour y suppléer à l'égard de ceux qui ne sont pas capables de raisonnement. Au contraire , les philosophes discourant tout à loisir avec des personnes choisies , qui aiment à raisonner , doivent , non pas émouvoir les passions , ou se prévaloir de leurs préjugés , mais les en délivrer ; ils doivent prouver exactement ce qu'ils enseignent , commençant dès les premiers principes , conduisant l'esprit pas à pas , lui faisant faire tout le chemin qui est nécessaire pour arriver à la vérité ; & ne le quitter point , qu'il ne soit entièrement satisfait. Or , pour

■ pratiquer utilement cette méthode , il ne fuffit pas que celui qui enseigne parle , il faut que le disciple s'explique aussi , afin que l'on puisse connoître , s'il est passionné ou préoccupé , & que l'on puisse voir quel effet le raisonnement fait sur lui ; & c'étoit , comme j'ai dit , cet art de conversation & de dispute familiere , que Socrate appeloit dialectique.

Il croyoit , au reste , que l'écriture étoit peu nécessaire à l'éloquence & à la philosophie ; & que comme les orateurs étoient ceux qui parloient en public , & non pas ceux qui écrivoient pour le public ; ainsi la véritable maniere d'enseigner les sciences , étoit de persuader un

*Dans le
Phedre à
la fin.*

homme de telle forte , qu'il fût capable d'en persuader un autre : car il tenoit , que savoir une vérité , c'étoit être toujours en état de la persuader sur-le-champ à une personne raisonnablement disposée. Ce fut par ces motifs que Socrate n'écrivit rien , & quoique Platon ne fût pas en cela tout-à-fait de son avis , il s'en est toutefois éloigné le moins qu'il a été possible. Il a écrit de telle manière , que l'on croit plutôt entendre une conversation , que lire un livre : c'est Socrate qui parle encore aujourd'hui , qui instruit Théétète ou Alcibiade , & qui défend la vérité contre Gorgias ou contre Protagore : tout ce que Platon a fait , a été

d'empêcher que ces conversations ne périssent , & de faire que ce qui avoit été dit à quelques particuliers , pût profiter à tous les hommes de tous les siècles. Encore ne sçavons-nous que par tradition , que ce travail soit de lui ; car il ne paroît nulle part dans ses ouvrages , sinon en un endroit ou deux , où il se fait nommer en passant , mais jamais ce n'est lui qui parle. Ses dialogues ne sont donc pas de pures fictions , comme l'on se pourroit imaginer ; ce sont des peintures faites après nature : tout le fonds en est vrai , & s'il s'est donné quelque liberté , ç'a été sans sortir de la vraisemblance. Xénophon en est un bon re-

SUR PLATON. cix

moin , car il n'a pas affecté de servir Platon ; au contraire , on croit qu'il y avoit quelque émulation entre eux ; & néanmoins , quoique ce qu'il a écrit de Socrate , ne soient que des mémoires rédigés d'une manière beaucoup plus simple , le dialogue y regne par-tout , & c'est toujours Socrate qui parle avec Aristippe , avec Ischomaque , avec Alcibiade , ou quelque autre de ceux que Platon a fait parler. Les autres Socratiques avoient écrit de la même manière ; particulièrement , s'il m'en souvient , ce cordonnier d'Athenes , que Diogene met entre les philosophes , qui avoit rédigé & mis en plusieurs dialogues , les con-

versations que Socrate avoit faites dans la boutique.

Voilà , si je ne me trompe , les raisons qui ont obligé Platon à préférer la méthode des orateurs à celle des géomètres , & à n'écrire que des dialogues. Après cela , Monsieur , vous ne vous étonnerez pas , qu'il ne commence pas toujours par ce qu'il a dessein de prouver , ni qu'il fasse souvent des digressions. Mais je vous supplie , si jamais ces préambules ou ces digressions vous choquent , de voir si elles ne servent point à établir quelque vérité , dont il ait besoin dans la suite , où si elles ne tendent point à prouver le sujet principal de la dispute , par une

autre voie que par le raisonnement , comme par l'autorité , ou par les exemples. Enfin , quand elles vous paroîtront entièrement étrangères au sujet , considérez s'il n'étoit point nécessaire de délasser le lecteur , après une longue contestation ; si ces digressions ne sont pas agréables en elles-mêmes ; si elles ne sont pas fort utiles & pleines de grandes & importantes vérités. Car je vous avoue que ce qui me fait le plus admirer cet auteur , & ceux de son siècle , c'est que j'y trouve par-tout quelque chose ; je n'y vois ni paroles superflues , ni pensées fausses ou communes : ils n'ont rien écrit , ce me semble , qui ne méritât de l'être.

Au reste , il faut n'avoir pas lu Platon , pour ne pas voir qu'il avoit parfaitement la méthode des géometres , & que c'est à dessein qu'il ne l'a pas employée toute seule & à découvert. On ne peut proposer plus nettement qu'il fait , l'état d'une question , diviser plus exactement un sujet , & mieux examiner des définitions. Il n'oublie jamais aucune des choses qu'il s'est proposé de traiter ; il revient toujours à son sujet , quelque digression qu'il fasse ; il marque soigneusement par des propositions & par des conclusions , le commencement & la fin de chaque partie , & de chaque digression , & il use souvent de récapitula-

tions ; de sorte que son discours a tout ensemble la liberté de la conversation la moins suivie , la netteté du traité le plus méthodique.

Voilà ce qui regarde sa méthode en général ; la conduite particulière de chaque ouvrage est toujours différente , suivant les sujets & les occasions , mais toujours très - grande. Chacun à part est un ouvrage bien dessiné , bien conduit & bien achevé. Je dis , Monsieur , chacun de ses ouvrages ; car ils sont la plupart indépendants les uns des autres , & il ne faut pas prétendre en composer un cours complet de philosophie à notre mode , comme de Serres a voulu faire. Le plus grand

traité , est celui de la justice ou de la république , qui contient douze dialogues ; les dix de la république , le Timée & le Critias. La connexion est manifeste au commencement du Timée , & je m'étonne que les anciens interprètes les aient séparés. Ce traité comprend en même - temps les principaux fondemens de la morale & de la politique : l'on y voit une comparaison continuelle de la vertu ou des vices d'un particulier , avec le bon ou le mauvais gouvernement d'un Etat , du bonheur , ou du malheur de l'un & de l'autre. Je le mets le premier , comme le traité de morale le plus accompli. Les douze livres des loix , & l'Epi-

Timée.

nomie , que l'on a raison de compter pour le treizieme, sont d'un dessein tout différent , & sont plus de politique , que de morale. Dans la république , Socrate propose l'idée qu'il avoit d'un Etat parfait ; simplement comme une idée , d'une chose possible , mais trop difficile , qui n'a peut-être jamais été , & qui ne fera peut-être jamais ; & qu'il n'examine , que pour trouver les fondemens de la morale. Dans les loix , ce sont trois citoyens , des trois républiques de Grece , dont les loix étoient les plus estimées , qui essayent de faire des loix conformes aux mœurs des peuples , & à ce que l'on peut effectivement pratiquer. Il y a

encore un grand traité de logique , comme j'ai déjà observé , qui comprend le Théétete , le sophiste , & le politique ; mais il semble que ce traité ne soit pas entier , & qu'il dût y avoir un quatrieme dialogue , où l'on donnât la définition du philosophe , après avoir donné celles du sophiste , & de l'homme d'Etat. Hors ces trois traités , je ne vois aucun des ouvrages de Platon que l'on doive joindre avec un autre : aussi Diogene remarque que les anciens les rangeoient différemment. Mais , quoique l'ordre en soit arbitraire , il seroit très-utile de les distinguer en plusieurs classes , non pas tant par les matieres , que par la ma-

niere de les traiter , ce que les anciens faisoient ainsi , au rapport de Diogene.

Chaque discours de Platon est composé , ou pour instruire , ou pour chercher la vérité : celui qui instruit , a pour but , ou la spéculation , & se divise en physique & en logique ; ou l'action , & il est moral ou politique. Celui où il cherche seulement , sans rien établir , sert à exercer , ou à combattre. Il exerce , ou en faisant produire à celui avec qui il raisonne tout ce qu'il peut trouver de lui-même : ce que Socrate appelloit faire accoucher les esprits , raillant sur le métier de sa mere , qui étoit sage-femme , & se qualifiant accoucheur de

λόγος
μαϊευτικός

V. Théetete.

cxviii *DISCOURS*

jeunes hommes ; ou bien il exerce en donnant des ouvertures au disciple , qui ne fait que le suivre ; ce que les interprètes ont nommé tenter ou essayer. Je vous avoue toutefois , que je ne vois pas grande différence entre ces deux sortes de discours ; si ce n'est que le premier approche plus de l'instruction , comme on peut voir par les Alcibiades & les Théages ; & l'autre est souvent malicieux , comme l'Euthyphron & l'Ion. Le discours qui ne sert qu'à combattre , est encore de deux sortes ; le démonstratif , qui n'est fait que pour donner du plaisir au lecteur en lui faisant voir les défauts de certaines gens ; & le destructif qui

λ. πειρασ-
ις.

ἐνδεικτικὸς.

ἐνστυπια-
στικός.

tend principalement à renverser quelque erreur. Il n'y a que le Protagore que l'on ait qualifié démonstratif ; & en effet , les sophistes y sont bien mis en leur jour ; mais ils ne sont pas plus épargnés dans l'Euthydeme. Voilà quelle est cette division ; d'où sont venus les troisiemes titres des dialogues de Platon , & quoique je ne la tiennne pas infallible , je la crois plus sûre que celles des modernes ; elle est de grande autorité & de grand secours pour connoître la méthode particuliere de chaque ouvrage.

Je ne vois rien à remarquer touchant le style de Platon : ce n'est pas qu'il ne soit admirable ; mais c'est qu'il n'y a

personne qui n'en convienne. En effet , il a tout ensemble , la clarté & l'élégance d'Isocrate , la force de Démosthène , & l'agrément des poètes , qu'il imite en plusieurs endroits ; & une certaine douceur , qui semble lui être particulière. Il peint admirablement les différents caractères des hommes : il ajuste l'expression , non-seulement à la pensée , mais au tour de la pensée ; il dit ce qu'il veut , & comme il veut : enfin , je ne crois pas qu'il y ait de style plus accompli entre les auteurs Grecs ; & qu'y a-t-il en ce genre au-dessus des Grecs ?

Avant que de finir , je crois devoir répondre un mot à ce que les peres de l'église ont dit
contre

contre Platon ; car il me semble avoir répondu aux autres objections que l'on fait d'ordinaire contre lui.

S. Chrysostôme , par exemple , le traite fort mal , dans la préface de ses commentaires sur saint Matthieu. Il le nomme extravagant : il dit que le démon lui a inspiré ses écrits ; & qui plus est , il le combat par des raisons très-solides. Elles se réduisent à faire voir que la philosophie ne peut rendre les hommes heureux , & qu'elle ne contient que des rêveries & des jeux d'enfant , en comparaison du christianisme. Nous ne contesterons pas sans doute cette vérité à saint Chrysostôme ; au contraire , nous nous servirions

des preuves qu'il en donne si nous voulions convaincre , de l'excellence de notre religion , un homme qui n'y croiroit pas. Mais qu'y a-t-il là contre ce que j'ai dit de Platon ? Ce raisonnement attaque la philosophie en général , & non-seulement la philosophie , mais la science , l'éloquence , & tout ce qui n'est l'effet que des forces naturelles de l'esprit humain ; Platon y est nommé comme celui qui a été le plus loin en ce genre : on s'attache à le combattre , comme un chef , dont la défaite attire nécessairement la perte de tous les ennemis. En effet , si l'on rejette Platon , il n'y aura pas un auteur profane qui mérite d'être conservé. Ce ne sera pas Aristote son disciple , qui

a suivi une morale plus humaine , qui a traité plus au long la physique , sur d'aussi mauvais principes , & a beaucoup moins donné à Dieu. On ne dira donc pas qu'Aristote soit plus digne du christianisme ; & en effet , ceux d'entre les anciens Chrétiens & les peres de l'Eglise , qui n'ont pas dédaigné de faire quelque étude de philosophie , ont laissé Aristote , & ont étudié Platon. Si l'on rejette Platon , il faut aussi rejeter les orateurs , qu'il condamne lui-même dans le Gorgias , faisant voir leur mauvaise morale , & leur conduite intéressée ; & cela , par des principes de justice & d'humanité , dignes du christianisme. On ne lui préfère

rera pas non plus Homere ,
ou les autres poëtes , puisqu'il
en fait voir la vanité , & bat
en ruine leurs maximes. Car je
ne crois pas , que nous esti-
mions digne du christianisme ,
ce qu'il a jugé indigne de sa
morale , par des principes dont
nous convenons avec lui ; &
que méprisant son philosophe ,
comme fort au-deffous de ce
que nous devons être , nous es-
timions un orateur ou un poëte,
que nous voyons clairement
avoir été bien au-deffous de son
philosophe. Il faut donc , si l'on
prend à la rigueur les paroles
des peres de l'église , condam-
ner avec Platon tous les auteurs
profanes , qui ont travaillé à
cultiver la raison. Cependant

les peres eux-mêmes ne l'ont pas fait : ils ont étudié les livres des païens , particulièrement ceux de Platon. On ne peut lire saint Justin , saint Clément Alexandrin , ni aucun des pères grecs , sans voir combien ils étoient instruits de sa doctrine ; & saint Augustin en parle dans sa Cité de Dieu , comme du philosophe qui a le plus approché de la vérité. VIII. civit. c. 4.).

Mais si l'on confidere l'état des temps où les pères ont écrit , je veux dire du troisieme & du quatrieme siecle , on n'aura pas de peine à entrer dans leurs sentimens. La philosophie , particulièrement celle de Platon , étoit cultivée & estimée avec trop d'excès : &

on peut dire qu'elle tenoit lieu de religion aux païens , qui avoient de l'esprit & qui raisonnoient. Il y avoit long-temps qu'ils avoient reconnu l'impertinence du culte des faux dieux, l'absurdité des fables , & les impostures des devins ; & il ne restoit guere que le petit peuple & les gens de la campagne , qui fussent véritablement idolâtres. Les plus polis d'entre les gentils faisoient la plupart profession de philosophie , & prenoient pour principes de religion le positif de la doctrine des Platoniciens , qui étoit , comme j'ai observé , ce que l'on en étudioit le plus alors. Ainsi ils croyoient la subordination des intelligences, qui animoient

SUR PLATON. cxxvij

les astres , les corps célestes ,
& toute la nature ; l'éternité
des ames , leur purgation après
la mort , la métempsychose , la
réminiscence , & les autres rê-
veries semblables ; & ils trou-
voient quelques raisons mysté-
rieuses , pour sauver les appa-
rences de l'idolatrie , & entre-
tenir la superstition.

Cet esprit de philosophie
commença à s'introduire dans
l'empire Romain , sous l'em-
pereur Adrien & les Antonins ,
& ce fut une des causes des
persécutions. Car les philoso-
phes étant forcés de reconnoî-
tre la fainteté des mœurs du
christianisme , attaquoient la
foi , ou par les difficultés que
la raison fait trouver dans les

myfteres , ou en général par la fermeté de la croyance , qu'ils condamnoient d'opiniâtreté & d'injuftice : ils vouloient fe conferver la liberté de douter de tout , ou de croire ce qu'il leur plairoit , à la charge de laiffer chacun dans fon erreur. Ainfi raifonnent encore aujourd'hui ces Indiens , qui approuvent toutes les religions , & peut-être n'avons-nous que trop en Europe de ces efprits doux & commodes.

Les peres de l'églife étoient donc obligés à combattre cette philofophie fi fuperbe , & à la rendre méprifable ; & par conféquent ils avoient raifon d'en attaquer le chef , qui étoit Platon : de l'attaquer par fon foi-

ble , de relever ses opinions paradoxes , les égarements de sa raison , l'imperfection de sa morale , la longueur & l'obscurité de ses discours métaphysiques. Je ne crois pas avoir défendu aucun de ces défauts ; il est vrai que j'ai relevé ses avantages , ce que les peres de l'église n'ont pas toujours fait , parce que ce n'étoit pas l'intérêt de la cause qu'ils soutenoient , & qu'il n'étoit que trop exalté par leurs adversaires. Platon pourroit donc être reconnu pour le premier de tous les auteurs profanes , & pour celui qui auroit poussé le plus loin le raisonnement naturel , & l'art de la persuasion , sans que la religion y fût intéressée : au

contraire , on connoîtra mieux l'excellence de la religion chrétienne , lorsque l'on considérera combien elle est au-dessus de ces connoissances qui paroissent si élevées , & de cette morale qui paroît si grande & si noble. Au reste , il me semble que ce que les peres ont prouvé le plus fortement contre la philosophie , c'est qu'elle ne peut faire le véritable bonheur des hommes ; si peu de gens en sont capables , & elle est si difficile à acquérir , qu'il n'y auroit qu'un très-petit nombre d'hommes qui pussent être heureux. Mais encore que Platon ne doive pas être notre tout , je ne laisse pas de croire qu'il peut être utile à quelque chose ; &

c'est , Monsieur ce qui me reste à vous expliquer.

Ce que j'y trouve de meilleur , comme j'ai dit , est la dialectique & la morale ; & je comprends sous le nom de dialectique , non-seulement la logique ; mais l'éloquence , & tout ce qui regarde la persuasion. Premièrement donc , j'estime que l'on y peut puiser une infinité d'excellentes maximes , pour régler les études en général. On y peut apprendre à faire le discernement des sciences , à voir les connoissances qui sont nécessaires , & celles qui sont dignes d'un honnête homme. On y peut voir la fin pour laquelle on doit étudier , la manière de le faire solidement , &

de se servir de ses études. Il est plein de préceptes & d'exemples de cette nature : & c'est ce qui occupe la plupart de ces digressions , qui ennuiant les impatients. On y peut apprendre la véritable logique ; c'est-à-dire , l'art de bien démêler ses pensées , de les exprimer précisément , de bien définir , de bien diviser , d'user de méthode ; & on en voit l'application & l'usage effectif.

On trouvera dans le *Phedre* les préceptes d'éloquence les plus essentiels , & on en verra des exemples dans tous les ouvrages de *Platon* , sans en excepter un seul ; mais particulièrement dans l'apologie de *Socrate* ; & quand il n'y auroit

que ce fruit à tirer de Platon ,
il nous devroit être extrêmement précieux.

Si l'on veut sçavoir le fond de l'art poétique , & discerner la bonne poësie de la mauvaise, c'est-à-dire , de celle qui est dangereuse pour les mœurs , on peut lire le commencement du troisieme livre de la république , & le dixieme , dont la moitié est du même sujet ; & c'est le lieu où il le traite le plus à fonds. Il en parle aussi dans le deuxieme livre des loix, où il traite des divertissemens ; & dans le septieme , qui est de l'éducation de la jeunesse : & l'on trouvera dans le Philebe beaucoup de choses qui s'y rapportent. Voilà ce qui regarde

l'art du raisonnement & du discours.

Platon peut être fort utile pour la morale , c'est-à-dire , pour désabuser des erreurs vulgaires , & des préjugés de l'enfance , pour ramener au bon sens & à la conduite solide , & inspirer des sentiments nobles. Il est plein de cette politique , qui tend , non pas à rendre ceux qui gouvernent puissants , mais les particuliers heureux ; & de cette jurisprudence , qui ne cherche pas tant à juger des différends , qu'à les prévenir , & qui s'attache plus aux mœurs des citoyens , qu'à leur intérêt pécuniaire. Il me semble même y voir les fondements du droit Romain : & en effet , du temps

que Platon écrivoit , il n'y avoit que soixante ou quatre-vingts ans que les Romains étoient venus à Athenes chercher des loix , pour composer les douze tables.

Je ne vois pas que l'on puisse tirer grand fruit de tout le reste de ce que Platon a enseigné. J'estime en général , qu'il ne faut chercher rien d'exa^ct dans les anciens , touchant la physique & l'astronomie , après tant de nouvelles découvertes que l'on a faites depuis. Tout ce que l'on en pourroit retenir , est la connoissance historique des opinions de Platon sur ces matieres ; mais je ne sçais si elles valent la peine d'être connues , si ce n'est pour entendre

plusieurs auteurs , même les pères de l'église , & pour connoître la source de plusieurs erreurs qui durent encore aujourd'hui.

Il y a d'autres connoissances historiques à tirer de Platon , que je crois plus utiles , & qui sont du moins plus agréables. On y voit des vestiges considérables des antiquités grecques , particulièrement pour ce qui regarde la religion , les loix , & l'éducation de la jeunesse. On y voit la théologie des païens ; & c'est peut-être ce qu'il contient de plus curieux. Car il rapporte un grand nombre de fables des Egyptiens , & des autres orientaux , où l'on reconnoît des traces de la véri-

table religion ; comme la créance de la création du monde , de la providence , de l'immortalité de l'ame , du jugement des hommes après la mort , des récompenses & des peines de la vie future. Ces fables étoient les anciennes traditions de ces peuples , qui les avoient reçues originairement , ou du peuple de Dieu , ou des enfans de Noé & des anciens patriarches ; & il ne faut pas s'étonner qu'elles eussent été altérées par des idolâtres , dans la suite de plusieurs siècles , & que l'on y eût mêlé plusieurs erreurs. Telle est la fable de Protagore , touchant la création de l'homme , & l'invention des arts. Telle est aussi la description de l'état de la vie

future , qui est à la fin du Phédon , celle du jugement qui est à la fin du Gorgias , & celle qui termine le traité de la république. Il y en a qui ont plus d'apparence d'histoires véritables , comme l'histoire de l'invention de l'écriture , qui est vers la fin du Phedre , & la description des îles Atlantiques , qui fait tout le Critias , & que l'on voit bien avoir eu un fondement réel , à présent que l'on connoît l'Amérique.

Enfin Platon peut être utile , pour nous faire connoître les beautés extérieures de l'écriture sainte. Ce n'est pas que tous les auteurs profanes , qui nous restent de cette grande antiquité , comme Homere , Hésiode , les

autres poëtes , Hérodoté & Xénophon , ne puissent beaucoup servir pour l'intelligence littérale des livres sacrés , parce qu'ils ont conservé la mémoire des coutumes , & des manières de parler des temps où les histoires saintes sont arrivées ; mais il me semble que Platon , plus qu'aucun autre , fait voir sans y penser la grandeur du peuple de Dieu. Il faudroit , Monsieur , quelques conversations pour vous dire tout ce que je pense là-dessus : ce que je vous en puis marquer ici , afin que cette lettre ne devienne pas un livre , est que la vérité passe les idées de notre philosophe : que Moïse a été un plus grand homme , que ce sage à

qui il vouloit donner la conduite d'un état , & qu'il craignoit de ne pouvoir trouver dans le monde ; que la vie des Patriarches & des anciens Hébreux , est celle qu'il fouhaite à ses citoyens ; & que la seule espece de poësie qu'il a voulu conserver , qui est la poësie lyrique , pour chanter les louanges de Dieu & des grands hommes , & exciter à la vertu , est la seule que les Hébreux aient pratiquée ; car encore qu'ils fassent quelquefois parler divers personnages , on voit que leur dessein n'a pas été de représenter des actions , mais d'exprimer des sentimens.

Voilà , Monsieur , ce que vous m'avez ouï dire de Platon,

SUR PLATON. cxlj

& quelque chose de plus. Ce ne sont que mes pensées ; jugez de Platon par vous-même , à mesure que vous aurez le temps de le lire. Mais ne vous y embarquez pas quand vous aurez autre chose à faire ; car il est fort engageant. Je n'en conseil-
leroïis pas la lecture à toutes sortes de personnes. Il faut avoir l'esprit droit , & être affermi dans les bons principes pour n'être pas scandalisé de certains traits de libertinage qui s'y rencontrent. Il faut entendre raillerie , pour s'accommoder des ironies de Socrate. Il faut de la maturité d'esprit , & sur-tout beaucoup de patience & de retenue. Tout ce que je crains qui vous manque ,

cxlij *DISCOURS, &c.*

c'est le loisir. Cicéron toutefois, & les autres grands hommes de son temps, qui ne manquoient pas d'affaires, avoient donné beaucoup de temps à le lire, avec des philosophes, qu'ils tenoient auprès d'eux pour cet usage. Je voudrois que nous eussions encore de ces commentaires vivants; car je ne puis vous conseiller de lire les autres: Platon s'est parfaitement bien expliqué de tout ce qu'il a voulu dire; & si vous y trouvez quelque chose d'obscur, ce seront des coutumes de son temps, ou des dogmes des philosophes plus anciens; mais c'est ce que les interprètes modernes ne nous ont guere expliqué. Je suis, &c.

Le 2 de Juin 1670,



RÉFLEXIONS

*SUR deux Ouvrages que
M. DACIER a mis à la tête
de sa Traduction de Platon ,
dont l'un est intitulé : Dis-
cours sur Platon ; l'autre ,
La Doctrine de Platon.*

NOTRE dessein n'est point de
troubler les cendres d'un mort,
& sur-tout d'un mort aussi cé-
lebre que M. Dacier. Si nous
suivions l'inclination de notre
cœur , si notre état ne nous
imposoit pas le devoir rigou-

cxliv *RÉFLEXIONS.*

reux de nous élever contre tout ce qui peut altérer le dogme & la morale , nous garderions le silence sur les fautes d'un homme illustre ; le desir de lui distribuer des éloges mérités , nous détermineroit seul à le rompre.

Après la lecture de cet ouvrage , il nous a paru que nous avions deux devoirs à remplir ; le premier étoit de rendre justice aux intentions pures de l'Auteur. Le second , de prévenir le lecteur que ce célèbre Académicien , dans le feu de son enthousiasme , a excédé dans les éloges qu'il a donnés à Platon.

Nous croyons satisfaire au premier de ces devoirs en sou-
scrivant

scrivant à l'éloge que M. de Boze a fait de M. Dacier , à l'égard duquel il s'exprime ainsi qu'il suit :

« M. Dacier étoit doux , mo-
 » deste , ami zélé , extrême-
 » ment laborieux & rempla-
 » çant à force de soins ce qui
 » lui manquoit du côté de la
 » facilité. Ses mœurs, ses senti-
 » ments nous retraçoient en lui
 » cette ancienne Philosophie
 » qu'il a tant vantée , mais qui
 » dans lui étoit accomodée aux
 » règles & aux principes du
 » Christianisme. Si d'habiles
 » Théologiens se font avec
 » raison révoltés contre la con-
 » formité que ses préventions
 » pour l'antiquité lui a fait
 » trouver entre la philosophie

cxlvj *RÉFLEXIONS.*

» Platonicienne & la doctrine
» des premiers Peres de l'E-
» glise , entre la sagesse du Pa-
» ganisme & la morale de l'E-
» vangile ; il faut cependant
» l'excuser , parce qu'il avoit
» fait une étude particuliere de
» ceux d'entre les Païens qui
» se sont attachés avec le plus
» de succès à connoître & à
» régler le cœur de l'homme,
» en quoi on ne peut assez l'es-
» timer. »

Cet éloge nous paroît vrai ,
judicieux , exempt de flatterie ;
convenir qu'il faut excuser M.
Dacier , c'est insinuer suffisam-
ment que le Traducteur de Pla-
ton , entraîné par sa prévention
pour l'Antiquité , n'est pas à
l'abri de tout reproche ; c'est

convenir que cette prévention lui a fait faire des fautes.

Pour fatisfaire à ce que nous impose notre charge , mettons sous les yeux du lecteur judicieux , les endroits de l'ouvrage de notre Traducteur qui nous ont paru répréhensibles : joignons à ces extraits de simples réflexions , exemptes de toute critique amère , qui donnent au lecteur la facilité de juger par lui-même si nos reproches sont fondés.

Discours sur Platon.

Pag. xix. « Platon quatre » cents ans avant que la lumiere » de l'Évangile éclairât l'uni- » vers , annonce & prouve une

cxlviii *RÉFLEXIONS.*

» grande partie des vérités de
 » la religion chrétienne.
 » Aussi-tôt que les Prophetes
 » cessent parmi les Juifs , Dieu
 » suscite des Philosophes pour
 » commencer à éclairer les
 » Gentils ; & les principes de
 » l'Evangile sont enseignés
 » dans Athènes. On y prou-
 » ve. »

Que l'on lise avec attention
 l'énumération faite par M. Da-
 crier de ces vérités annoncées
 par Platon , que l'on rassemble
 d'une autre part les diverses
 maximes (a) de l'Ancien Tes-

(a) Deut. cap. 6, v. 4, c. 6, v. 5. Psal. 17,
 v. 28. Psalm. 72, v. 28. Jerem. 17, v. 5, 7. Is.
 29, v. 13, 14. Reg. 3, c. 3, v. 9, 2. Tob. 4,
 v. 6, 23. Levit. 19, v. 17, 18. Os. 13, v. 9. Ps.
 17. v. 30. Psal. 29, v. 8. Psal. 32, v. 6. Psal.
 36, v. 15. Psalm. 72, v. 17, Ecclesiast. 12,

RÉFLEXIONS. cxlix

tament , répandues dans les livres écrits avant que Platon enseignât , & l'on reconnoîtra que tous ces dogmes sont consignés dans les livres des Hébreux , qu'ils étoient l'objet de leur croyance ; M. Dacier en convient lui-même , *pag.* xxv. où il dit que Platon « a emprunté de Moyse & des Prophètes , ce qu'il a de plus raisonnable & de plus sain. » Il a donc tort de regarder ces dogmes comme appartenant exclusivement à la religion chrétienne.

Pag. xxvj. « Nous favons » par l'Ecriture-Sainte , qui est » seule le flambeau de la véri-

v. 13 , 14. Dan. cap. 12. Isai. c. 57. c. 26.

Os. c. 13. Job 19 , v. 26.

cl RÉFLEXIONS.

» té. » Voici une erreur d'in-
attention. L'Ecriture - Sainte
n'est pas seule le flambeau de
la vérité ; la parole de Dieu
non-écrite, ainsi que l'évidence,
sont encore des flambeaux ,
l'un & l'autre ont guidé les
Juifs avant & après la loi de
Moyse.

Ibid. pag. xxvj. « Il [Pla-
» ton] soutient cette loi [qu'il
» donne] par un grand nom-
» bre de principes plus relevés
» que ceux de la religion natu-
» relle & de la loi de Moyse,
» & par les promesses claires
» & précises des biens spirituels
» & éternels. que Moyse
» & les Prophetes ne promet-
» toient que sous le voile & les
» figures des biens temporels.

» Platon rend en quelque
 » façon hommage à la religion
 » chrétienne , en perçant par
 » une lumière surnaturelle ,
 » une partie des ombres & des
 » figures qui la cachotent. »

M. Dacier accorde bien gratuitement à Platon la faveur d'une lumière surnaturelle , le dogme de l'immortalité de l'ame , des biens spirituels & éternels , étoit-il donc inconnu & totalement anéanti au temps de Platon ; ce Philosophe ne reconnoît-il pas lui-même , lorsqu'il l'enseigne , qu'il le propose d'après l'ancienne tradition ; peut-on nier , sans s'avouer, que les Prophetes l'aient enseigné , que la connoissance de cette vérité a été familiere

clij *RÉFLEXIONS.*

aux Juifs bien avant que Platon écrivît ? Que signifient ces
Tob. 2. 18. paroles de Tobie, *Nous sommes les enfants des saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui l'aiment !* si elles n'expriment pas la croyance de l'immortalité bienheureuse ? Le Sage n'enseigne-t-il pas [*Prov. ch. 24, v. 32.*] que le juste espere au jour de sa mort ? Platon, en parlant des peines préparées aux méchants, s'est-il servi d'expressions plus énergiques que celles qu'a employé Isaïe [*chap. 66, v. 24.*] lorsqu'il dit que le ver qui les rongera ne mourra pas, que le fer qui les consumera ne s'éteindra pas ? ce Prophete ne parle-t-il

RÉFLEXIONS. cliij

que des biens corporels & visibles , lorsqu'il dit [*chap. 64 , v. 4*] : « Que *depuis* le commencement du monde les
» hommes n'ont point entendu , l'oreille n'a point ouï , &
» l'œil n'a point vu , hors vous
» (*mon Dieu*) seul , ce que
» vous avez préparé à ceux qui
» vous attendent. »

Mais nous insistons trop sur une difficulté que M. Dacier résout lui-même , puisqu'il convient *pag. xxv* « que Platon a
» emprunté de Moïse & des
» Prophetes ce qu'il a de plus
» raisonnable & de plus sain. »
Contentons - nous d'opposer aux éloges outrés que le Traducteur donne à son Auteur , le témoignage de saint Augus-

cliv *RÉFLEXIONS.*

tin ; témoigne que M. Dacier ne peut récuser , puisqu'il l'invoque p. xlj. Ce saint Docteur [*Retract. lib. 1 , cap. 1 .*] dit qu'il se repent d'avoir excédé dans les éloges qu'il a donné dans un de ses ouvrages à Platon & aux Platoniciens ; parce qu'il ne devoit pas les donner à des impies , contre les égarements desquels il faut défendre la religion. Ces louanges cependant sont bien modérées , si on les compare à celles que nous venons de citer.

*Contra
Academ.
lib. 3.*

Doctrine de Platon.

*Pag. 194. « Non-seulement
» on prétend qu'il a connu le*

» Verbe fils éternel de Dieu , *Trinité.*
 » on soutient même qu'il a
 » connu le Saint-Esprit. »

M. Dacier après avoir rapporté une lettre écrite au jeune Denis par Platon , & un texte de cet Auteur , tiré du livre 6 de la République , explique les passages qu'il rapporte , & cette explication consiste à dire que ce Philosophe a désigné dans ces textes les trois Personnes de la Sainte Trinité ; il ajoute ce qui suit : » Je ne fais si sans
 » avoir recours à ces grandes
 » vérités , on pourroit par la
 » Philosophie de Platon expliquer ces passages qui paroissent si merveilleux & leur
 » donner un autre sens qui fût
 » naturel , & qui s'accordât

clvj *RÉFLEXIONS.*

» avec ces principes. J'en doute
» fort ; je suis même persuadé
» qu'il y auroit de la témérité
» ou plutôt de l'impiété à les
» entendre d'une autre manie-
» re , après ce que tant de Pè-
» res de l'Eglise & tant d'E-
» crivains Ecclésiastiques ont
» décidé ; car ils ont écrit en
» propres termes que Platon a
» connu le Pere & le Fils , &
» celui qui procède de l'un &
» de l'autre , c'est-à-dire , le
» Saint-Esprit. »

Pag. 196. « Reconnoissons
» que Platon n'a pas seulement
» vu tout ce que la raison a pu
» découvrir , mais qu'il a été
» éclairé par une raison sur-
» naturelle ; comme il avoit été
» instruit dans les Livres des

RÉFLEXIONS. clvij

» Hébreux..... il s'est trouvé
» favorablement disposé à re-
» cevoir les semences de ces
» vérités éternelles , & il a été
» aidé par la grace , puisque
» saint Augustin assure que Jé-
» sus-Christ les lui avoit révé-
» lées. »

L'on est accoutumé aux éloges outrés que les Traducteurs font des ouvrages qui sont l'objet de leurs veilles ; on fait combien on doit en rabattre , & l'on se rit du culte qu'ils rendent à ces Auteurs qu'ils canonisent ; mais n'a-t-on pas sujet d'être étonné qu'avec des vues droites , des intentions louables , il portent l'enthousiasme jusques à faire illusion à leurs lecteurs , en appuyant

faussement leurs éloges d'autorités respectables , & en taxant d'impiété ceux qui n'y souscriroient pas.

M. Dacier cite saint Justin , saint Augustin , saint Jérôme , saint Cyrille , saint Clément , Théodoret & Origene , comme ayant écrit en propres termes ,
» que Platon a connu le Pere &
» le Fils , & celui qui procède de
» l'un & de l'autre , c'est-à-dire ,
» du Saint-Esprit : » cependant il ne produit aucun passage de ces saints Docteurs ; si au-lieu de les appeller d'une maniere vague , il eût été aux sources , l'enthousiasme & le charme se feroient bientôt évanouis.

St Justin est le seul des Saints Peres qui ait cru que Platon

RÉFLEXIONS. clix

avoit eu connoissance du Saint-Esprit ; il a pensé que ce Philosophe avoit puisé dans les Livres de Moyse l'existence des trois principes qu'il admet ; mais il reconnoit en même-temps qu'il n'a pas compris ce que Moyse avoit enseigné (a).

Saint Augustin n'a jamais dit que Jésus-Christ avoit révélé à Platon les vérités éternelles, telles que le mystere de la Sainte Trinité : ce saint Docteur étonné de trouver dans les œuvres de Platon quelques passages

*De civit.
Dei, lib. 8,
cap. 11, 12,*

(a) *Quin & Platonem secundum Deum & materiam, tertium principium, ideam seu formam esse dicentem, non aliunde quam à Moyse sententiæ talis occasionem sumpsisse apparet, nomine quidem ideæ è Mosæ dictis accepto sed non satis tum intellecto.*
Justin, col. 28, D, edit. 1615.

clx *RÉFLEXIONS.*

conformes à ceux de l'Ecriture-Sainte , par exemple le suivant ,

Cap. 12. Je suis celui qui est , examine par quelle voie ce Philosophe a aquis ces connoissances ; la lecture des Livres des Hébreux , les entretiens qu'il a eus avec eux les lui ont-ils procuré ? Ou est-il parvenu à les aquérir par l'attention qu'il a donnée aux œuvres visibles de Dieu , par lesquelles , suivant l'Apôtre , il s'est fait connoître aux Philosophes ?

Voilà des questions sur lesquelles notre Saint (a) ne porte

(a) Sed unde quaque ista didicerit , sive precedentium eum veterum libris , sive potius quomodo dicit Apostulus [Rom. I , 19. *Quia quod notum est Dei manifestum est in illis , Deus enim illis manifestavit , invisibilia enim ejus à constitutione mundi per*

RÉFLEXIONS. clxj

aucun jugement déterminé , quoiqu'il fasse assez connoître qu'il penche à croire que c'est l'attention seule qu'il a donnée aux œuvres visibles de Dieu qui lui a procuré ces connoissances.

Que l'on lise attentivement le passage que nous venons de citer , saint Augustin y parle-t-il d'une *raison surnaturelle* qui a éclairé Platon , d'une *révélation faite à lui* par Jésus-Christ ? Non , sans doute , à moins que l'on n'entende par révélation la lumière qui a brillé aux yeux des philosophes , &

ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur , sempiterna quoque ejus virtus & divinitas.]
S. Aug. de civit. Dei , lib. 8 , cap. 12 , édit. Bened.

cxlij *RÉFLEXIONS.*

des autres hommes , qui ont donné quelque attention au spectacle que présente cet univers.

Saint Augustin étoit bien éloigné de croire que Platon a connu le Pere & le fils , & celui qui procède de l'un & de l'autre , c'est-à-dire , le Saint-Esprit ; lui qui enseigne expressement , après Dydime d'Alexandrie , qu'aucun Philosophe n'a disserté sur le Saint-Esprit (a).

Saint Cyrille d'Alexandrie ,

(a) Summi philosophi gentium , quantum in eorum litteris indagatur , sine Spiritu sancto philosophari sunt , quamvis de Patre & Filio non tacuerint. Quod etiam , Dydimus in libro suo meminit quem scripsit de Spiritu sancto. *August. lib. 2, quest. in Hexateuchum* , q. 25.

RÉFLEXIONS. cliij

ayant à combattre un Empe-
reur polithéiste qui opposoit
la sagesse des Philosophes à la
doctrine des Chrétiens , a cru
pouvoir se servir du témoignage
de ces mêmes Philosophes pour
défendre les vérités de nos mys-
tères. Ce St. Docteur , après
avoir reconnu que les dogmes
des Chrétiens diffèrent infini-
ment de ceux des Philosophes ,
établit que ces derniers sont re-
devables aux Juifs de la connois-
sance qu'ils ont eue de la nature
de Dieu, des règles de la piété &
de la justice ; il soutient que no-
n obstant cette connoissance , ils
n'ont pu parvenir a avoir des
idées exactes ; & même qu'ils
ont corrompu les dogmes qu'ils
tenoient des Juifs , par le mê-

*Cyril. t. 6,
pag. 7, l. 1,
adv. Seb.
edit. Au-
bert. 1638.*

Ib. pag. 143

clxiv *RÉFLEXIONS.*

lange qu'ils ont fait de la vérité avec le mensonge.

Ibid. Ce saint Docteur croit qu'il
pag. 29. faut distinguer de la foule Py-
Lib. 2 ,
pag. 47. thagore & Platon , lesquels sui-
vant lui , ont eu à l'égard de la
Divinité des notions moins in-
exactes.

Lib. 1 , Hermès , Platon , Orphée ,
pag. 34. A. ont eu , dit-il , quelque con-
noissance du Verbe fils unique
de Dieu.

Lib. 1 , Saint Cyrille , nous en con-
pag. 34. venons , est allé encore plus
lon ; il a cru appercevoir dans
l'exposition de la doctrine sur
la nature Divine donnée par
Platon , d'après l'explication de
Porphyre , une espece de con-
fession de foi de la Sainte Tri-
nité , semblable à celle des

Ariens , qui affurément méconnoiffoient ce myftère ; la bonne opinion que notre Saint avoit du difciple de Socrate l'a même porté à croire que Platon eût penfé & parlé correctement & qu'il auroit publié les notions faines qu'il avoit de la Divinité, s'il n'eût craint que cette liberté de s'exprimer ne lui eût procuré une fin auffi trifte que celle de fon maître.

Il n'eft pas ici queftion d'examiner fi la conjecture de faint Cyrille eft bien fondée ; il nous fuffit de remarquer que la bonne opinion qu'il avoit de Platon ne l'aveugloit pas , ne l'empêchoit pas d'appercevoir les contradictions de ce Philofophe, qui détruiroit clairement une Tri-

nité qu'il paroît établir dans quelques passages obscurs , & à laquelle l'explication de Porphyre sembloit donner quelque réalité.

Platon , dit saint Cyrille (a), admet trois principes , Dieu , la matiere & l'idée ; il joint un autre principe à ces trois , qu'il appelle l'ame du monde : ce Philosophe qui avoit reconnu que la matiere n'avoit pas

(a) Plato tribus verum omnium principiis constitutis , Deo , materia , & idea , quantum etiam inducit quam animam universi nominat , præterea cum materiam dixisset ingenitam rursus genitam illam esse ait , quid quod cum ideam interdum per se subsistere concedat , inventis ipse suis repugnat , nec meminit alicubi dicere in Dei mente & cogitatione ipsam esse nec propriam habere existentiam sive essentiam. *Cyrillus , lib. 2 , adv. Jul. pag. 48 , C.*

été engendrée , soutient qu'elle l'a été. Il accorde que l'idée subsiste quelquefois par elle-même, en quoi il se contredit, ne se rappelant pas ce qu'il a dit ailleurs.

On peut juger d'après l'analyse que nous venons de faire du sentiment de saint Cyrille , si ce Pere « a écrit en propres » termes que Platon a connu » le Pere & le Fils , & celui » qui procède de l'un & de » l'autre , c'est-à-dire le Saint- » Esprit. » On peut juger si la maniere dont il s'exprime doit empêcher ceux qui ont une vénération bien sincere pour les saints Peres , de nier que Platon *a connu le Pere & le Fils , &c.*

Examinons maintenant ce qu'enseigne St. Clément d'Ale-

clxviij *RÉFLEXIONS.*

xandrie, ce Pere a-t-il écrit que Platon a connu le Pere & le Fils, & celui qui procède de l'un & de l'autre, c'est-à-dire, le Saint-Esprit? Si M. Dacier se fût contenté de dire que saint Clément d'Alexandrie avoit écrit que Platon, dans la lettre qu'il a adressée à Erasme & à Carisque, avoit désigné clairement & ouvertement, d'après les Livres des Hébreux, le Pere & le Fils, nous souscririons volontiers à cette assertion; car le texte de ce saint Docteur l'établit formellement (a).

(a) Clemens Alexandrinus [*Oxonii* 1715, pag. 710, *Stromat. lib. 5.*] Platonem prætereo, qui palam & perspicuè in eâ quam ad Erastum & Cariscum scribit epistolâ, Patrem ac Filium nescioquo pacto, ex Hebraicis litteris, palam ac manifeste aperit.

Nous

Nous n'aurions même pas
 sujet de contredire le Traducteur
 de Platon , si au-lieu d'avancer
 que St Clément d'Alexandrie
 « a écrit en propres termes que
 » Platon a connu le Pere &
 » le Fils , & celui qui procede
 » de l'un & de l'autre , c'est-
 » à-dire le Saint-Esprit, » il se
 fût contenté de dire que notre
 Saint avoit cru qu'un passage
 de la seconde lettre de Platon
 à Denis pourroit s'entendre de
 la Sainte Trinité ; parce que
 ce saint Docteur (*a*) l'avoit
 ainsi entendu , & avoit dit qu'il

(*a*) Equidem ista nonnisi de sancta Triade
 accipio , & tertii quidem nomine Spiritum
 sanctum , secundi verò Filium intelligo per
 quem ex Patris voluntate facta sunt omnia.
Clemens , ibid pag. 710.

entendoit par le troisieme principe dont parloit Platon , le Saint-Esprit , & qu'il croyoit que le second principe , par la puissance duquel , conformément à la volonté du Pere , toutes choses ont été faites , étoit le Fils. Mais on voit par les passages de ce Pere qu'il n'a pas écrit en propres termes , *que Platon a connu le Pere & le Fils , & celui qui procede de l'un & de l'autre , c'est-à-dire le Saint-Esprit.*

L'on nous objectera sans doute que saint Clément étant convenu que Platon a désigné clairement le Pere & le Fils & ayant interprété un passage de ce Philosophe de la Sainte Trinité , il en faut conclure

RÉFLEXIONS. clxxj

que l'opinion de saint Clément a été que Platon a connu ce mystere. Notre réponse sera que nous ne nous opposons pas à ce que l'on tire une telle conséquence , pourvu que par cette connoissance on entende seulement une notion grossiere & imparfaite , qui consiste plutôt à connoître les noms que la chose même. Premièrement , saint Clément ne dit nullement que Platon a donné au passage de la seconde lettre à Denis l'interprétation que lui Clément propose ; il dit encore moins que Platon a reconnu que le troisieme principe procédoit des deux autres. Secondement , notre saint Docteur (*a*) dit

(*a*) Philosophia neque de Filio Dei ,

formellement que les Philosophes païens lorsqu'ils discourent sur le Fils de Dieu , sur l'admirable économie établie par la Divine Providence , ils en discourent autrement que les Chrétiens, parce qu'ils n'ont pas connu la Religion dont Dieu est l'Auteur ; les hérétiques mêmes , ajoute-t-il , quoiqu'ils disent qu'il n'y a qu'un Dieu , quoiqu'ils célèbrent la gloire de Jésus-Christ, ne dis-

neque de eâ quæ est per providentiam œconomia tractat, ut nos : non enim divinam noverat religionem. Quamobrem hæreses quoque quæ sunt in barbarâ philosophiâ, etiamsi unum Deum dicant, etiamsi Christum celebrent, id in genere dicunt, non ex veritate ; nam & alium Deum admittunt, & Christum non accipiunt sicut tradunt Prophetæ. *Clemens Alexan. lib. 6. Stromatum, pag. 802.*

courent cependant sur ces points que d'une maniere vague , nullement conforme à la vérité ; le Dieu qu'ils admettent n'est pas celui que les fideles Chrétiens admettent , & les notions qu'ils ont de Jésus-Christ ne sont pas conformes à celles que nous donnent les Prophetes.

Enseigner , comme le fait Théodoret , avec les autres Pères , que Platon a puisé dans la Théologie des Hébreux quelques-uns de ses dogmes , lesquels il n'a exposé qu'en tremblant & d'une maniere obscure ; enseigner encore que l'Auteur de l'univers & le Pere de celui qui l'a fait , n'a pas été totalement inconnu à Platon ; reconnoître en propres termes

Quel a été le sentiment de Théodoret?

clxxiv *RÉFLEXIONS.*

que ce Philosophe , que ses disciples , que ceux mêmes qui ont vécu depuis la publication de l'Evangile , ont altéré & corrompu le peu qu'ils ont connu de la vraie doctrine , par le mélange qu'ils ont fait des fables avec la vérité ; dire que les parcelles de la doctrine des Juifs ou des Chrétiens qui se trouvent dans leurs écrits , malgré les ténèbres dont ils l'ont enveloppée , jettent encore quelques étincelles de lumière, & qu'elles brillent comme des perles au milieu de la boue ; ce n'est pas assurément écrire en propres termes que Platon a connu le Saint-Esprit qui procede du Pere & du Fils. Or voilà ce qu'a enseigné Théodo-

ret, & rien au-delà qui puisse favoriser l'assertion de M. Dacier, comme on en sera convaincu en lisant les passages de ce Pere, que nous citons en marge (a).

(a) *Theodoretus*, edit. Sirmund 1642, tom. 4, pag. 498. Plato in iis quæ scripsit ad Coriscum hæc posuit. *Juvantes studio*. . . Hæc sunt Platonis dogmata : alia quidem sunt laude dignissima, alia verò græcanicæ fabulationis sunt fœtus ac germina. Quod enim alium esse totius mundi ducem & causam, alium verò causæ patrem, veritatem prorsus ostendit, de cujus haustu suos sermones ornavit.

Pag. 499. *de Epistola ad Dionysium verba faciens*. Videtis-ne quam paventer ac timide veritatis dogmata proferrent; vulgique respectantes errorem, obscurè non manifestè veritatem annuntiarent.

Pag. 500. Cum post adventum redemptoris nostri existerint [Plotinus, Plutarchus, & Numenius] multa Christianæ Theologiæ suis libris inseruerunt. Itaque Plotinus &

clxxvj RÉFLEXIONS.

S. Jérôme est encore un des saints Peres qu'allegue M. Dacier pour prouver que Platon a connu les trois Personnes de

Numenius Platonis mentem explicantes , tria illum dixisse aiunt , quæ sint super temporalia & æterna , bonum , mentem & universi animam. Ac bonum quidem vocare quem nos dicimus Patrem ; mentem voces quem nos Filium verbumque appellamus ; potentiam autem quæ animet omnia & vivificet ; universi animam vocat , eam videlicet quam Spiritum sanctum litteræ sacræ nominant. Atque hæc ipsa , ut dixi , ex Hebræorum sapientia & theologia subducta sunt ; hymnorum enim conditor David.... exclamavit dicens : *Verbo Domini cæli firmati sunt , & spiritu oris ejus omnis virtus eorum.* Sed & sacra Evangelia , & Plutarchus , & Plotinus inaudierunt.

Pag. 501. B. Adversarii veritatis usque adeò veritatem admirantur ut vel exiguis compilatis particulis libros suos exornent , neque illa , quanquam multæ falsitati admixta , splendorem suum decusque heberent , sed etiam in fimo uniones fulgeant.

RÉFLEXIONS. clxxvij

la Sainte Trinité ; mais nous croirions faire perdre le temps à nos lecteurs , si nous nous amusions à discuter le sentiment de ce saint Pere à ce sujet ; car nous n'avons rien trouvé dans ses Œuvres qui tende à favoriser M. Dacier. Nous nous contenterons de renvoyer le lecteur aux endroits des ouvrages de ce Pere , qui ont quelque trait à la question dont il s'agit. [*Hieronym. edit Bened. tom. 2. Comment. in Eccles. col. 763. tom. 4 , col. 298 , 398 , 399 , 423.*]

A l'égard d'Origene le quel, dit M. Dacier [*Doctrine de Platon , pag. 196.*] « ne se » contente pas d'affurer que » Platon a connu le Pere & le

clxxviiij R É F L E X I O N S.

» Fils , & celui qui procede
 » de l'un & de l'autre ; » mais
 qui , ajoute M. Dacier , accuse
 Celse d'avoir dissimulé à des-
 sein le passage de la lettre de
 Platon à Hermas & Corisque ,
 parce qu'il y est ouvertement
 parlé de Jésus-Christ : nous ré-
 pondons que notre Traducteur
 s'est grandement trompé.

Premièrement, Origene (a)

(a) *Origenes , edit. Benedi. lib. 1. de
 principiis , cap 3. num. 1 , pag. 60 , col 1
 & 2. Deo esse Filium non nos soli pronun-
 ciamus ; quamvis satis hoc & mirum & in-
 credulum videatur iis qui apud grecos &
 barbaros philosophari videntur , tamen à
 nonnullis etiam ipsorum habita ejus vide-
 tur opinio , cum verbo Dei vel ratione
 creata esse omnia confiteantur. . . . De sub-
 sistentiâ Spiritus Sancti ne suspicionem qui-
 dem ullam habere quis potuit præter eos
 qui in Lege & Prophetis versati sunt.*

enseigne que les Chrétiens ne sont pas les seuls qui disent que Dieu a un Fils : que quoique ce dogme soit regardé comme singulier & incroyable par les Philosophes, il paroît que quelques Philosophes parmi les Grecs ont été dans cette opinion ; parce qu'ils ont confessé que tout a été créé par le Verbe ou la raison de Dieu. Parler ainsi, est-ce affirmer que Platon a connu, je ne dis pas le mystère de la Sainte Trinité, mais même le Verbe Fils de Dieu ? Un doute est-il donc une affirmation ? Mais ne passons pas sous silence ce que dit Origene sur la connoissance des Païens au sujet du Saint-Esprit. « A » l'égard de la Personne du

» Saint-Esprit, personne, dit-
 » il, n'a pu soupçonner son
 » existence ; il falloit pour la
 » connoître, être versé dans la
 » Loi & les Prophetes. «

Il sembleroit à entendre M. Dacier, qu'Origene en reprochant à Celse le silence d'un passage, a dit expressément que dans ce passage Platon parloit ouvertement de Jésus-Christ; mais la vérité est qu'Origene dit seulement (a) que Celse qui se vante de tout savoir, & qui étale tant de lambeaux de Platon, paroît avoir

(a) *Ibid. tom. 1, pag. 636, lib. 6, contra Celsum, num. 8.* Celsus qui se scire omnia jactat & à Platone multa promittit, consulto, ut opinor, præterit silentio locum ubi Plato de Filio Dei sermonem facit. Sic ille in epistola ad Hebræos & Corinthios....

RÉFLEXIONS. clxxxj

passé sous silence à dessein un passage où ce Philosophe parle du Fils de Dieu.

La simple exposition que nous avons présentée aux lec-
teurs, des sentiments des saints Peres sur la connoissance que Platon a eue du mystere de la Sainte Trinité, établit suffisamment qu'aucun d'eux n'a écrit en propres termes, que *ce Philosophe a connu le Pere, & le Fils, & celui qui procede de l'un & de l'autre, c'est-à-dire le Saint-Esprit.*

RECAPITULATION

Lorsque l'on examine avec attention les sentiments des saints Peres sur la connoissance que Platon a eue de nos mysteres, on ne rencontre pas dans leurs écrits cette unani-

clxxxij *RÉFLEXIONS.*

mité respectable qui force d'adopter leurs enseignements ; on voit qu'en combattant contre les Païens , ils leur opposent un Philosophe qui faisoit leur admiration ; qu'ils profitent avec art de quelques passages des écrits de ce Philosophe , qui paroissent avoir quelque analogie avec nos dogmes , pour exciter leur attention ; mais ils se gardent bien de donner leur opinion , leur interprétation comme un dogme : les uns , tels que saint Justin & saint Clément d'Alexandrie , supposent que Platon , par le moyen de la révélation faite aux Juifs , a eu connoissance des trois Personnes Divines ; mais une connoissance

RÉFLEXIONS. clxxxiiij

de nom plutôt que de la chose même : les autres , tels que saint Cyrille , une connoissance mêlée d'erreurs : les autres, tels que saint Augustin & Origène , ont nié expressement que Platon ait connu le Saint-Esprit. Ces derniers , on en convient , ont dit que Platon a entrevu que Dieu avoit un Fils semblable à lui , que ce Fils , le Verbe de Dieu , a créé l'univers ; mais les saints Peres ont écrit que Pythagore avoit eu ces connoissances. M. Dacier ne les lui refuse pas , [*Préface de Pythagore* , pag. xxij.] ; cependant ce Philosophe , de l'aveu de M. Dacier , » n'a jamais » eu la moindre idée de la Tri- » nité , il n'a pas entrevu ce » mystere. «

*Œuvr. de
Pythagore,
pag. 273.*

Œuvres de Platon.

Tom. 2 , pag. 332. » La
» doctrine de Platon , que la
» mort n'est pas un mal , &
» qu'elle est au contraire un
» passage à une vie plus heu-
» reuse , fit de très - grands
» progrès. Il y eut des Phi-
» losophes qui en faisoient
» des démonstrations si vives
» & si fortes dans leurs leçons ,
» que la plupart de leurs disci-
» ples se faisoient mourir eux-
» mêmes pour courir au-devant
» de ce bonheur. «

L'Auteur du système de la Na-
ture [*Partie première , ch. 13 ,*
note 78.] a singulièrement abu-
sé de ce passage : » Lorsque le
» dogme de l'immortalité de

» l'ame , dit-il , forti de l'école
 » de Platon , vint à se répandre
 » chez les Grecs , il causa les
 » plus grands ravages , & dé-
 » termina une foule d'hom-
 » mes , mécontents de leur sort,
 » à terminer leurs jours. « Il
 cite en preuve le passage de
 M. Dacier , que nous venons
 de rapporter.

Si ce dogme a causé quel-
 ques ravages , il faut l'imputer
 non à Platon , mais à ceux qui
 l'avoient corrompu, en niant ou
 en taissant l'existence des peines
 éternelles réservées aux mé-
 chants dans l'autre vie. Platon
 étoit bien éloigné de donner
 lieu à ces suicides , lui qui dans
 le Phédon s'exprime ainsi :
 [*Pag. 494.*] » Si la mort étoit

clxxxvj *RÉFLEXIONS.*

» la ruine & la dissolution du
» tout , ce seroit un grand gain
» pour les méchants après leur
» mort , d'être délivrés en mê-
» me-temps de leur corps , de
» leur ame & de leurs vices ;
» mais puisque l'ame est immor-
» telle , elle n'a d'autre moyen
» de se délivrer de ses maux , &
» il n'y a d'autre salut pour elle ,
» que de devenir très-bonne &
» très-sage ; car elle n'emporte
» avec elle que ses bonnes
» ou ses mauvaises actions , &
» ses vertus ou ses vices , qui
» sont la cause de son bonheur
» ou de son malheur éternel. «

L'on demande à quiconque
ne veut pas s'aveugler volon-
tairement si une telle doctrine
porte au suicide , sur-tout lorf-

RÉFLEXIONS. clxxxvij

que l'on enseigne , comme le fait Platon [*Tom. 2 , p. 350 & suiv.*] que le suicide est un crime.

Œuvres sur Platon.

Tom. 3 , pag. 123. » C'est
» l'ignorance qui produit les
» vices ; d'où il s'ensuit , par
» une conséquence nécessaire ,
» que ceux qui commettent le
» mal , le commettent malgré
» eux. «

Il est étonnant que M. Dacier ne se soit pas apperçu que la conséquence qu'il défend , bien loin d'être conforme à ce qu'enseigne la Religion , y est diamétralement opposée ; l'Eglise a frappé d'anathême ceux qui diroient que depuis le péché

*Trident.
Sess. 7.
Can. 5.*

clxxxviiij *RÉFLEXIONS.*
d'Adam le libre arbitre étoit
éteint. Le passage de saint Paul,
qu'il cite , *pag. 227* , prouve
tout au plus que Dieu refuse
ses grâces à ceux qui librement
& volontairement par l'abus
qu'ils en ont fait , se sont en-
durcis & aveuglés ; mais cet
aveuglement ou endurcissement
étant libre de leur part , on ne
doit pas dire qu'ils commettent
le crime malgré eux , puisqu'il
n'a tenu qu'à eux de l'éviter.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de M. le Chancelier, la réimpression de la traduction des *Œuvres de Pythagore & de Platon*, par M. Dacier : je n'ai rien trouvé qui empêchât cette réimpression. En Sorbonne, ce 16 Juillet 1770.

ADHENET, *Docteur & Bibliothécaire*
de Sorbonne.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conscillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé NICOLAS DE-SAINT, Libraire, nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public : les *Œuvres de Pythagore & de Platon*, traduites par M. Dacier, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour ce

nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la

date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq , à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier Garde des Sceaux de France , le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes : DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayant causes, pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement VOU- LONS que la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amis & féaux Con- seillers , Secrétaires , foi soit ajoutée comme

à l'Original. COMMANDONS au premier
notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de
faire pour l'exécution d'icelles tous Actes
requis & nécessaires, sans demander autre
permission, & nonobstant clameur de Haro,
Charte Normande, & Lettres à ce contrai-
res: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Pa-
ris, le trente-unieme jour du mois d'Août,
l'an mil sept cent soixante-dix, & de notre
Régne le cinquante-cinquieme. Par le Roi
en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVIII de la
Chambre Royale & Syndicale des Libraires de
Paris, N°. 1494, fol. 229, conformément
au Règlement de 1723. A Paris, ce 3 Sep-
tembre 1770.*

Signé, J. HERISSANT, Syndic.

AU ROI.



A U R O I.

SIRE,

*L'ouvrage que j'ai l'honneur
de présenter à Votre Majesté ,
est le premier fruit du nouveau
réglement qu'elle a fait pour*

A

rendre l'Académie des Médailles plus utile à ses sujets : & je satisfais aux vœux de la Compagnie , en vous suppliant avec un très-profond respect d'agréer ces premices. D'ailleurs, SIRE , tous les fruits de mes études appartiennent à Votre Majesté : il y a plusieurs années que vous daignez répandre sur moi vos graces ; & pour honorer en moi vos bienfaits , vous m'avez élevé à la charge de Garde de votre Cabinet des Livres. Je ne connois point de fortune plus grande ni plus glorieuse , SIRE , que de devoir toute sa fortune à Votre Majesté. L'état heu-

*reux où vos bontés m'ont mis ,
ne me laisse rien à desirer , que
de pouvoir vous marquer toute
ma reconnoissance. Ma vie en-
tiere sera employée à m'acquit-
ter d'un si juste devoir , & je
ne compterai avoir vécu qu'au-
tant que j'aurai travaillé à laisser
des monumens publics de mes
obligations & de mon zele. Dans
cette vue , SIRE , je consacre à
Votre Majesté tout ce que j'ai
pu recueillir de la vie & de la
doctrine de Pythagore , le pre-
mier & le plus célèbre des Phi-
losophes. J'ai cru , SIRE , que
rien ne pouvoit être plus agréa-
ble au plus sage & au plus reli-*

gieux des Princes , qu'un ouvrage où tout enseigne la sagesse , & mene à la Religion. Comme Pythagore avoit puisé dans les sources de la vérité même , c'est-à-dire , dans les Livres & dans les traditions du Peuple de Dieu , on trouve dans sa Théologie des principes sublimes , dans sa morale des regles exactes , & dans sa Politique des maximes sûres. Pendant sa vie plusieurs États ont dû leur salut à la sagesse de ses conseils ; car , SIRE , dans tous les temps les paroles des Sages ont été le salut des Villes & des Royaumes.

Si vous étiez , SIRE , comme

ces Héros de l'Antiquité , qui dans leurs travaux n'ont cherché qu'à être loués des hommes, & qui ont dit même que la plus agréable harmonie que l'homme pût entendre , c'étoient ses propres louanges , j'aurois dequoi plaire à Votre Majesté , en donnant ici à ses vertus une partie des louanges qui leur sont dues. Mais Votre Majesté , mieux instruite de la véritable gloire , place plus haut son ambition ; sûre de la renommée, elle trouve plus agréables que tous nos éloges , les discours de la sagesse, & elle prendra plaisir à entendre ici quelques traits de celle des Pythagoriciens.

Par une démonstration plus sûre que celle des Géometres , ils prouvent , SIRE , que la volupté n'ayant point d'essence par elle-même , & étant toujours l'effet d'une action , elle tient nécessairement de son principe ; que ceux qui font des actions divines , ont des voluptés divines ; & par conséquent que ceux qui suivent Dieu , surpassent infiniment ceux qui suivent le monde , non-seulement par la beauté de leurs actions , mais aussi par le genre des voluptés dont ils jouissent. Votre Majesté sent mieux que personne la force de cette démonstration , elle qui nous fait

*voir un Souverain qui regne sur
ses desirs , & qui préfere les plai-
sirs de la piété à tous les plai-
sirs du siecle , qui assiegent en
foule les trônes , pour corrom-
pre les Rois , & pour perdre des
millions d'hommes en un seul
homme.*

*Les mêmes Philosophes ,
SIRE , pour porter à embrasser
la vertu , malgré les difficultés dont
elle est toujours environnée , don-
nent cette regle bien simple &
bien sensible , qu'il faut entre-
prendre ce qui est grand &
beau , quelque accompagné qu'il
soit de travaux & de peines ;
car les peines & les travaux*

*passent , & le grand & le beau
restent seuls. Votre Majesté ,
SIRE , est un preuve admirable
de la vérité de cette maxime ;
toute votre vie a été occupée à
de hautes entreprises , mais pé-
nibles & laborieuses : nous avons
toujours vu les travaux passer ,
& la gloire leur survivre. C'est
par-là , SIRE , que la vertu a
répandu sur tout votre regne un
si grand éclat , qu'il n'est plus
au pouvoir de la Fortune de le
ternir , & que le temps , qui efface
les honneurs qu'on n'a pas mé-
rités , renouvellera & augmen-
tera toujours les vôtres.*

Je ne me flatte pas , SIRE ,

que Votre Majesté , pour lire cet ouvrage , interrompe ses grandes & glorieuses occupations : Vous êtes , SIRE , le plus fort rempart de ce Royaume ; vous soutenez seul tout le poids des plus importantes affaires qui ayent jamais occupé des Rois ; vos soins écartent de dessus nos têtes tous les orages , & vos travaux font seuls notre repos & notre sûreté. C'est beaucoup pour moi d'oser espérer , SIRE , que Votre Majesté donnera un moment d'un temps si précieux à voir ces foibles marques de ma reconnoissance , & ces nouvelles protestations que rien n'égale les senti-

X É P I T R E.

*mens de vénération, de respect,
de fidélité & de zele, avec lesquels
je serai toute ma vie.*

S I R E,

De V O T R E M A J E S T É,

Le très-humble, très-obéissant;
& très-fidele serviteur &
sujet, D A C I E R.



P R É F A C E.

JE n'ai pas oublié les engagements que j'ai pris avec le public , en lui donnant le premier Volume de Plutarque , & deux Volumes de Platon. Il m'a fait l'honneur de les recevoir assez favorablement , pour m'engager à continuer ces ouvrages , & à accomplir le vœu que je lui ai fait. Si Dieu me conserve donc la vie & la santé , je les emploierai uniquement à cet usage , & j'espère de donner en peu de temps toutes les Vies de Plutarque , & ensuite ses Morales tour à tour , avec les Dialogues de Platon. Ce n'est ni par légèreté , ni par inquiétude que j'ai interrompu ces travaux , c'est par raison & par obéissance : les choses de devoir sont toujours préférables à celles de choix.

Parmi tous les grands Princes qui

A vj

se sont le plus distingués par l'amour qu'ils ont eu pour les Lettres, il n'y en a point qui leur ait donné une protection si sensible, si efficace, & si glorieuse que Louis le Grand. Malgré les soins si importans dont sa vie a été toujours occupée, & pendant les plus grandes guerres, Sa Majesté n'a jamais cessé de jeter sur elles des regards favorables, & de donner quelques momens à les faire fleurir. Aussi jamais elles n'ont été si florissantes que sous son regne. Jamais Athènes même dans sa plus grande splendeur, n'a rassemblé dans son sein, tant d'hommes distingués en tout genre de science, & célèbres par les différens talens de l'esprit, que le Louvre en rassemble tous les jours sous les ordres & sous la protection du Roi. Pour honorer son siècle, tout a repris une nouvelle vie; les Arts & les Sciences ont recouvré leur ancien éclat; le bon goût, la solidité d'esprit & la politesse, ont reparu après une éclipse de plusieurs siècles; & c'est-là un des grands caracteres des regnes les plus glorieux. Car, comme

je l'ai prouvé ailleurs, les beaux Arts & les Sciences suivent toujours la fortune des Princes : & ce qu'une bonne terre & un bon climat sont pour les semences & pour les fruits , la gloire des Princes , leur grandeur , leur magnificence , & leur libéralité le sont pour les Arts & pour les Sciences , qui ne vivent pas tant sous eux que par eux. C'est ce qui a donné aux Anciens cette idée si juste & si magnifique , d'une Hercule conducteur des Muses , *Hercules Musarum* , *Hercules Musagetes* , pour marquer l'alliance éternelle & l'union indissoluble qui sont entre les Muses & les Héros.

Sa Majesté ayant fait un nouveau Règlement pour l'Académie des Médailles , & ayant voulu qu'elle ne se renfermât pas uniquement dans l'étude des Médailles & des Inscriptions , & qu'elle embrassât toutes les Belles-Lettres , pour rendre cet établissement encore plus utile , Elle a souhaité qu'outre les travaux que tous les Académiciens feroient en commun , chacun se chargeât d'un ouvrage en particulier. C'est ainsi que , selon la fable ,

les Muses travaillant toutes sous les yeux & par les ordres d'Apollon, ne se contentent pas de faire des concerts ensemble, elles ont encore chacune des emplois différens. Fiction ingénieuse, qui nous fait entendre que dans les Assemblées savantes & dans les Académies fondées par les Princes, ce n'est pas assez que chacun contribue de son génie, & communique ses lumières pour la perfection des ouvrages entrepris en commun, il faut encore que chacun travaille en son particulier, afin que le public profite de tous leurs talens & de toutes leurs veilles. Il n'y a pas de moyen plus assuré pour l'avancement des Lettres, & on a tout lieu d'espérer que le succès répondra à l'attente de Sa Majesté, & que les bénignes influences qu'elle daigne répandre sur cette Académie des Médailles, lui feront produire des fruits dignes de ses soins. Chacun s'est empressé de choisir des travaux conformes à ses études & à son génie : & moi, pour ne pas perdre de vue mes premiers desseins, & pour me rendre encore plus capable d'y réussir, j'ai

choisi deux ouvrages qui sont dans le même goût & du même caractère, & dont j'espère que le public pourra tirer quelque utilité.

Le premier, c'est la Vie de Pythagore, avec une explication de ses symboles & de ses Vers dorés, & une traduction des Commentaires d'Hiérocès, où toute la doctrine de ce Philosophe est solidement expliquée.

Et le second c'est la traduction du Manuel d'Épictète, & des Commentaires Grecs de Simplicius, & un nouveau Manuel du même Épictète, que j'ai tiré des Dissertations d'Arrien, & qui renferme des maximes très-nobles, très-instructives, & très-dignes d'être tirées de l'oubli où elles sont.

J'aurois regardé comme un affront qu'un autre m'eût devancé en cette occasion où il s'agit d'obéir au Roi, & de faire ce qui lui est agréable. L'inclination, le devoir, la reconnoissance, l'obligation de répondre en quelque manière aux graces que j'ai reçues de Sa Majesté, tout vouloit que je me distinguasse au-moins par la diligence, puisque c'étoit le seul avantage

que je pouvois espérer. Je l'ai fait : ces deux Ouvrages sont achevés : & voici le premier qui contient la naissance de la Philosophie. Car quoique Thalès eût déjà fondé la Secte Ionique , avant que Pythagore eût établi la sienne , comme cette Secte Ionique ne dura que peu de temps , & qu'elle fut étouffée par la Secte Italique , qui se répandit bientôt dans presque toutes les parties de l'Univers, Pythagore doit être regardé comme le premier Philosophe , & comme le pere de la Philosophie.

Pythagoras
vir præstanti
sapientiâ &
nobilitate.

Cicer. dans
le IV. liv. des
Tuscul.

Je donne donc d'abord la Vie de ce grand homme , en qui la sagesse répondoit à la noblesse de son extraction. Si Diogène Laerce , Jamblique , & Porphyre s'étoient bien acquittés de ce travail , je n'aurois eu qu'à les traduire ; mais ils ont fait cette vie avec si peu d'ordre & de suite ; & , ce qui est encore plus mauvais , avec si peu de choix , qu'on ne peut regarder ce qu'ils ont écrit que comme des mémoires fort confus , fort indigestes , & mêlés de beaucoup de choses frivoles & puériles , indignes de ce Phi-

lofophe , & fouverit contraires à fes véritables fentimens. Ce n'eft pas encore-là tout : ceux qui font venus enfuite ont encore plus défiguré la vie & la doctrine de cet homme fage , en lui attribuant des miracles , ou plutôt des prestiges , plus capables de le faire paffer pour Magicien & pour Charlatan , que pour Philofophe. Tels font les contes que l'on a débités de fon miroir magique , de fon arithmétique fuperftitieufe , & de fa roue de l'onomantie. J'ai donc rejetté toutes ces rêveries que l'envie de faire paffer des imaginations & des chimeres , fous l'autorité d'un grand nom , avoit d'abord débitées , que la fuperftition & la crédulité avoient enfuite reçues , & que la faine antiquité ne connoiffoit point.

Si on faisoit avec la même méthode la Vie de tous les Philofophes qui ont fuccédé à Pythagore , on verroit clairement le progrès que ces grands génies ont fait dans la connoiffance de la vérité ; & rien ne feroit ni plus utile , ni plus agréable. Car quel plus grand profit , & quel plus grand plai-

fir, que de voir les démarches de l'esprit humain dans la recherche de ce qui fait le souverain bien des hommes, & que de remarquer quels sont les guides qui l'ont bien conduit, & ceux qui l'ont égaré & qui l'ont empêché de trouver cette vérité qu'il cherchoit, ou de s'y arrêter & de s'y maintenir après l'avoir trouvée.

Je fais bien que ce n'est pas dans les écrits des Païens que nous devons chercher à nous instruire. Ils sont si différens & si opposés entr'eux sur les points les plus importants, que comme Platon a dit des hommes, qu'ils ont partagé entr'eux la folie, on peut dire de ces Philosophes, qu'ils ont parragé l'ignorance : au-lieu que tous les Docteurs de la Religion Chrétienne depuis Moïse jusqu'au dernier des Apôtres, sont si bien d'accord, & concourent si bien à enseigner les mêmes principes & la même doctrine, que comme Pythagore disoit que Dieu étoit harmonie, on peut dire avec plus de raison, de cette harmonie, que c'est véritablement Dieu : car ce ne peut être que Dieu qui l'a inspirée. Je ne

compare donc point le plus éclairé des Philosophes païens à aucun de ces Docteurs; je les mets même tous au-dessous du Chrétien le plus simple, je renvoie sur cela le Lecteur au discours que j'ai fait sur Platon; mais cela n'empêche pas que les découvertes que les Païens ont faites ne soient très-estimables & très-utiles. Car comme ils ont puisé dans les premières sources, dans la révélation Judaïque, & que cette révélation avoit été donnée pour rétablir la Religion Naturelle, que le Paganisme avoit presque éteinte, & pour promettre la Religion Chrétienne, qui devoit être plus parfaite que la révélation Judaïque, & en réparer les défauts, on trouve dans leurs écrits de grands principes; & ces principes font une continuation de la véritable lumière, qui par la bonté infinie de Dieu, n'a jamais cessé absolument d'éclairer les hommes; & ils deviennent des preuves invincibles de la vérité de notre Religion.

D'ailleurs, comme ces premiers Philosophes étoient des hommes d'un

esprit excellent , ils ont ajouté à ces vérités connues des démonstrations très-fortes & très-capables d'éclairer l'esprit , d'éclaircir beaucoup de doutes , & de réfuter une infinité d'erreurs ; & ce sont de grands avantages. Car comme il faut nécessairement que la connoissance précède l'amour , il faut avant toutes choses , que la lumière dissipe les ténèbres : & c'est à quoi Pythagore , Socrate , & Platon peuvent extrêmement contribuer ; parce qu'ils ont plus approché du vrai , & qu'ils ont revêtu leurs principes d'une force de raisonnement & d'une évidence à laquelle la plus fiere incrédulité & le plus obstiné libertinage ne sauroient jamais résister.

Je vais rassembler ici en peu de mots sous un seul point de vue , les plus grands principes que Pythagore a reconnus & avoués. On sera étonné de voir que les commencemens de la Philosophie aient été si lumineux dans un siècle de ténèbres , & qu'aujourd'hui tant de siècles après que la vérité s'est si clairement manifestée , qu'on n'a plus rien à desirer , aujour-

d'hui que les ombres font dissipées , & que tout est accompli , il y ait de prétendus Philosophes , qui ne travaillent qu'à faire douter de ces vérités que toute l'Antiquité a connues & ré-vérées , & qu'à replonger les hommes dans des ténèbres si épaisses , que s'ils étoient suivis , on verroit le contraire de ce qui arriva en Egypte du temps de Moïse ; * on verroit les ténèbres du côté du peuple de Dieu , & la lumière du côté des Païens.

Pythagore à reconnu que Dieu étoit unique , & il s'est expliqué sur cela d'une manière très-forte , très-agréable , & qui tourne fort bien en ridicule la pluralité des Dieux. Voici ses Vers que S. Justin nous a conservés :

mel
imitation
10901

S. Justin de
Monarch. p.
167.

Εἷς τις ἐρεῖ θεός εἰμι πάρεξ ἑνός , ἕτος ὁφείλει
Κόσμον ἴσον τέτρ' εἴσας εἰπεῖν , ἑμὸς ἕτος*
Κ' οὐχὶ μόνον εἴσας εἰπεῖν ἑμὸς , ἀλλὰ κατοικεῖν
Αὐτὸς ἐν ᾧ πεποίηκε , πεποίηται δ' ἀπὸ τέτρ'
Καὶ ὡς τὸ δὲ.

* Et factæ sunt tenebræ horribiles in uni-versa terra Ægypti tribus diebus. Ubi-cumque autem habitabant filii Israël lux erat. *Exod.* x. 22. 23.

Si quelqu'un dit , je suis Dieu , hors le seul Dieu véritable , il faut que ce Dieu après avoir créé un monde pareil à celui-ci , dise , voilà mon ouvrage : & qu'il ne dise pas seulement , voilà mon ouvrage ; mais il faut encore qu'il habite , & qu'il remplisse ce monde qu'il aura créé ; car c'est ce que le véritable Dieu a fait de celui-ci.

Il a entrevu encore , que Dieu avoit engendré un Fils semblable à lui , & les Païens ont nommé ce fils *le Verbe* , & *la parole du Pere* , & ils ont reconnu que c'est *ce Verbe* ou *cette parole* du Pere qui a créé & arrangé l'Univers.

Il a applaudi à cette vérité qu'il y avoit un traité entre Dieu & sa créature , traité qui n'est autre que la Religion Naturelle , & par conséquent que l'homme est né pour la Religion , & que la Religion est la principale fin de l'homme ; & que Dieu étant le principe de tous nos devoirs , la véritable vertu doit se rapporter à Dieu , & consiste à lui être fidele. Il a connu encore la corruption de la nature & la nécessité de la réparer , pour délivrer l'ame de l'esclavage du péché.

Don
mément
dogme.

P R É F A C E. *xxiij*

Enfin il a enseigné que l'homme étant libre il s'attire volontairement tous ses maux par le malheureux usage qu'il fait de sa liberté, & par le refus opiniâtre de voir les biens qui sont près de lui, & que Dieu a mis en son pouvoir : & il a su accorder cette liberté de l'homme avec la providence de Dieu ; accord sans lequel S. Augustin assure que l'on ne peut ni bien croire, ni bien vivre. Et de tous ces principes, il a tiré des regles admirables pour les mœurs, en démontrant l'obligation indispensable d'être pieux, reconnoissant, charitable, désintéressé, fidele, tempérant & juste, & de soumettre les passions de la cupidité aux lumieres de la raison, qui doit toujours tenir les rênes.

Voilà les premiers rayons qui ont éclairé les ténèbres de l'idolâtrie. Comme ils sont sortis du sein de la Religion Judaïque, ils reviennent joindre leur lumiere à celle de la Religion Chrétienne ; & après avoir servi très-utilement aux Peres de l'Eglise, à combattre le reste des superstitions du paganisme, ils servent au-

jourd'hui à dissiper les sophismes & les vaines défaites des athées & des libertins.

La forte persuasion où les Philosophes païens étoient, que l'ame devoit être délivrée de sa corruption, pour devenir capable de s'unir à Dieu, leur a fait faire des efforts infinis, pour trouver la voie de cette délivrance. Delà sont sortis toutes les purifications, toutes les initiations, & tous les autres rits superstitieux qu'ils ont pratiqués : car autant que les voies de la vérité sont simples, autant sont diverses les démarches de l'erreur. Par exemple dans la plus mystérieuse de leurs cérémonies, qui étoit de *l'inspection*, ἐποπτείας, les Prêtres faisoient enterrer les initiés jusqu'au cou, de maniere qu'il n'y avoit que la tête qui jouît de la lumiere. Ils vouloient leur apprendre par-là que dans cette vie ils devoient dépouiller ce corps corruptible, enterrer avec lui toutes ses passions, & élever leur esprit à la lumiere intelligible, dont la lumiere sensible étoit le symbole. Car, comme je l'ai déjà dit sur Platon, toutes les cérémonies des

des Païens n'étoient que des figures , le menfonge , ayant toujours imité la vérité. Mais tous les efforts qu'ils ont faits n'ont servi qu'à les égaler davantage ; ils ont toujours ignoré la voie de cette délivrance. Comment ne l'auroient-ils pas ignorée ? Il n'y avoit qu'un Dieu-homme qui pût la manifefter & la faire connoître. Dieu avoit prédit lui-même par la bouche de fes Prophetes , que le Meffie *feroit l'alliance d'Ifraël , la lumiere des Nations & le falut jufqu'aux bouts de la terre.* Comment les Païens auroient-ils démêlé ce falut , au travers des ombres qui le cachoient , lorsque la plupart des Juifs , à qui les prophéties étoient adreffées , ne comprenoient rien à ces grands caractères qui défignoient le Meffie , & qui font aujourd'hui fi reconnoiffables ? Cet homme Dieu qui devoit porter nos langueurs , être brifé pour nos crimes , fe charger feul des iniquités de nous tous , livrer volontairement fon ame pour le péché , & nous guérir par fes meurtriffures , étoit pour eux une énigme inexplicable. Jéfus-Christ devoit être le falut des Nations,

Ecce posui te in testamentum generis , in lucem gentium , ut tu sis in salutem usque ad extremum terræ. *Isaïe. 49. 6 , selon la traduction des Septante.*

Expressions du Prophete Isaïe, ch. 53.

mais il devoit être aussi leur lumière pour faire connoître ce salut. Ainsi jusqu'à l'arrivée de ce Rédempteur, la voie du salut leur devoit être cachée. Tout leur esprit, & toute leur pénétration étoient inutiles. Cette ignorance étoit prédite : & par qui ? par celui qui remplit l'esprit de lumière ou de ténèbres comme il lui plaît. Elle étoit donc invincible cette ignorance jusqu'à la venue de ce Libérateur, à qui seul Dieu avoit donné la puissance de la dissiper, & qui en effet l'a dissipée, comme il avoit été prédit. Par conséquent bien-loin de mépriser cette ignorance des Païens, nous devons l'admirer & la respecter comme un des caracteres les plus sensibles de l'accomplissement des prophéties, & comme une preuve aussi forte de la vérité de la Religion Chrétienne, que tout ce qu'ils ont su & connu. Pour moi j'avoue que cette ignorance imposée jusqu'à un certain temps à la Nation la plus pénétrante de l'Univers, imposée au milieu de la prédiction même, qui sembloit leur devoir ouvrir les yeux, & dissipée ensuite dans le temps mar-

qué, me paroît une aussi grande merveille que le soleil arrêté par Josué, & que les eaux de la mer entassées & amoncelées, pour ouvrir un passage aux Hébreux.

De ce principe si clair on pourroit tirer l'explication & la preuve de beaucoup de vérités très-importantes, mais ce n'est pas ici le lieu. Il me suffit d'avoir montré par-là quel usage nous devons faire des écrits des Philosophes païens, & quel profit nous pouvons trouver dans cette lecture, puisqu'il de leur ignorance même on tire de si salutaires instructions. En même-temps j'ai justifié le dessein que j'ai fait de les expliquer & de les traduire. D'abord j'ai entrepris cette étude pour ma propre utilité, & je la continue pour l'utilité des autres.

A la Vie de Pythagore j'ai ajouté un Recueil de ses symboles plus ample que ceux qu'on a donnés avant moi. Lilius Giralduſ, homme très-savant & grand critique, en a donné un avec des interprétations Latines fort étendues. Dans mes explications je l'ai suivi, lorsqu'il m'a semblé

avoir pris l'esprit de Pythagore , & je l'ai abandonné quand il m'a paru s'en éloigner. On dit communément que tout le bon sens est dans les Proverbes , & on a raison. Mais le symbole a un avantage sur le proverbe , c'est qu'il est plus figuré & plus travaillé , & qu'il renferme une morale plus fine & plus approfondie ; comme on pourra le remarquer dans ceux de Pythagore , qui ne sont pas indignes de la curiosité du Lecteur.

Après ce Recueil de symboles , j'ai fait la Vie d'Hiéroclès , ou plutôt une dissertation sur l'Auteur qui a si bien expliqué les Vers de Pythagore. Comme ces Commentaires sont d'une beauté supérieure à tous les ouvrages de cette nature , que la beauté d'esprit , la force du raisonnement , la noblesse des sentimens , & la vérité & la solidité des préceptes s'y trouvent avec la gravité , l'énergie , & les graces de la diction , avant que d'y travailler j'ai voulu m'éclaircir à qui nous devons un si excellent ouvrage , où l'on n'a que deux ou trois erreurs à corriger , pour en faire un Livre

admirable , & véritablement Chrétien. Car le soupçon que l'on a eu jusqu'ici que cet Hiéroclès étoit le même qui avoit écrit contre les Chrétiens , & qui les avoit persécutés avec un acharnement horrible , jusqu'à mériter les faveurs de son Prince par ses cruautés , m'avoit extrêmement refroidi. Il me sembloit que des Païens qui disoient si bien , & qui faisoient si mal , n'étoient pas dignes de nous instruire.

Je me ressouvenois à ce sujet du sage scrupule des Lacédémoniens , qui se trouvant un jour dans une extrémité fort pressante , assemblèrent le Conseil. Il arriva par hasard , qu'un homme très-vicieux proposa l'avis le plus utile. Les Lacédémoniens , toujours attachés à l'honnêteté & à la décence , ne voulurent pas devoir le salut de leur patrie à un homme si décrié : ils firent proposer ce même avis par un homme sage , afin de pouvoir le suivre sans se déshonorer. J'aurois voulu qu'on eût pu faire la même chose à cet Hiéroclès , s'il eût été celui qu'on a cru. Heu-

*Eschine dans
son Oraison
contre Timar-
que.*

reusement cet expédient n'est pas nécessaire. J'ai établi sur des preuves assez solides , que l'Auteur de ces Commentaires est très-différent de l'ennemi & du persécuteur des Chrétiens. J'avoue que j'ai été ravi de cette découverte, & que je me suis mis à travailler sur ses ouvrages avec plus de confiance & plus d'ardeur : car si l'éloquence demande que celui qui la professe soit homme de bien , la morale l'exige encore plus fortement de celui qui l'enseigne.

Ces Commentaires , comme je l'ai déjà dit , sont très-précieux ; & j'ose assurer qu'on peut les regarder comme nouveaux , car ils paroissent aujourd'hui dans ma traduction non-seulement plus corrects , mais plus entiers. Jusqu'ici le texte étoit très-corrompu , & il ne faut pas s'étonner que la traduction Latine qu'en donna Jean Courtier sur la fin du seizième siècle , soit si défectueuse : le vice du texte lui a fait faire beaucoup de fautes , mais il en a ajouté beaucoup d'autres , parce qu'il n'entendoit pas finement le Grec , & qu'il ignoroit

P R É F A C E. xxxj

absolument cette ancienne Philosophie.

Il y en avoit déjà une autre traduction Latine , faite long-temps auparavant par Jean Aurispa de Sicile , Secrétaire Apostolique sous le Pape Nicolas V , & homme d'une grande érudition , grand Orateur & grand Poète. On cite de lui un Volume de Lettres , beaucoup d'Epigrammes & d'autres Vers très-élégans ; & on lui donne la louange d'avoir été fort versé dans la lecture des Auteurs Grecs. Il en avoit expliqué quelques-uns à Laurent Valle , qui en témoigne sa reconnoissance , en publiant , qu'il le regardoit à cet égard comme son précepteur & comme son pere. Mais la grande connoissance qu'avoit Aurispa de la langue Grecque , paroît encore par sa traduction d'Archimède & par celle d'Hiéroclès. Il fit la dernière à l'âge de quatre-vingts ans. La Bibliotheque du Roi , la plus riche de l'Europe , m'a fourni deux éditions de cette traduction Latine , faites sous le Pontificat de Sixte IV , plusieurs années après la mort de son

Auteur , la premiere à Padoue en 1474 , & l'autre à Rome un an après. Il n'y a point de témoignage plus honorable à Pythagore & à Hiéroclès , que celui que leur rend ce vénérable Vieillard dans la Dédicace de son Ouvrage qu'il adresse à Nicolas V, le pere des Lettres , & son bienfaiteur : il dit , * *Qu'étant allé par son ordre à Venise , il y acheta quelques Livres Grecs , parmi lesquels étoit le Commentaire d'Hiéroclès sur les Vers dorés de Pythagore , où il trouva un si*

* Cùm Venetiis essem tuo jussu , libros aliquot Græcos emi , inter quos reperi Hieroclem super versibus Pythagoræ aureis appellatis , in quibus omnis Pythagoreorum Philosophia continetur. Tantaque in eis est doctrina , tanta legenti utilitas , ut octogenarius jam nihil ego aut Græcè aut Latine legerim , quod magis mihi profuisse intelligam : parum enim aut nihil , ubi miracula non fuerunt , à fide Christiana differt hoc Opusculum. Latinum feci , & nomini Sanctitatis tuæ dedicavi , oroque ut semel legas ; nam quamvis ita doctus , ita omnium virtutum genere præditus sis , ut neque doctrinæ , neque virtuti tuæ quidquam addi possit , placebit nihilominus legere ea quæ sententiam tuam confirmabunt.

P R É F A C E. xxxiiij

grand fonds de doctrine & tant d'utilité, qu'à son âge il ne se souvenoit pas d'avoir rien lu où il eût fait un plus grand profit ; car ce petit Ouvrage, aux miracles près, s'éloigne très-peu, ou point du tout de la Religion Chrétienne : c'est pourquoi, ajoute-t-il, j'en ai entrepris la traduction, que je vous dédie, & je vous supplie de la lire une fois ; vous assurant, que quoiqu'on ne puisse rien ajouter à votre savoir, & à vos vertus, vous serez ravi de trouver dans cette lecture de quoi vous confirmer dans vos sentimens. Et il appelle cet Ouvrage très-excellent, & conforme à la Religion Chrétienne. Opusculum præstantissimum, & Religioni Christianæ consentaneum.

Je n'ai eu connoissance de cette Traduction d'Aurispà qu'après l'impression de mon Ouvrage, & lorsqu'on imprimoit cette Préface. Ainsi je n'ai pas eu le temps de l'examiner à fond, par conséquent je ne suis pas en état d'en rendre un fidele compte. Et il ne faut pas prononcer légèrement sur les écrits d'un homme aussi recommandable par son grand

xxxiv *P R Ê F A C E.*

savoir , que vénérable par son âge. D'ailleurs , comme il a été le premier qui a défriché ces Commentaires dans un temps où les Lettres ne commençoient qu'à renaître par la protection que leur donnoit le Pape Nicolas V , on doit avoir de l'indulgence , & n'en pas juger à la rigueur. J'ai parcouru son Ouvrage , & j'ai vu que ce n'est ni le savoir , ni l'esprit , ni le style même qui lui ont manqué , mais des manuscrits plus corrects. Malheureusement ceux qu'il avoit achetés à Venise , étoient aussi corrompus , & moins entiers , que ceux qu'on a eus dans la suite , & sur lesquels on a imprimé le texte Grec : car je remarque dans sa traduction presque les mêmes fautes qu'on a continuées après lui , & d'autres encore qui ne viennent sans doute que du défaut du texte. Dans le reste il y a des endroits heureusement exprimés & plus corrects , que dans la traduction de Jean Courtier : cette dernière , quelque défectueuse qu'elle soit , me semble pourtant un peu plus exacte. Il ne paroît pas que l'Au-

teur ait connu la première , car il n'en parle point. Mais tout bien compensé , cette première a son mérite , elle peut même être consultée comme un manuscrit , si jamais on imprime le texte Grec : & Aurispa est digne d'une très-grande louange , d'avoir eu le courage & la force à quatre-vingts ans , & dénué de tous les secours que nous avons aujourd'hui , d'entreprendre la traduction d'un ouvrage philosophique aussi profond , & aussi difficile que ce Commentaire d'Hiéroclès , & d'avoir surmonté tant d'obstacles pour procurer à son siècle une lecture si avantageuse & si utile. Je me suis fait un singulier plaisir de lui rendre la justice qui lui est due , & d'avoir tiré sa mémoire des ténèbres de l'oubli.

Meric Casaubon , fils du grand Casaubon , ajouta quelques remarques à une édition qu'on fit à Londres de la traduction de Jean Courtier , & dans ces remarques il a restitué heureusement plusieurs passages , mais cela ne suffisoit pas pour rétablir entièrement le texte.

M. l'Abbé Renaudot, qui a orné beaucoup de vertu, & un grand fonds d'esprit, d'un savoir très-profond, m'a communiqué un exemplaire de l'édition de Jean Courtier, enrichie à la marge de quantité de belles corrections écrites par une main inconnue, mais savante. D'abord je ne savois si c'étoient de simples conjectures; mais enfin j'ai vu que c'étoient des leçons diverses tirées des meilleurs manuscrits. Ce savant Abbé ne s'est pas contenté de me fournir ce trésor, il a plus fait encore: il m'a procuré le secours de M. Antonio Maria Salvini, Professeur en Grec à Florence, Académicien *della Crusca*, & de l'Académie de Rome de *gli Arcadi*, homme de beaucoup d'esprit, très-savant dans la langue Grecque, & dans les Belles-Lettres; & ce qui se trouve rarement avec tant de savoir, d'une modestie très-singulière, & toujours prêt à quitter ses occupations pour aider les autres dans leurs travaux, en leur communiquant libéralement tout ce qu'il y a à Florence de plus précieux, & qui

P R É F A C E. xxxvij

peut servir à l'avancement des Lettres. M. Salvini a pris la peine d'extraire lui-même , & de m'envoyer toutes les différentes leçons d'un excellent manuscrit d'Hiérocès , qui se trouve dans la Bibliothèque de S. Laurent , très-riche en toute sorte de manuscrits les plus rares ; & surtout de manuscrits Grecs , que le grand Côme , pere de la Patrie , Laurent son fils , le Pape Clément VII , & le grand Duc Côme I ont amassés avec des dépenses infinies , & que les deux derniers ont superbement placés dans un vaisseau d'une architecture admirable , exécutée sur le dessein de Michel-Ange. Ce manuscrit , en confirmant la plupart des corrections de la marge de l'exemplaire de Paris , m'en a fourni quantité d'autres très nécessaires , & très-importantes , & a suppléé même souvent des mots & des lignes entières qui manquoient visiblement , de sorte que je puis assurer que le texte d'Hiérocès est présentement aussi entier qu'il le puisse être , & tel qu'il est sorti des mains de l'Auteur.

J'en ai rapporté les principales corrections dans les Remarques, c'est-à-dire, celles qui font un sens différent de celui du texte imprimé : toutes les autres, qui ne sont proprement que des élégances de style, ou qui ne changent pas le sens, je n'ai pu les marquer, parce que cela auroit été ennuyeux, & peu sensible dans des remarques Françoises ; mais elles serviront très-utilement si jamais on imprime le texte Grec, qui mérite certainement de voir le jour en l'état où ce manuscrit nous l'a rendu. Je n'ai jamais fait cas de toutes les minuties que beaucoup de savans recueillent d'ordinaire dans les manuscrits ; mais j'estime infiniment tout ce qui éclaircit des passages obscurs & inexplicables sans ce secours, ce qui fait un beau sens où il n'y en a point, & ce qui donne lieu à d'heureuses découvertes. Voilà ce qu'on doit chercher dans les manuscrits : & c'est ce que l'on trouve dans celui de Florence ; il n'y a pas de page où il ne présente quelque chose de précieux.

P R É F A C E. xxxix

Avec un si grand secours je puis espérer que ma traduction Françoise aura tous les avantages qui manquent aux deux traductions Latines dont j'ai parlé. Je n'ai rien oublié pour la rendre claire , & pour la mettre en état de porter nettement dans l'esprit l'idée juste du précepte & de la raison du précepte. Dans cette vue j'ai même quelquefois employé des expressions que je n'aurois pas hasardées dans des traités d'une autre nature. Les matieres de Philosophie donnent des libertés que l'on n'oseroit prendre ailleurs : elles forcent même à s'en servir , comme Cicéron l'a reconnu & pratiqué dans ses traités philosophiques.

Hiéroclès est un esprit du premier ordre : il a des idées nobles & sublimes , & souvent très-difficiles à entendre ; une traduction seule seroit inutile , car il y a beaucoup de passages qui ne seroient point entendus , sur-tout par ceux qui n'ont pas fait une étude particulière des anciens Philosophes. Il a donc fallu accompagner la traduction de remar-

ques. Théodore Marfile en a donné quelques unes sur les Vers de Pythagore : & Meric Casaubon , comme je l'ai déjà dit , en a fait un petit nombre sur quelques endroits d'Hiéroclès , plus pour corriger le texte , que pour l'expliquer. Mais personne jusqu'ici n'a entrepris d'expliquer Hiéroclès tout entier ; & c'est ce que je me suis proposé de faire. Je n'ai épargné , ni temps , ni travail pour éclaircir toutes les difficultés. Il n'y en a pas une que je n'aye expliquée , ou essayé d'expliquer , pour parvenir à rendre ce système aussi clair & aussi sensible , qu'il l'étoit du temps de Pythagore même.

Comme Hiéroclès n'a fleuri que dans le quatrieme ou cinquieme siècle , il n'y a pas de doute que la Religion Chrétienne ne l'ait aidé à développer beaucoup de dogmes de Pythagore qui n'avoient pas été si bien éclaircis avant lui. Il n'appartient qu'à elle de dissiper les ténèbres , d'éclaircir les ombres , & d'ôter le voile qui cache les plus grandes vérités ; mais il ne faut pas pousser

plus loin ce principe , ni s'imaginer qu'Hiérocès ait changé le systême de Pythagore , pour le rapprocher de la Religion Chrétienne , & pour le rendre plus beau : il n'a fait que tirer de cette sainte Religion le véritable esprit du dogme , que ce Philosophe avoit puisé dans les Livres & dans les Traditions des Juifs ; & c'est ainsi qu'on doit expliquer les écrits des Païens ; car , comme je l'ai dit dans le Discours sur Platon , il ne faut pas prétendre éclaircir les vérités de la Religion par les vues des Philosophes , mais au - contraire , il faut éclaircir les vues des Philosophes par les vérités de la Religion. Et c'est ce que fait Hiérocès ; car il est certain que les semences de toutes les vérités qu'il enseigne , se trouvent dans Timée & dans Platon disciples de Pythagore , comme on le verra dans les Remarques.

Par exemple , dans ce qu'Hiérocès dit des fils de Dieu , qu'ils sont les images du Pere , & les images incorruptibles , il a sans doute em-

prunté de notre Religion les traits dont elle désigne notre Seigneur, qui est la véritable image du Pere, & qui n'a point connu le péché: mais le fond du dogme étoit certainement dans Pythagore, puisque Timée & Platon l'avoient pris de lui. Il y a même lieu de s'étonner que dans une si grande lumiere il n'ait pas vu le ridicule de cette pluralité de fils de Dieu, & qu'il n'ait pas embrassé la vérité d'un fils unique; vérité reconnue & annoncée par le Poëte même, à qui on a donné le nom d'Orphée, & dont les écrits étoient d'une grande autorité parmi les Païens; car il a dit en propres termes:

Εἰς δὲ λόγον θεῶν βλέψας τούτῳ προσέδρευε.

Et portant les yeux de ton entendement jusqu'au Verbe divin, repose-toi sur lui.

Le même Poëte assure ailleurs que Jupiter, Pluton, le Soleil, Bacchus ne sont que différens noms d'un seul & même Dieu. Platon parle

Tom. 2. p. 236. & tom. 3. p. 323. aussi du Verbe très-divin, qu'il appelle la cause des êtres, & il reconnoît que

de la connoissance de ce Verbe dépend le bonheur de cette vie , & la félicité de l'autre , & qu'elle seule mène à toutes les connoissances les plus sublimes. Hiéroclès a donc été en cela du nombre de ces malheureux dont parle Pythagore , qui s'attirent volontairement leurs malheurs , & qui ne voient , ni n'entendent que les biens sont près d'eux , & que Dieu les a mis en leur puissance ; & ce qui est encore plus étonnant , *il a dormi à midi* , pour me servir de l'expression du même Pythagore. Sommeil funeste , qui a été la juste punition de ce qu'il s'est toujours tenu attaché aux élémens grossiers de la Philosophie après la manifestation claire & entière de la vérité , & qu'étant né dans le temps où la Religion Chrétienne triomphoit avec tant d'éclat de l'ignorance & de l'erreur , il a fermé les yeux à cette lumière divine.

Sur l'explication qu'il donne aux trois premiers Vers de Pythagore , en partageant les substances raison-

Symb. 334
p. CXCVI.

nables en *Dieux immortels* , en *Héros* ; & en *Démons terrestres* , & en donnant à la nature Angélique le nom de *Héros* , on pourroit l'accuser de s'être éloigné du dogme des anciens Philosophes , qui appellent *Héros* , non les Anges , mais les hommes consacrés après leur mort , témoin ces mots des Médailles , *Heros Antinoüs* : *Heros Eurypylus* : témoin encore les Temples appelés *Heroa* , qui étoient des Temples bâtis à des hommes qu'on avoit élevés après leur mort au rang des Dieux ; car voilà les trois degrés les *Dieux* , les *Démons* , les *Héros*. Mais ce reproche ne seroit pas trop bien fondé ; car comme les Anciens ont partagé en plusieurs espèces les substances raisonnables qui sont entre Dieu & les hommes qui vivent encore sur la terre , & qu'ils ont donné à ces substances les noms d'*Anges* , de *Démons* , & de *Héros* , l'Auteur de ces Vers a fort bien pu appeler *Héros* la première espèce , les Anges , comme Hiéroclès assure qu'on l'a pratiqué. *D'autres* , dit-il , ne don-

nent à ce genre moyen qu'un de ces trois noms , en les appellant Anges , Démon , ou Héros , par les raisons que nous avons dites.

Pour peu que l'on réfléchisse sur la nécessité de la Religion , & sur la corruption de l'homme , on voit clairement de quelle maniere les hommes ont été portés à abuser de tous les secours que Dieu leur a donnés pour le connoître , & comment l'idolâtrie a été comme l'ombre de la Religion.

Dieu avoit manifesté sa gloire dans les Cieux , & communiqué à tous ses ouvrages des perfections qui marquoient aux hommes , qu'il y avoit au-dessus d'eux un Etre tout-puissant & tout bon , qui les avoit créés , & qui méritoit leur culte. Mais leur corruption les porta à rendre aux créatures l'honneur qu'elles demandoient pour leur Créateur : voilà la naissance du paganisme & de l'idolâtrie , qui n'est que la corruption de la Religion Naturelle , & une fausse Religion inventée sur la Religion lé-

gitime & véritable ; car , comme je l'ai déjà dit , le faux imite toujours le vrai.

Dieu veut corriger ce désordre par la Religion révélée. Cette révélation apprend aux hommes que Dieu est unique ; elle leur fait entrevoir un Libérateur en qui Dieu a mis son esprit , & qui n'est autre que le Messie , le Christ , Fils de Dieu. Elle leur montre des substances raisonnables , plus parfaites que les hommes , que Dieu a créées , & dont il fait ses Ministres ; & enfin elle leur parle de certains hommes , qui ayant été les amis de Dieu pendant leur vie , lui sont encore plus étroitement unis après leur mort. La corruption abuse encore de ces connoissances. Elle mêla à cette unité de Dieu des imaginations monstrueuses. Au-lieu d'un fils unique , elle donna à Dieu un nombre infini d'enfans : au-lieu d'AnGES , Ministres de ce Dieu suprême , elle imagina plusieurs sortes d'Esprits bons & mauvais , auxquels elle sacrifia ; & au-lieu d'hommes sages , morts

dans la pratique de la vertu , & devenus par-là amis de Dieu , & citoyens du Ciel , & auxquels par conséquent il étoit dû une sorte de culte subordonné , elle divinisa les hommes les plus vicieux , & qui n'étoient devenus fameux que par l'énormité de leurs crimes : elle leur consacra des Temples , & leur fit bientôt les mêmes sacrifices qu'à ses Dieux.

Pythagore , qui avoit été instruit de la Théologie des Hébreux , & qui n'ignoroit pas que les châtimens dont Dieu les avoit si souvent punis , venoient ordinairement de leur idolâtrie , fut frappé de ces excès trop grossiers , & voulut les corriger en ramenant ses disciples à la raison , & en leur enseignant à rendre à ces substances un culte proportionné à leur dignité, ce qu'il appelle *ἐννομαγεῖν* , rendre un culte légitime & conforme à la Loi. Mais au-lieu de détruire l'idolâtrie , il ne fit que la confirmer en la limitant ; aussi n'étoit-ce pas-là l'ouvrage de l'homme ; car

xlviij *P R É F A C E.*

l'homme ne corrige pas les penchans du cœur. Il y eut peut-être des particuliers qui se réformèrent en quelque façon sur ses préceptes, mais le général continua de se plonger dans la même superstition, & l'idolâtrie régna avec la même violence. La Religion Chrétienne même n'en arrêta pas entièrement le cours; mais comme elle répandit un plus grand jour sur les vérités, que les anciens Philosophes avoient entrevues, leurs Disciples s'en servirent très-utilement pour approfondir leurs dogmes, & pour les développer beaucoup mieux qu'on n'avoit fait auparavant. C'est ce qu'a fait Hiéroclès dans l'explication qu'il donne aux Vers de Pythagore, & c'est ce qui rend ses Commentaires si lumineux, & si j'ose le dire, si Chrétiens.

Je ne parlerai ici que de ce qu'il dit sur les trois premiers Vers, qui sont les plus importants. Il est certain que l'explication qu'il leur donne, est conforme à l'idée de Pythagore; car long-temps avant Hiéroclès Pla-

ton avoit fait le même partage avec la même subordination , & ordonné qu'on rendît le premier culte aux Dieux , le second aux Démons , & le troisieme aux Héros. * *Après les Dieux célestes* , dit-il , *l'homme sage sacrifiera aux Démons* , & *après les Démons aux Héros*. C'est le dogme de Pythagore ; avec cette différence, que Pythagore appelle *Héros* ceux que Platon nomme *Démons* , & qu'il donne le nom de *Démons terrestres* à ceux qu'il appelle *Héros*. Ce qui ne change rien au fond. Mais il faut avouer qu'Hiéroclès a tiré de la Religion Chrétienne la connoissance des bornes si justes & si précises qu'il donne à ces différens cultes , & les principaux traits dont il désigne les Anges & les hommes reçus dans les cœurs célestes , c'est-à-dire , les Saints. Les Paiens avant lui ont connu l'essence Angélique : Platon a

* Μετὰ θεοῦς δὲ τοὺς δαίμονας, καὶ τοὺς δαίμονας ὅντι ἐμὲθρῶν ὀργάνους ἢ ἡρώων δὲ μετὰ τοῦτους. Dans le Liv. des Loix, tom. 2. p. 717.

I P R É F A C E.

dit dans le 10^e. Liv. des Loix , *que dans les combats que nous avons à soutenir dans ce monde , nous ne pouvons vaincre , que lorsque Dieu ou ses Anges viennent à notre secours. Mais aucun Païen n'en a parlé comme Hiéroclès. Au-moins je n'ai point vu ailleurs ce qu'il dit , que les Anges sont non-seulement au-dessous de Dieu , & au-dessus de l'homme , mais encore qu'ils ne connoissent que selon qu'il plaît à Dieu de les éclairer , qu'ils sont tout éclatans de la lumiere qui réjaillit de Dieu sur eux ; qu'ils servent de canal à cette lumiere divine pour nous éclairer , que pleins d'amour pour Dieu ils ne cherchent qu'à nous aider à passer de cette vie terrestre à une vie divine , & enfin , qu'ils sont destinés à nous annoncer les regles pour la bonne vie & pour le bonheur éternel.*

Mais le secours qu'Hiéroclès a tiré des Livres de la Religion Chrétienne paroît sur-tout dans ce qu'il dit des gens de bien , qui après avoir passé leur vie dans la pratique de la vertu , ont été reçus dans les chœurs céles-

P R É F A C E. Ij

tes , c'est-à-dire , ont été béatifiés. Pythagore les avoit appellés simplement *Démons terrestres* ; * terrestres , parce qu'ils sont hommes par leur nature ; & Démons , parce qu'étant dans le ciel & unis à Dieu , ils sont pleins de science & de lumière ; & Platon s'étoit contenté de dire que les ames , après qu'elles sont séparées du corps , ont encore soin des choses qui regardent les hommes ; qu'elles protègent particulièrement ceux de leur famille qui sont restés sur la terre , & qu'elles méritent d'être honorées. Mais Hiéroclès va bien plus loin , & il marque les Saints d'une manière si nette & si précise , qu'on voit clairement qu'il n'a pu tirer que des Livres de la Religion Chrétienne les traits dont il se sert pour les désigner. Où auroit-il pu

* Je m'accommode ici à l'explication d'Hiéroclès , car j'ai fait voir dans les remarques que le terme Grec *δαίμονες καὶ ἅγιοι* signifie , *les morts sont devenus Démons* , c'est-à-dire , *béatifiés*.

apprendre ailleurs , que la même
 grace divine qui fait les Saints , les
 rend dignes de nos respects , & de no-
 tre culte. Qu'il ne faut les honorer
 qu'après qu'ils ont été reçus dans le
 chœur divin , & que ce culte consiste
 principalement à les imiter , à obéir
 aux préceptes qu'ils nous ont laissés ,
 & à suivre les sentiers qu'ils nous ont
 tracés avec mille peines & mille tra-
 vaux , en consignant dans leurs écrits
 pour le bien commun des hommes , les
 élémens des vertus & les regles de la
 vérité ? Je ne crois pas qu'on trouve
 rien de semblable dans tous les Au-
 teurs Païens qui ont écrit avant la
 venue de notre Seigneur.

Voilà donc des preuves certaines
 de ce que je voulois établir , qu'Hié-
 roclès n'a point changé les dogmes
 de Pythagore , & qu'il s'est seulement
 servi des lumieres de la Religion
 Chrétienne pour expliquer ces dog-
 mes , parce qu'il n'y a que la Reli-
 gion Chrétienne , qui puisse donner
 le véritable sens des principes puisés

dans les Livres & dans les Traditions des Juifs.

Nous avons une traduction Arabe des vers de Pythagore. Je ne puis pas juger de cette copie, mais la traduction Latine que Jean Elichman, très-sçavant dans les langues Orientales nous en a donnée, me confirme dans ce que j'ai dit autrefois de tous ces Traducteurs Orientaux, qu'ils sont plus capables d'obscurcir la vérité par leurs imaginations & par leurs fables, que de l'éclaircir par la fidélité de leurs versions. Celui-ci a gâté la plupart des préceptes de Pythagore, & n'a rien compris dans sa Théologie. Saumaïse en a relevé plusieurs fautes, mais il ne paroît pas avoir été aussi heureux à les corriger. Dans les endroits les plus importans & les plus difficiles il fait voir qu'il n'a entendu ni le système de Pythagore, ni l'explication qu'en a donnée Hiéroclès. Grotius y est bien mieux entré que lui, & en a mieux senti la beauté & la force. Il sçavoit presque tout Hiéroclès par cœur, &

personne ne s'en est servi plus heureusement : il en a tiré des trésors dont il a enrichi ses écrits , & surtout ses Commentaires sur l'Ecriture-sainte.

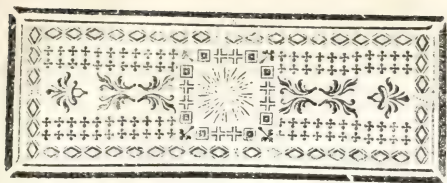
Au-reste pour expliquer Hiéroclès , & pour démêler dans sa doctrine les vérités qu'il a connues d'avec les erreurs qu'il n'a pas eu la force de corriger , il a fallu dans les Remarques s'élever jusqu'à la plus haute Théologie. Comme mille exemples m'ont confirmé la vérité de cette belle maxime d'Hiéroclès , que l'homme est naturellement fécond en opinions étranges & erronées , quand il s'abandonne à ses propres lumieres , & qu'il ne suit pas les notions communes selon la droite raison ; je n'ai rien avancé de moi-même , j'ai toujours suivi les guides les plus sûrs , & j'ai tâché de ne m'écarter jamais des notions communes.

Je ne fais pas quel succès aura cet Ouvrage. Il me semble que si Pythagore a acquis tant de réputa-

tion dans un siècle où il n'y avoit que sept hommes sages , il devoit bien la conserver , ou plutôt l'augmenter aujourd'hui où l'on en trouvera à peine sept qui ne le soient point. Les sages se font un honneur d'estimer & d'honorer ceux qui le méritent ; & , comme dit Plutarque , orner les autres , c'est un ornement très-digne , qui vient d'une surabondance de gloire & d'honneur. Ceux qui sont chiches des louanges d'autrui , sont des envieux , ou des gens pauvres & affamés de louanges , & qui ne veulent pas donner ce qu'ils n'ont jamais reçu. Ils me permettront de les faire souvenir ici , que les Anciens ont mis les Graces auprès de Mercure , dans le seul dessein de nous apprendre qu'il faut avoir de la reconnoissance pour ceux qui travaillent à nous instruire , & qui nous font part de ce qu'ils ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux. Comme la lumière est le bien de ceux qui la voient ,

les discours des Sages sont le bien
de ceux qui les entendent, s'ils veu-
lent les recevoir.





LA VIE DE PYTHAGORE.

QUAND Dieu n'a pas pris soin d'instruire lui-même les hommes , & de les enseigner comme un maître enseigne ses disciples , leur raison a toujours été long-temps à se perfectionner , & ils ne sont parvenus que fort tard à connoître la sagesse. Et comme cet heureux privilège d'avoir Dieu pour maître , & pour précepteur , s'il est permis de parler ainsi , n'a jamais été accordé qu'à un seul peuple , tous les autres ont croupi long-temps dans les ténèbres de l'ignorance & de l'erreur ; & ces ténèbres ne se sont dissi-

pées qu'à mesure qu'ils ont approché des lieux fréquentés par ce peuple élu , à qui les oracles de la véritable sagesse avoient été confiés ; & à qui , par cette raison , appartient véritablement & à la lettre , le glorieux titre de *disciple de Dieu* , qu'Homere ne donne à Minos qu'improprement , & par figure.

Dans le Il ne faut donc pas s'étonner si les
xix. liv. de Grecs , malgré leur habileté , & tous
l'Odyss. les talens de leur esprit , en quoi cer-
αὐτοὶ μεγάλ- tainement ils ont surpassé toutes les
αὐτὸν ἀπείρη- nations du monde , ont été tant de
 siècles sans aucune teinture de la Philosophie , & sans aucune connoissance de la nature. Ce ne fut que du temps de Solon vers la XLVI Olympiade , c'est-à-dire , près de six cens ans avant Jésus-Christ , qu'ils commencerent à philosopher. Encore parmi les sept Sages qui parurent alors avec éclat , n'y eut-il que le seul Thalès , qui , comme Plutarque nous l'apprend , poussa ses spéculations au-delà des choses d'usage , tous les autres n'ayant acquis cette réputation de sagesse , que par leur

grande habileté dans la science qui traite du gouvernement des Etats. Voilà pourquoi Damon de Cyrene les blamoit tous dans un traité qu'il avoit fait des Philosophes; Anaximène leur reprochoit, qu'ils étoient tous attachés à la * politique; & Di-céarchus disoit fort bien, qu'ils n'étoient ni sages, ni amateurs de la sagesse, mais seulement des hommes habiles & de bons législateurs.

Voilà les premiers rayons de la sagesse, qui commencerent à éclairer les Grecs; car Thalès n'avoit point eu de maître de sa nation, comme ils l'avouent eux-mêmes. *Personne ne le guida & ne lui fraya le chemin*, dit Diogene Laerce, *mais il alla en Egypte, & conversa long-temps avec les Prêtres Egyptiens.*

Ce fut donc en Egypte que les Grecs prirent les premiers élémens de la véritable sagesse. Mais d'où étoient venues aux Egyptiens ces connoissances si sublimes, ces con-

* C'est ainsi qu'il faut lire dans Diogene Laerce, *ἐπιδιδόται πολιτικῆς*, & non pas *ποιητικῆς*, à la poésie. Dans la vie de Thalès.

noissances que n'avoient ni les Mages des Perses , ni les Chaldéens , ni les Gymnosophistes , ni les Celtes , ni les Druides , ni aucun des Barbares ? Elles venoient certainement du commerce que ces peuples avoient eu avec le peuple de Dieu , depuis qu'il avoit été captif en Egypte.

On fera peut-être ici une objection qui paroît raisonnable. On dira , pourquoi les Grecs alloient-ils chercher la sagesse en Egypte où il n'y en avoit que de légères traces , déjà effacées par mille superstitions ? Et que n'alloient-ils dans la Judée , où la véritable sagesse étoit sur le trône ? dans cette contrée où les Prophetes inspirés de Dieu faisoient entendre tous les jours leur voix , où le moindre artisan leur auroit appris en huit jours de plus grands principes sur la création du monde , sur la conduite de Dieu , & sur les devoirs de l'homme , qu'ils n'en pouvoient apprendre de tous les Prêtres Egyptiens , & de tous les sages des autres peuples , &

plus que tous leurs Philosophes n'en apprirent dans l'espace de quatre-vingt-douze olympiades , ou de trois cens soixante-dix ans , qui s'écoulerent depuis Thalès leur premier Philosophe , jusqu'à Epicure qui en fut le dernier ; dans cette contrée enfin , dans laquelle seule habitoit la vérité , au-lieu que tous les autres pays du monde étoient le séjour de l'erreur & du mensonge ?

Il n'est pas difficile de répondre à cette objection. Je ne dirai pas que les Grecs descendus des Egyptiens , pouvoient avoir plus d'inclination pour le pays de leur origine , & où ils trouvoient leurs Dieux & leur Religion.

Je dirai bien moins encore , comme Lactance , que Dieu les empêcha *Liv. 4. de la véritable sagesse , chap. 2.* d'aller en Judée , afin qu'ils ne pussent pas apprendre la vérité , parce qu'il n'étoit pas encore temps que les étrangers connussent la Religion du véritable Dieu. Ce sentiment me paroît insoutenable.

Je ne crois pas non plus qu'on soit bien fondé à supposer que les Juifs

étant placés précisément entre les Egyptiens & les Perses, il est difficile que Pythagore, en allant d'Egypte en Perse, n'ait pas abordé chez les Juifs. Dans tous les anciens, on ne trouve pas une seule autorité qui puisse faire seulement soupçonner que Pythagore ait jamais mis le pied en Judée. S'il y avoit été; les anciens en auroient conservé quelque mémoire, & son exemple auroit été suivi. Non seulement Pythagore n'y a jamais été, mais j'ose dire que les Grecs n'ont jamais eu aucun commerce avec les Juifs; & en voici des raisons qui paroîtront peut-être assez fortes.

Les Juifs se regardoient avec justice, comme une nation que Dieu avoit séparée de toutes les autres, pour se la sanctifier, & pour se l'unir. Voilà pourquoi, renfermés dans leurs limites, ils n'avoient aucun commerce avec les étrangers. Pénétrés de leurs privilèges, & fiers des bénédictions que Dieu répandoit sur eux, ils regardoient les autres peuples, comme le jouet du démon, &

de l'idolâtrie. Ils n'avoient aucun ménagement pour leur Religion, ils les traitoient avec une rigueur & une sévérité, jusqu'à enfreindre par aversion pour eux leurs loix & leurs coutumes. Ils ne demandoient pour faire le procès à un étranger, qu'un seul témoin & un seul Juge.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'une nation qui avoit en horreur toutes les autres nations, leurs Dieux, & leurs cérémonies, fût aussi elle-même l'objet de la haine & du mépris de toutes les autres nations; & encore moins qu'une nation élue de Dieu, fût la nation rejetée des hommes. Mais quoiqu'on la regardât comme la plus vile des nations, on peut dire qu'elle étoit encore plus inconnue que méprisée. On ne croiroit jamais jusqu'à quel point elle étoit ignorée des Grecs, de ces hommes curieux & avides de tout apprendre, si on n'en avoit des témoignages qui prouvent que la Judée étoit pour eux un pays très-inconnu, non seulement du temps de Thalès, six cens ans avant

Jésus-Christ; mais cent ans encore après la naissance de ce Sauveur.

*Dans ses
propos de
table, liv.
4. quest. 5.*

On n'a qu'à entendre Plutarque parler des cérémonies & des fêtes des Juifs. On voit clairement, qu'ils ne connoissoient ce peuple que par des bruits confus, sur lesquels ils bâtissoient les fables les plus absurdes.

a Dans le mois de Tisri, qui répond au mois de Septembre, les Juifs avoient trois fêtes; la première se célébroit le premier du mois; c'étoit la fête des trompettes.

b La seconde étoit le dix du mois; c'étoit la fête des expiations, ou du pardon.

c Et la troisième, le quinze du même mois; c'étoit la fête des tabernacles qui duroit sept jours, qu'ils passaient dans des tentes cou-

a *Menſe ſeptimo, primâ die menſis erit vobis ſabbatum memoriale clarentibus tubis. Levitic. 23. 24.*

b *Decimo die menſis hujus ſeptimi dies expiationum erit celeberrimus. 23. 27.*

c *A quinto decimo menſis ſeptimi erunt feriæ tabernaculorum ſeptem diebus Domino. 23. 34.*

vertes de feuillages, en mémoire de ce qu'ils avoient campé dans le désert, lorsque Dieu les eut retirés d'Egypte. En ce jour ils prenoient des branches de citronnier, de palmier, de myrthe & de saule, qu'ils portoient à la main, comme cela leur étoit ordonné.

a Plutarque confond ces fêtes, il prend celle du jeûne & des expiations pour celle des tabernacles, qu'il partage en deux; & il met la dernière, celle des trompettes, qui précède les deux autres.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, il assure que c'étoient des fêtes célébrées en l'honneur de Bacchus; il prend pour des thyrses les branches qu'ils portoient à la main; il dit que ces trompettes étoient destinées à invoquer Bacchus, comme faisoient les Argiens dans leurs Bacchanales. Il croit que les Lévites étoient ainsi appelés du surnom de

a Sumetisque vobis die primo fructus arboris pulcherrimæ, spatulasque palmarum & ramos ligni densarum frondium, & salices de torrente, & lætabimini coram Domino Deo vestro. 23. 40.

Bacchus qu'on appelloit *Lysius* & *Evius*. Il conjecture que le mot, *sabbat*, est tiré du nom, *sabbos*, qu'on donnoit aux Prêtres de Bacchus, à cause de l'exclamation, *sabboi*, qu'ils faisoient dans les Bacchanales. Il débite que les jours de sabbat étoient des fêtes de ce Dieu de la débauche, parce, dit-il, que ces jours-là ils s'excitoient à boire, & à s'enivrer.

Ce qu'il ajoute des vêtemens du grand Prêtre, ne marque pas moins son ignorance. Il dit que l'Ephod ou le pectoral étoit une peau de cerf brodée d'or, & que les clochettes qui pendoient au bas de la robe de dessous l'Ephod, étoient pour faire un bruit pareil à celui qu'on faisoit dans les sacrifices nocturnes de Bacchus, & à cause duquel on appelloit les nourrices de ce Dieu, *Chalcodrystas*, comme *frappans le cuivre*.

Il prétend qu'ils ne faisoient point d'oblation du miel; parce, dit-il, que le miel gâte le vin. La chose est aussi fautive, que la raison est absurde. Les Juifs ne faisoient pas brû-

ler le miel sur l'autel ; mais ils en faisoient des oblations , car ils en offroient les prémices. Enfin , il est si peu instruit de leurs coutumes , qu'il ne sait si c'est par vénération , ou par horreur , qu'ils ne mangent pas la chair de pourceau.

Voilà la Judée entièrement ignorée des Grecs , & voilà les raisons qui les empêchoient d'y avoir aucun commerce. Ne pouvant donc aller assouvir leur curiosité chez les Juifs , ils alloient en Egypte où ce peuple avoit laissé quelques étincelles de sagesse , & où il portoit toujours quelque nouvelle connoissance , par le commerce continuel qu'il avoit dans le pays ; * car les Egyptiens étoient un des peuples que Dieu avoit exceptés de l'abomination qu'il avoit ordonné aux Juifs d'avoir pour la plupart des Gentils.

Quoique ce ne fussent que des étincelles presque mourantes , elles ne laisserent pas , rassemblées peu-à-

* Non abominaberis Idumæum , quia frater tuus est , nec Ægyptium , quia advena fuisti in terra ejus. *Deuteron.* 23. 7.

peu , & nourries par de bons esprits , de faire enfin un assez grand feu.

Thalès fut le premier qui en dégagée quelques-unes de dessous la cendre qui les accabloit. Avant lui ou l'Egypte n'étoit pas ouverte aux Grecs , car on prétend que le Roi Psamméticus fut celui qui leur en permit l'entrée vers la XXX olympiade , ou bien ils n'y alloient que pour commercer , & pour fournir aux commodités de la vie ; & s'ils en rapportoient quelques nouveautés , ce n'étoient que des ombres de vérités , ou des superstitions nouvelles qui entretenoient & augmentoient leurs erreurs.

Thalès apprit là l'existence d'un seul Dieu. Il y apprit que ce Dieu avoit créé le monde ; il y puisa l'idée de l'immortalité de l'ame , dont les Grecs n'avoient jamais ouï parler , que très-confusément ; il y prit quelque teinture de la morale qui n'avoit encore jamais été cultivée ; & chargé de ces richesses , il alla jeter les fondemens de sa secte , qui fut appelée *Ionique* , parce qu'il enseignoit à Milet ville d'*Ionie*.

Pythagore beaucoup plus jeune que lui , & pourtant son contemporain , suivit son exemple ; & après avoir fait de plus grands progrès en Egypte , il alla fonder sa secte , qui fut appelée *Italique* , à cause qu'il enseignoit dans cette partie de l'Italie qu'on appella la grande Grece.

Cette secte Italique régna bientôt seule , & d'elle sont sortis tous les Philosophes qui ont paru pendant l'espace de trois cens soixantedix ans , & qui ont été partagés en plusieurs sectes différentes.

Rien ne seroit ni plus utile au public , ni plus digne d'un savant homme , que de faire les vies de tous ces Philosophes , avec plus de suite & plus d'exactitude , que ne l'a fait Diogene Laerce , qui certainement n'a pas rempli tout ce qu'on devoit attendre d'un si grand sujet. On verroit par-là le progrès que la raison d'un certain nombre d'hommes choisis , a fait dans la connoissance de la vérité , lorsque toute la terre , excepté un petit coin du monde , étoit ensevelie dans les té-

nébres. On y verroit aussi les éclipses que cette vérité a souffertes de temps en temps, parce qu'elle n'étoit pas encore assez forte pour triompher entièrement de l'illusion & du mensonge, où la contagion du corps tient naturellement l'esprit humain.

Pour moi, après avoir donné la vie de Platon, & une idée de sa doctrine, j'ai cru que je ferois une chose aussi agréable qu'utile, si en donnant la Philosophie de Pythagore, dont ce qu'il y a de plus considérable est renfermé dans les Vers dorés qu'on attribue à Lyfis son disciple, & maître d'Epaminondas, & dans les savans Commentaires d'Hiéroclès, je l'accompagnois de la vie de ce Philosophe. Elle avoit été faite par de grands personnages de l'antiquité, Xénophon, Aristoxene, Hermippe, qui étant assez voisins des temps où Pythagore avoit vécu, pouvoient être fidèlement instruits de toutes les circonstances de sa vie. Mais tous ces ouvrages sont malheureusement

perdus ; & ceux qui long - temps après ont entrepris le même travail , font peu capables de nous consoler de cette perte. Diogene Laerce donna une vie de Pythagore dans le second siècle ; Porphyre en fit une dans le troisieme ; & après Porphyre , son disciple Jamblique s'exerça sur le même sujet. Mais outre qu'ils n'ont observé ni méthode ni regle, ils ont tous péché par les endroits les plus capables de défigurer un ouvrage , comme celui-ci ; je veux dire , par trop de crédulité , qui leur a fait recevoir des fables & des énigmes pour des vérités nues , & par trop peu d'attention sur les circonstances des temps & des lieux, circonstances qui étant bien approfondies, peuvent seules jetter un si grand jour sur les sentimens de ce Philosophe , qu'il n'y restera plus la moindre obscurité , qu'on démêlera aisément la vérité cachée sous les ténèbres de la fiction & du mensonge , & que l'on découvrira les sources où il a puisé la plupart de ses opinions.

PYTHAGORE descendoit d'Ancée, originaire de l'isle ^a de Céphalonie, dite *Samos*, & qui régna dans l'isle de ^b Mélamphylus, dont il changea le nom, & qu'il appella *Samos*, du nom de sa patrie.

Cet Ancée n'étoit pas le fils de Neptune, comme on l'a mal cru; car Ancée, fils de Neptune, ayant été de l'expédition des Argonautes, qui précéda la guerre de Troye d'environ quarante ans, comment celui-ci qui avoit été Argonaute pouvoit-il être de la migration Ionique, qui n'arriva que cent quarante ans après la prise de Troye? L'isle de Mélamphylus ne fut peuplée par les Ioniens, & appelée *Samos*, qu'après cette migration. Homère, qui avoit connu la migration Ionique, n'a jamais connu le nouveau nom de cette isle, qui de son temps conservoit encore son ancien nom.

^a Isle de la mer Ionienne, au-dessus de Zante, *Céphalonie*.

^b Isle de l'Archipel, encore aujourd'hui, *Samos*.

Ancée qui régna à Samos , étoit fans doute un des descendants de celui qui avoit régné à Cephallenie.

De la famille de cet Ancée , descendoit Mnémarchus , qui ayant épousé une de ses parentes appelée Parthenis , en eut Pythagore.

Je fais bien que quelques auteurs font autrement la généalogie de ce Philosophe , & qu'ils le font descendre de cet Hippasus , qui dans le tems du retour des Héraclides au Péloponese , c'est-à-dire , quatre-vingts ans après la prise de Troye , se retira à Samos. Hippasus , disent-ils , fut pere d'Euphron , qui eut pour fils Mnémarchus , pere de Pythagore ; ainsi Pythagore seroit le troisieme descendant d'Hippasus , ce qui ne sauroit s'accorder avec la bonne Chronologie , qui ne souffre pas qu'on fasse Pythagore si ancien.

Mnémarchus , peu de jours après son mariage , alla avec sa femme à Delphes , pour y vendre pendant la fête quelques marchandises ; car il étoit graveur , & il faisoit commerce de bagues , & d'autres bijoux.

Pendant le séjour qu'il y fit , il reçut un Oracle d'Apollon , qui l'avertissoit , que s'il s'embarquoit pour la Syrie , ce voyage seroit pour lui très-agréable & très-heureux , & que sa femme y auroit un fils qui seroit recommandable par sa beauté & par sa sagesse , & dont la vie seroit utile à tous les hommes dans tous les tems. Mnémarchus , après un Oracle si formel , ne manqua pas d'aller en Syrie : mais auparavant il changea le nom de sa femme , & au-lieu de Parthenis , il l'appella Pythais , en mémoire de cet Oracle d'Apollon Pythien. En quoi on peut remarquer la coutume des peuples d'Orient , de changer les noms pour des événemens extraordinaires , comme on le voit dans l'Ecriture sainte , & dans Homere.

A Sidon Parthenis , ou Pythais , accoucha d'un fils qui fut appelé Pythagore , parce qu'il avoit été prédit par cet Oracle d'Apollon. D'autres prétendent qu'il eut ce nom , parce que tout ce qu'il disoit étoit aussi vrai , & aussi certain que

les Oracles de ce Dieu ; mais pour fonder cette opinion , il faudroit prouver que ce nom ne lui fut donné que fort tard , & qu'il en eut un autre pendant son enfance.

Pythagore vint au monde vers l'olympiade XLVII, quatre générations après Numa , comme Denys d'Halicarnasse l'a solidement établi , c'est-à-dire , environ cinq cens quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ. Nabuchodonosor régnoit alors à Babylone , & les Prophetes Ezéchiél , & Daniel prophétisoient. Cette remarque ne sera pas inutile pour la suite. Mnémarchus de retour à Samos , employa la plus grande partie du gain qu'il avoit fait dans son voyage , à bâtir un temple à Apollon , & eut de son fils tous les soins qui pouvoient appuyer les grandes espérances qu'il en avoit conçues. Le jeune Pythagore croissoit tous les jours en sagesse : la douceur , la modération , la justice , la piété paroissoient avec tant d'éclat dans toutes ses paroles , & dans toutes ses actions , qu'on ne douta plus de la

vérité de l'Oracle, & qu'on regardoit déjà cet enfant comme un bon génie venu pour le salut des Samiens. On l'appelloit *le Jeune chevelu*, & par-tout où il passoit on le combloit de bénédictions & de louanges.

D'abord il eut pour Précepteur Hermodamas, un des descendans du célèbre Créophyle, qui pour avoir logé chez lui Homere, s'est fait un nom qui ne mourra jamais.

Il passoit les journées entieres avec les Prêtres de Samos, pour s'instruire de tout ce qui regardoit les Dieux & la Religion; & comme il n'y avoit alors dans cette isle aucun Philosophe qui pût remplir l'avidité qu'il avoit d'apprendre, il résolut d'aller chercher ailleurs ce qu'il ne trouvoit pas dans sa patrie.

Il partit de Samos à l'âge de dix-huit ans, vers le commencement de la tyrannie de Polycrate.

La réputation de Phérécyde l'attira d'abord à l'isle de Syros; de-là il passa à Milet, où il conversa avec Thalès, & avec Anaximandre le Physicien.

De Milet , il alla en Phénicie , & fit quelque séjour à Sidon , qui étoit son pays natal. On prétend qu'il eut là de fréquens entretiens avec des Prophetes qui descendoient d'un certain * Mochus , ou Moschus , grand Physicien. Il y a bien de l'apparence que c'est un nom corrompu , & que ce Mochus n'est autre que Moïse.

De Sidon , Pythagore passa en Egypte , comme Thales & Solon y avoient été avant lui. A son départ de Samos , Polycrate lui avoit donné des lettres de recommandation pour Amasis qui régnoit alors en Egypte , & avec lequel il étoit lié d'une amitié fort étroite. Polycrate prioit ce Prince de donner toute sorte de protection à Pythagore , & de l'appuyer sur-tout auprès des Prêtres de son pays pour le faire initier à tous leurs mysteres. Amasis

* Strabon écrit, liv. xvi , que si l'on en croit Possidonius , ce Moschus qui vivoit avant la guerre de Troye , étoit l'auteur du dogme des atomes. Ce qui ne convient nullement à Moïse.

le reçut très - favorablement , & après l'avoir gardé quelque tems dans sa cour , il lui donna des lettres pour les Prêtres d'Héliopolis.

Les Egyptiens étoient fort jaloux de leurs sciences , ils ne les communiquoient que très - rarement aux étrangers , & ils n'y admettoient même leurs compatriotes , qu'après les avoir fait passer par des austérités & par des épreuves très rudes , & très-capables de rebuter. Les Prêtres d'Héliopolis , renvoyerent Pythagore à ceux de Memphis ; ceux-ci l'adresserent aux anciens de Diospolis , qui n'osant pas désobéir au Roi , & ne voulant pas non plus violer leurs coutumes , reçurent Pythagore à leur noviciat , dans l'espérance qu'il seroit découragé par les observances rigoureuses qui couvroient l'entrée de leurs mysteres. Mais ils furent trompés. Pythagore étoit poussé d'un desir si violent d'apprendre , que bien que ces Prêtres ne lui fissent aucun quartier , & qu'ils lui enjoignissent des pratiques très-dures , & très-oppo-
sées aux

cultes des Grecs , il effuya tout avec une patience extrême , jusqu'à recevoir la Circoncision , comme le prétend Denys d'Alexandrie.

Après avoir demeuré vingt-cinq ans en Egypte , il alla à Babylone , où il eut un grand commerce avec le Mage Nazatatus , ou Zabrarus , que les uns prétendent être Ezéchiel , & les autres Zoroastre. Mais l'exacte chronologie s'oppose au sentiment de ces derniers ; car le Mage Zoroastre précéda Pythagore de quelques siècles.

A son retour de Babylone , il passa en Crète , & de là à Sparte , pour s'instruire des loix de Minos , & de Lycurgue , dont les Etats passaient pour les mieux policés. A Cnosse ville de Crète , il eut un grand commerce avec Epiménide.

Après ses longs voyages , il trouva Samos dans un état bien différent de celui où il l'avoit laissée. Polycrate , qui s'en étoit rendu maître , comme nous l'avons déjà dit , enflé de ses prospérités , exerçoit un pouvoir tyrannique sur ce peuple

qu'il avoit opprimé. Pythagore haïssoit trop l'injustice, & aimoit trop l'égalité pour subir le joug d'un tyran. Il préféra un exil volontaire à la servitude dont il étoit menacé, & alla chercher un asyle où il pût conserver sa liberté, le plus précieux de tous les trésors, & celui pour la conservation duquel ceux qui en ont connu le prix, ont toujours sacrifié tous les autres biens, & leur vie même.

Il partit de Samos vers l'Olympiade LXXII, & visita les Etats de la Grèce. En traversant le Péloponèse, il s'arrêta à Phlius, où régnoit Léon. Dans les longs entretiens qu'il eût avec ce Prince, il lui dit de si grandes choses, & lui parla avec tant d'éloquence & de sagesse, que Léon étonné & ravi, lui demanda enfin quel étoit son art ? Pythagore lui répondit, *qu'il n'avoit aucun art, mais qu'il étoit Philosophe.* Le Prince fut surpris de la nouveauté de ce nom qu'il n'avoit jamais entendu, car c'étoit Pythagore lui-même, qui choqué de l'arrogance du titre que

ceux de cette profession se donnoient avant lui , en s'appellant *sages* , & sachant qu'il n'y a de sage que Dieu , changea ce nom trop superbe , en un nom plus humble & plus doux , en s'appellant Philosophe , c'est-à-dire , *amateur de la sagesse*. Il lui demanda donc ce que c'étoit que d'être Philosophe , & quelle différence il y avoit entre un Philosophe & les autres hommes ? Pythagore lui répondit, que cette vie pouvoit être comparée à la célèbre assemblée que l'on tenoit tous les quatre ans à Olympie , pour la solennité des jeux ; car , comme dans cette assemblée ceux-ci par les exercices , cherchent la gloire & les couronnes , ceux-là , par l'achat ou par la vente de diverses marchandises , cherchent le gain ; & les autres plus nobles que ces deux premiers , n'y vont ni pour le gain , ni pour les applaudissemens , mais seulement pour jouir de ce spectacle merveilleux , & pour voir & connoître ce qui s'y passe ; nous de même , quittant notre patrie , qui est le ciel , nous venons dans ce monde comme dans un lieu d'assemblée. Là , les uns travaillent pour la

gloire , les autres pour le profit , & il n'y en a qu'un petit nombre , qui foulant aux pieds l'avarice & la vanité , étudient la nature. Ce sont ces derniers , ajouta-t-il , que j'appelle Philosophes : & comme dans la solennité des jeux , il n'y a rien de plus noble que d'être spectateur sans aucun intérêt , de même dans cette vie , la contemplation & la connoissance de la nature sont infiniment plus considérables que toutes les autres applications. Aussi il disoit , que l'homme avoit été créé pour connoître , & pour contempler.

Du Péloponèse , il passa en Italie & s'établit à Crotone qu'il choisit ; à cause de la bonté de son terroir , & de la douceur de son climat. Les peuples qui l'habitoient s'étoient acquis par leur vie laborieuse , & par leur courage , une si grande réputation , qu'on disoit en commun proverbe , que le dernier des Crotoniates étoit le premier des Grecs. Mais après un grand échec qu'ils avoient reçu dans un combat contre les Locriens , ils s'étoient abâtardis , & étoient tombés dans la mollesse. Pythagore

crut une œuvre digne de lui de relever le courage abattu des Crotoniates, & de leur redonner leur première vertu, en les obligeant de renoncer à la vie molle & voluptueuse qu'ils avoient embrassée. Il ne leur parloit donc tous les jours que des avantages de la tempérance, & des maux que la volupté & la débauche traînent toujours après elles, & leur citoit les exemples des Villes & Etats que ces deux pestes avoient ruinés de fond en comble. Il comparoit le soin qu'on a du corps à l'acquisition d'un faux ami qui nous abandonne dans la nécessité, & le soin qu'on a de l'ame, à celle d'un véritable ami, homme de bien, qui nous soutient dans tous les besoins de la vie, & qui nous est utile, même après notre mort.

Il travailla avec le même soin à retirer les femmes de la licence où elles vivoient, & du luxe affreux où la complaisance, & l'exemple même de leurs maris les avoient plongées; il leur faisoit à cet effet des leçons dans le temple de Junon :

& quoiqu'il n'y ait peut-être rien de si difficile , que de ramener à la modestie & à la simplicité ce sexe , dès qu'il est accoutumé au dérèglement , & à une magnificence sans bornes , Pythagore en vint heureusement à bout. Les femmes touchées de ses discours , & convaincues que leurs véritables ornemens étoient la chasteté & la modestie , & non pas les habits , quitterent leurs robes d'or , & tous les ajustemens que la débauche & l'orgueil avoient inventés , & les consacrerent à Junon dans ce même temple , comme des trophées que la Sagesse élevoit de la défaite du luxe & de la vanité.

Cette victoire remportée sur des femmes dans ce qu'elles ont de plus cher , & à quoi elles sont le plus opiniâtrément attachées , doit faire juger de ce qu'il étoit capable de produire sur la jeunesse encore tendre , & qui n'a point pris de pli. Il l'assembloit tous les jours dans le temple d'Apollon , & lui faisoit des leçons qui ne furent pas infructueuses.

Premièrement , il leur enseignoit à craindre & à honorer les Dieux ; après les Dieux , à honorer & à aimer sur-tout leur pere & leur mere , comme les seconds auteurs de leur être , & leurs bienfaiteurs. *Quelle obligation , leur disoit-il , n'aurez vous pas à ceux qui après votre mort , vous redonneroient la vie ? Jugez par-là quelle ingratitude c'est , que de ne pas rendre à vos peres ce qui leur est si légitimement dû. Il n'y a rien de si grand , ni de si vénérable que la qualité de pere. Homere a bien connu cette vérité , ajoutoit-il ; car après avoir appelé Jupiter , le Roi des Dieux , il a cru enchérir infiniment sur ce magnifique titre , en l'appellant pere des Dieux & des hommes.*

Les Magistrats étonnés de l'impression qu'il faisoit sur ses auditeurs , & craignant qu'il n'en abusât peut-être , pour usurper la tyrannie , le manderent un jour pour venir rendre compte de sa conduite , & des moyens qu'il employoit pour se rendre ainsi maître de tous les esprits. Il leur parla avec tant de soli-

dité & de force , que rassurés par la droiture de la crainte que leur avoit inspirée sa grande habileté , ils le prièrent de se mêler du gouvernement , & de leur donner les conseils qu'il jugeroit les plus utiles.

Le premier qu'il leur donna , fut *de bâtir un temple aux Muses* . leur insinuant par là de cultiver l'esprit , & de former le cœur par l'étude des lettres , & de vivre tous dans la concorde & dans l'union sous leur premier Magistrat ; comme les Muses qui ne sont jamais en divorce entre elles , & qui toujours également soumises à Apollon , ne rompent jamais l'harmonie de leurs concerts. Il ajouta : *Que le plus sûr rempart contre l'oppression & la tyrannie , c'étoit l'union des Citoyens.*

Le second conseil , fut de conserver l'égalité entre eux ; *car l'égalité n'engendre point la guerre* : & de ne chercher à surpasser les Etats voisins qu'en bonne foi & en justice ; *car* , leur dit-il , *sans la bonne foi , il est impossible que les Etats enfin ne se ruinent ; & la justice est si nécessaire ,*

que rien ne peut subsister long - tems sans elle , ni dans le ciel , ni sur la terre , ni dans les enfers. C'est pourquoi Thémis , la Déesse de la Justice , est assise aux côtés du trône de Jupiter ; Némésis ou la vengeance , principal Ministre de la Justice , est aux côtés du trône de Pluton ; & la Loi est dans les villes sur le trône des Princes & sur le siège des Magistrats ; de maniere que celui qui viole la justice , se rend coupable envers le Dieu du ciel , envers le Dieu des enfers , & envers la Loi qui est la Reine de la terre , & à qui les Princes & les Magistrats doivent être soumis. Et sur l'exercice de la justice , il leur disoit , que les Juges qui ne punissent pas les méchans , se rendent complices de leurs crimes , & veulent que les bons apprennent à le devenir.

Le troisieme Conseil , fut d'être bien persuadés , qu'il n'y a pas de plus grand malheur , que l'anarchie. Il est impossible que les Etats soient heureux sans quelqu'un qui les gouverne ; & quand même les Loix d'une ville ou d'un Etat ne seroient pas

fort bonnes , il leur est encore plus avantageux d'y persister , que de s'en départir , à moins que ce ne soit d'un consentement général , pour se soumettre à de meilleures : car il n'y a plus de salut pour un Etat , dès que l'on s'éloigne des Loix reçues , & que chacun vit à sa fantaisie & devient son Législateur , l'indépendance étant la perte & la ruine des hommes.

Le quatrieme , fut *de n'abuser point du nom des Dieux dans les sermens , & de se rendre tels que personne ne pût justement refuser de les croire sur leur parole ; car , leur disoit-il , Il est impossible qu'une ville qui a cette réputation , ne soit toujours heureuse , & l'arbitre de ses voisins.*

Il leur dit , que le mari devoit être fidele à sa femme , & la femme fidele à son mari ; & *qu'il n'y avoit rien de plus injuste , ni de plus capable d'attirer les plus grands malheurs , que de confondre les familles par l'adultère , en y insérant des étrangers.*

En général , il leur recomman-

doit la tempérance comme la vertu de tout sexe & de tout âge , & la seule qui conserve en même-tems les biens du corps , & ceux de l'esprit : & pour relever cette vertu , il faisoit remarquer par l'histoire même , les horreurs du vice contraire . *Dans quel abyme de malheurs , leur disoit-il , l'intempérance d'un seul homme n'a-t-elle pas plongé les Grecs & les Troyens ? A peine peut-on discerner lesquels ont été les plus misérables , des vaincus ou des vainqueurs ?*

Il les exhorta à bannir la paresse & l'oisiveté , & à faire en sorte que chacun se portât à la vertu , moins par la crainte de la Loi , que par l'honnêteté seule.

Il leur expliqua ce que c'est que la véritable gloire , & leur fit connoître que pour l'acquérir , le seul moyen étoit de se rendre tels qu'ils vouloient paroître aux autres. *Le conseil , ajouta-t-il , est une chose sacrée ; & vous avez raison de l'estimer : mais il n'est pas si sacré que la louange ; car le conseil ne regarde que les hommes , & la louange est le partage*

des Dieux à qui elle est particulièrement due. Pour mériter la louange , il faut donc travailler à ressembler aux Dieux.

Il leur apprit que Dieu est seul l'auteur & la source de tout bien ; & que de chercher ce bien ailleurs qu'en Dieu , c'étoit tomber dans le ridicule de ceux qui , dans la Cour d'un grand Prince , négligeroient le maître pour ne s'attacher qu'à ses officiers.

Il leur représenta que ceux qui briguent les premiers postes dans un Etat , doivent imiter ceux qui courent dans les jeux publics ; comme ces derniers ne cherchent pas à faire du mal à leurs Antagonistes ; mais seulement à mieux courir , & à remporter la victoire : de même ceux qui aspirent aux premières places , ne doivent en nulle façon nuire à leurs concurrens ; mais tâcher de remporter sur eux l'avantage , en proposant des choses plus avantageuses & plus utiles à ceux qu'ils veulent gouverner.

Enfin , il leur fit voir qu'ils ne de-

voient imputer tous les désordres qui régnoient dans leur ville, qu'à la mauvaise éducation qu'ils donnoient à leurs enfans. *Il n'y a rien, dit-il, de plus ridicule, ni de plus insensé, que ce que font tous les peres : ils ont grand soin de leurs enfans dans le premier âge ; mais dès que ces enfans entrent dans l'âge le plus impétueux, & le plus bouillant, & qui est le rendez-vous des passions les plus dangereuses, ils les abandonnent à eux-mêmes, & les laissent maîtres de leur conduite ; & c'est alors qu'ils devroient redoubler leurs soins, & donner à ces enfans des gouverneurs ou des maîtres capables de les retenir, & de les empêcher d'aller se briser contre les écueils, dont ils sont environnés dans cette mer si orageuse.*

Les Magistrats ravis de l'entendre, non seulement lui permirent, mais le prièrent de continuer ses instructions dans les temples, à leurs femmes & à leurs enfans : souvent ils alloient eux-mêmes l'entendre, & on y accouroit de toutes les villes des environs.

Il ne laissa pas de trouver d'abord

de grands obstacles à la réforme qu'il vouloit établir. Une ville entière ne passe pas si facilement tout d'un coup de la licence à la règle , & des excès de la débauche à la tempérance & à la frugalité. Mais par sa constance & par sa patience , il surmonta toutes ces difficultés qui ne servirent qu'à faire davantage éclater son mérite , & la haute idée qu'on avoit de lui.

Il continua donc tranquillement ses leçons publiques , & toujours dans les temples , pour ne rien enseigner que sous les yeux de la divinité , & pour faire entendre que Dieu étant le pere des lumieres , & le seul maître qu'on doit suivre , c'est de lui qu'on doit tirer toutes les instructions qu'on entreprend de donner.

En parlant aux enfans , il leur représentoit , que *l'enfance étant l'âge le plus agréable à Dieu , & celui dont il a le plus de soin , il étoit juste qu'ils travaillassent à la conserver pure , & à l'orner de toutes les vertus. Les Dieux ne refusent rien à vos prieres ,*

leur disoit-il , & dans les tems de sécheresse & de stérilité , ils accordent à vos cris les pluies & l'abondance : seriez-vous donc assez ingrats pour refuser aux Dieux ce qu'ils vous demandent , & qu'ils ne vous demandent que pour votre utilité.

Il leur enseignoit à ne commencer jamais les querelles , & à ne chercher jamais à se venger. A ceux qui étoient plus avancés en âge , il donnoit des préceptes plus forts. Il leur disoit , par exemple , que les choses difficiles contribuent plus à la vertu que les choses agréables ; que l'assoupissement de l'esprit est le frere de la véritable mort ; que toutes les passions de l'ame sont plus cruelles que les Tyrans , & les ennemis du bonheur ; qu'il faut faire de grandes choses sans les annoncer & sans les promettre ; qu'il n'y a rien de plus dangereux , que de tenir dans la vie plusieurs chemins ; que la tempérance est la force de l'ame , car elle est la lumiere de l'ame délivrée du joug des passions.

Pour rabaisser , & diminuer l'orgueil & la confiance que donnent

presque toujours les choses extérieures, il leur disoit, *Les richesses sont un ancre bien foible; la gloire encore plus foible; la beauté, & la force du corps, les postes, les dignités, l'autorité, le crédit, ancres encore très foibles & très infidèles. Quelles sont donc les bonnes ancres? la piété, la prudence, la magnanimité, le courage. Voilà les ancres qu'aucune tempête ne peut emporter ni ébranler; car telle est la Loi de Dieu, qu'il n'y ait de véritable force que dans la vertu, & que tout le reste ne soit qu'infirmité, que misère.*

Les instructions qu'il donnoit aux femmes n'étoient ni moins graves, ni moins touchantes. Pour les guérir de la magnificence & de la somptuosité qu'elles retenoient encore pour les sacrifices & pour les offrandes, où la vanité a toujours plus de part que la Religion, il leur enseignoit à n'offrir aux Dieux, que ce qu'elles auroient fait de leurs propres mains, & qu'elles pourroient mettre sur l'autel, sans le secours de personne; les offrandes ne devant être ni riches, ni magnifiques,

comme si c'étoient les dernières que l'on dût offrir.

Il porta la même réforme dans les sacrifices que les Crotoniates faisoient pour les morts , avec une profusion capable de ruiner les maisons les plus riches.

Il recommandoit aux femmes l'amour de leurs maris , & aux maris l'amour de leurs femmes , comme un devoir qui renfermoit tous les autres. Il leur représentoit que cette affection étoit si juste & si indispensable , que leurs peres & meres leur cédoient en quelque façon tous leurs droits , & consentoient qu'ils les abandonnassent pour vivre ensemble. Il citoit aux maris l'exemple d'Ulysse , qui refusa l'immortalité que Calypso lui offroit , à condition qu'il quitteroit Pénélope : & il disoit qu'il n'y avoit pas de gens plus sévèrement punis dans les enfers , que les maris qui n'avoient pas bien vécu avec leurs femmes , & les femmes qui n'avoient pas bien vécu avec leurs maris.

Après que Pythagore eut ainsi ré-

formé les mœurs des Citoyens , & qu'il les eut retirés des désordres grossiers où ils étoient plongés , il pensa à poser des fondemens solides de la sagesse dont il faisoit profession , & à établir sa secte , afin que les semences de vertu qu'il avoit déjà jettées dans les cœurs , entretenues & cultivées par ceux qui lui succéderaient , passassent d'âge en âge , & qu'elles portassent toujours les mêmes fruits après sa mort.

Il ne faut pas s'étonner si la foule des disciples s'offroit à un homme dont on avoit déjà vu des effets si merveilleux. Il en venoit de Grèce & d'Italie : mais de peur de verser dans des vaisseaux corrompus les trésors de la sagesse , il ne recevoit pas indifféremment tous ceux qui se présentoient , & il prenoit du tems pour les éprouver ; car il disoit toujours , *que toute sorte de bois n'est pas propre à faire un Mercure* , c'est-à-dire , que tous les esprits ne sont pas propres aux sciences.

Il considéroit d'abord leur physionomie , d'où il tiroit des indices de

de leurs inclinations ; il observoit leurs discours , leur ris , leur démarche ; il s'informoit de leur conduite , de leurs commerces , de leurs occupations ; & il examinoit avec grand soin , à quoi ils étoient le plus sensibles.

Quand il leur trouvoit les dispositions nécessaires , avant que de les recevoir , il éprouvoit leur constance par de longs délais. Content de leur persévérance , il les admettoit à son noviciat , qui étoit très-rude ; car il avoit trouvé la méthode des Egyptiens si raisonnable & si juste , qu'il voulut l'imiter , en ne communiquant sa doctrine qu'à ceux qu'il auroit éprouvés par toutes les aulterités qu'il avoit essuyées. Il donna donc à ses disciples les regles des Prêtres Egyptiens qui paroissent les mêmes que celles des Philosophes des Juifs , qu'on appelloit Esséens. Et il ne faut pas douter que les Religieux de la primitive Eglise n'ayent tiré de là toutes les différentes épreuves dont ils se servoient pour s'élever à une vie si parfaite ; car les Chrétiens

ont fort bien pu imiter les coutumes les plus saines des Gentils , comme les Hébreux avoient pu convertir à leur usage les dépouilles des Egyptiens. On peut dire même que les Chrétiens ne faisoient en cela que reprendre leur bien ; car en remontant jusqu'à la premiere origine de ces regles , on trouve que les Gentils les avoient prises des Nazaréens , & des anciens Patriarches , c'est-à-dire , de la source même de la vérité. Pythagore assujettissoit donc d'abord ses disciples à un silence de cinq ans , pendant lesquels ils ne devoient qu'écouter , sans oser jamais faire la moindre question , ni proposer le moindre doute. Ces cinq années de silence se réduisoient quelquefois à deux , pour ceux en qui il voyoit des qualités extraordinaires , & un naturel excellent. Pendant le tems de ce noviciat , ces disciples étoient appelés *écoutans* ; & quand on les croyoit assez instruits dans la science si difficile d'écouter & de se taire , ils étoient admis , & on leur donnoit la liberté

de parler , de proposer leurs doutes ,
 & d'écrire ce qu'ils entendoient , &
 alors ils étoient appellés *initiés aux* *ἀπαθρησ-
ταί.*
sciences : mais ce qu'il y a de digne
 de remarque ; c'est que de ce si-
 lence il en sortoit souvent des hom-
 mes plus savans & plus habiles ,
 qu'il n'en sort ordinairement des
 écoles où les disputes , toujours
 précipitées , devancent le savoir ,
 où l'on souffre que la raison soit
 combattue , & où c'est vaincre que
 de ne pas se rendre à la vérité. Tant
 il est vrai que le silence est la véri-
 table voie de l'instruction ; c'est
 pourquoi Salomon a dit dans l'Ec-
 clésiaste , que *les paroles des sages* *Verba sa-
pientium
audiuntur
in silentio.
Eccl. 11 2*
sont écoutées dans le silence. Long-
 tems avant Pythagore , le Roi Numa
 instruit de la vertu du silence , avoit *17.*
 ordonné aux Romains d'honorer
 particulièrement une des Muses ,
 sous le nom de *Muse tacite* , (*Muete*)
 pour leur recommander par-là le
 silence , comme le seul moyen qui
 donne à l'ame la docilité , & qui
 peut l'initier aux mysteres de la sa-
 gesse : en effet la langue ne doit être

que l'instrument de la raison , & la raison ne se forme que par les sciences.

Quand Pythagore avoit ouvert la bouche à ses disciples , il ne leur donnoit pas pourtant la liberté de parler sans mesure & sans bornes ; car il leur disoit toujours : *Il faut ou se taire , ou dire des choses qui valent mieux que le silence. Jetez plutôt une pierre au hasard , qu'une parole oiseuse & inutile ; & ne dites pas peu en beaucoup de paroles ; mais en peu de paroles , dites beaucoup.*

D'autres , comme Porphyre , prétendent , & peut-être avec plus de raison , que ces deux sortes de disciples n'étoient pas , pour ainsi parler , deux différentes classes où l'on monteroit de la moins parfaite à la plus parfaite ; mais que c'étoient deux états fixes , selon le choix que Pythagore faisoit des esprits ; car à ceux qu'il ne trouvoit pas propres à pénétrer les causes & les raisons des choses , il ne leur donnoit que le précepte sec & nu , *tu feras ceci , tu ne feras pas cela.* Et c'étoient ceux - là qui

étoient appellés *écoutans*. Mais ceux en qui il appercevoit de la pénétration, & un génie capable d'approfondir les matieres, il les faisoit entrer avec lui dans le secret des raisons, & il leur expliquoit les causes de tout ce qu'il leur enseignoit, & ceux-ci étoient appellés *initiés aux sciences*. C'étoient les seuls qu'il reconnoissoit pour ses véritables disciples, & pour capables d'enseigner. Quand on lui demandoit la raison de cette différence, il répondoit qu'il ne savoit pas forcer la nature, & qu'en donnant aux plus grossiers le précepte nu, & aux plus subtils la raison du précepte, il ne faisoit aucun tort aux premiers. Ils sont, ajoutoit-il, au même état que les malades qui appellent un Médecin, & qui ne laissent pas de guérir de leurs maladies, s'ils exécutent ce qu'il a ordonné, quoique le Médecin ne fasse que prescrire les remedes dont ils ont besoin, sans leur expliquer les raisons de ses ordonnances.

D'abord après le noviciat, les

disciples avant que d'être admis ; étoient obligés de porter en commun tous leurs biens , qu'on mettoit entre les mains de gens choisis , qui étoient appelés *économés* , & qui les administroient avec tant de fidélité & de soin , que lorsque quelqu'un venoit à se retirer , il remportoit souvent plus qu'il n'avoit apporté.

Si quelqu'un de ces disciples, après avoir couru quelque temps dans cette carrière , venoit à se lasser , & à quitter cette profession pour se replonger dans sa première vie , tous les autres le regardant comme mort , faisoient ses obsèques , & lui élevoient un tombeau , pour faire entendre , que si un homme , après être entré dans les voies de la sagesse , vient à les quitter , il a beau se croire vivant , il est mort. Et il y a de l'apparence que les Grecs avoient emprunté cette idée des Hébreux , à qui elle étoit familière , comme nous le voyons par l'expression de saint Paul , qui en parlant de la veuve qui vit dans les

délices, dit, *elle est morte, quoiqu'elle paroisse vivante.*

Vivens
mortua est.
1. ad Tim.
6.

Pythagore estimoit extrêmement la musique, il la regardoit comme quelque chose de céleste & de divin, & il la jugeoit très-nécessaire pour calmer les passions de l'ame, & pour les adoucir & les domter. C'est pourquoi il vouloit que ses disciples commençassent par-là leur journée, & qu'ils la finissent de même le soir.

Après quelques momens donnés le matin à cette sorte de musique, Pythagore menoit ses disciples se promener dans des lieux agréables, & après la promenade, il les conduisoit au temple; car il disoit, *qu'il n'y avoit rien de plus mal entendu, & de plus contraire à la tranquillité de l'ame, que d'aller dès le matin dans le monde se plonger dans le tumulte des affaires, avant que d'avoir calmé son esprit, & de l'avoir mis par la musique, par la méditation; & par la prière, dans l'assiette la plus convenable, & la plus digne de l'homme.*

A la sortie du temple ils faisoient

quelques exercices pour la santé ; ensuite ils dînoient d'un peu de pain & de miel , sans vin : après le dîner ils vaquoient aux affaires publiques ou domestiques selon leurs emplois : leurs affaires finies , ils se promenoient comme le matin , alloient au bain , & soupoient avant le coucher du Soleil. Leur souper étoit ordinairement du pain , des herbes , quelque portion des victimes du sacrifice , rarement du poisson , & un peu de vin. A la fin du repas on faisoit les libations ; ce qui étoit suivi de quelque bonne lecture , que le plus âgé de la table , comme président , faisoit faire par le plus jeune. Après la lecture , on faisoit encore une libation ; & le président congédioit l'assemblée , en lui donnant à méditer quelque symbole de leur maître. Mais avant toutes choses , il faut expliquer ce que c'est que ces symboles de Pythagore.

J'ai déjà dit que les Egyptiens étoient fort réservés à découvrir les secrets de leur philosophie , ils ne les découvroient qu'aux seuls Prêtres ,

& à leurs Rois, encore falloit-il que ces Rois fussent auparavant reçus dans l'ordre de prêtrise. Ils croyoient que ce secret leur étoit recommandé par l'exemple de leurs Dieux mêmes, qui ne se laissoient voir aux mortels qu'à travers des ombres : c'est pourquoi il y avoit à Saïs, ville d'Egypte, une Statue de Pallas, la même qu'Isis, avec cette inscription : *Je suis tout ce qui est, qui a été, & qui sera ; & pas un mortel n'a encore ôté le voile qui me couvre,* pour faire entendre que la sagesse de Dieu est incompréhensible, & toujours couverte d'un voile. C'étoit pour recommander ce secret, que les mêmes Egyptiens mettoient à la porte de leurs Temples des Sphinx qui marquoient, que leur théologie étoit énigmatique, & que pour la pénétrer, il falloit percer les ténèbres & les ombres des termes obscurs, & des figures qui la cachoient. Dans la nécessité donc de ne pas divulguer leurs mystères, ils avoient trois sortes de style ; le simple, l'hiéroglyphique, & le symbo-

lique. Dans le simple , ils parloient clairement , & intelligiblement , comme dans la conversation ordinaire ; dans le hiéroglyphique , ils cachotent leurs pensées sous certaines images , ou certains caractères ; & dans le symbolique , ils les expliquoient par des expressions courtes qui sous un sens simple & propre , en renfermoient un figuré.

Héraclite a parfaitement exprimé la différence de ces trois styles , par ces trois mots , *parlant* , *cachant* , & *signifiant*. Dans le premier , ils parloient , sans enveloppe ; dans le second , ils cachotent sous des images , & des caractères ; & dans le troisieme , ils désignoient , ou signifioient , c'est - à - dire , qu'ils donnoient des signes & des figures de ce qu'ils vouloient enseigner. Et cette dernière maniere étoit la symbolique.

Loquens ,
celans , si-
gnificans.

Pythagore emprunta des Egyptiens ces trois manieres , dans les instructions qu'il donnoit ; car il parloit simplement , quand il disoit par exemple , que , *Ce qui est souve-*

rainement juste , c'est de prier & de sacrifier ; que , Ce qu'il y a de plus sage dans les choses humaines , c'est la médecine ; de plus beau , l'harmonie ; de plus fort , le bon sens ; de meilleur , la félicité ; de plus vrai , que les hommes sont méchants.

Il imita le style hiéroglyphique ; car pour marquer un Dieu créateur de tous les êtres , il prenoit tantôt le *quaternaire* , & tantôt l'*unité* ; & pour dire la matiere , ou ce monde visible , il prenoit le *deux* , comme je l'expliquerai dans la suite.

Enfin , il imita sur-tout le style symbolique , qui n'ayant ni l'obscurité des hiéroglyphes , ni la clarté du langage ordinaire , lui parut très-propre à inculquer les plus grandes & les plus importantes vérités ; car le symbole , par son double sens , qui est le propre & le figuré , enseigne en même temps deux choses , & il n'y a rien qui plaise davantage à l'esprit que cette double image qu'il fait envisager d'un coup d'œil. D'ailleurs , comme Démétrius Phaléréus l'a remarqué , le symbole a

beaucoup de gravité & de force , & il tire de sa brièveté un aiguillon qui pique , & qui fait qu'on ne l'oublie pas facilement.

Voilà l'origine des symboles , par le moyen desquels Pythagore enseignoit sa doctrine sans la *divulguer* , & sans la *cache*r , pour me servir encore des termes d'Héraclite.

Nec lo-
quens nec
celans , sed
significans.

Le but de la Philosophie de Pythagore étoit de dégager des liens du corps l'esprit , sans lequel il est impossible de rien voir & de rien apprendre ; car comme il l'a dit le premier , c'est l'esprit seul qui voit , & qui entend , tout le reste étant sourd & aveugle. Et parce qu'il concevoit l'ame un composé de deux parties créées ensemble , de la partie intelligente , qu'il appelloit *Esprit* , & * de la partie corporelle , qu'il appelloit *ame* , *corps lumineux* , & *char subtil de l'ame* , comme je

Spirit only
perceives.

luminous body
subtle flesh of
the soul.

* Ils concevoient cette partie corporelle , comme une substance spirituelle , & d'une matière très subtile ; comparée à l'entendement , à l'esprit , elle étoit corps ; & comparée au corps terrestre , elle étoit esprit.

l'expliquerai dans la suite, il enfei-
gnoit à purger également ces deux
parties : la dernière , par les absti-
nences , les initiations , les purifica-
tions , & les sacrifices qu'il avoit
appris des Egyptiens , & des Chal-
déens , & qu'Héraclite appelloit des
médecines , car il croyoit que cette
partie étoit dégagée par-là des liens
de la matiere , & rendue capable
par sa pureté , d'avoir quelque com-
munication avec les Dieux : & la
première , la partie intelligente, il
la purgeoit par la connoissance de
la vérité , qui consiste à connoître
les choses immatérielles & éternel-
les. Pour cet effet il avoit recours à
des moyens analogiques à ceux
dont il se servoit pour le *char subtil*
de l'ame. Ces moyens étoient premiè-
rement , les sciences mathémati-
ques , qui répondoient aux purifi-
cations , & aux initiations ; & en
suite , la Dialectique , qu'il regar-
doit comme l'inspection intime de
l'objet de ces sciences , c'est à-dire ,
de la vérité , & par conséquent ,
comme la seule capable d'achever

Subtil Car.
re. hicle. Hesh

la délivrance de l'ame. Il commençoit donc par les sciences Mathématiques , parce que tenant le milieu entre les choses corporelles & les incorporelles , elles peuvent seules détacher l'esprit des choses sensibles , & le porter aux êtres intelligibles. Voilà pourquoi il avoit recours sur-tout aux nombres ; parce que ne pouvant expliquer assez intelligiblement par le discours , ce que sont les premières espèces , les premiers principes , il en faisoit la démonstration par les nombres. Ainsi pour faire entendre l'unité , l'identité , l'égalité , la stabilité du premier principe qui est la cause de la création , de l'union , de la sympathie , & de la conservation de cet univers , il appelloit ce premier principe , *un* , ou *unité* ; & pour expliquer la diversité , l'inégalité , la divisibilité ; & les changemens continuels de ce qui n'est jamais le même , ni dans le même état , c'est-à-dire de la matiere , il appelloit cette matiere , *deux* ; car telle est la nature du deux dans les choses

particulieres , il sépare , il divise ; & il y a bien de l'apparence que c'est là toute la finesse que Pythagore entendoit dans les nombres ; il les employoit comme types , comme signes , & nullement comme causes ou principes. Mais après lui ses disciples jetterent dans sa doctrine un mystere qu'il n'y avoit point entendu , & ce fut ce qui leur attira la censure d'Arstote qui les combat dans le XII livre de sa Métaphysique.

Si Pythagore avoit reconnu une si grande vertu dans les nombres , il n'est pas croyable qu'il n'en eût donné quelque marque dans les symboles , ou dans les préceptes qui nous restent de lui. Tout ce qu'on en trouve , marque qu'il ne prenoit ces nombres que comme des signes , à cause des convenances & des propriétés qu'il y remarquoit. Ses premiers disciples suivirent sa doctrine sans la corrompre par de vaines imaginations. Et voici sur cela mes conjectures.

Ceux qui avoient été en Egypte avant Pythagore , comme Thalès ,

Solon , &c. avoient bien rapporté en Grèce quelque connoissance du véritable Dieu ; mais c'étoit toujours à leurs Dieux qu'ils attribuoient tout ce qu'ils avoient appris de ce premier être. Pythagore fut le premier , qui mieux instruit que les autres , y apporta le véritable nom de Dieu , avec l'intelligence de toute la force , & de la vertu de ce saint nom , qu'il communiqua à ses disciples , sous le nom de *quaternaire* , car le *quaternaire* de Pythagore n'est que le nom ineffable , ou le *Jehovah* des Hébreux. Ce Philosophe ayant appris ce grand nom , ou dans les livres de Moïse , ou dans le commerce des Juifs , & voyant qu'en Hébreu il étoit justement de quatre lettres , le traduisit en sa langue par ce nombre de *quatr* : & une marque de cette vérité , c'est qu'il donna la véritable explication de ce mot , telle qu'il l'avoit apprise , & telle que nous l'a conservée dans les Vers dorés Lyfis l'ami particulier , & le premier disciple de ce Philosophe ; car cet auteur l'explique tout sim-

τέτρακτύς.

plement , en appellant le quarternaire , *la source de la nature qui coule toujours* ; ce qui n'est autre chose que l'explication du terme *Jehovah* , qui signifie proprement , *source de tout ce qui a reçu l'être*. Pour peu que Pythagore eût donné dans le mystere des nombres , c'étoit-là une belle occasion de débiter ces étonnantes chimeres d'un *quatre* , qui a tout produit par une vertu attachée à ce nombre. Mais ce ne furent que les successeurs de ces premiers disciples , qui donnerent dans ces visions. La plupart des choses du monde , en s'éloignant de leur origine , s'éloignent aussi de leur premiere simplicité , comme les sources prennent la teinture & les qualités des terres qu'elles traversent.

Deux raisons encore peuvent confirmer dans cette pensée. La premiere , qu'Aristote même , en combattant cette fausse idée des nombres , *qu'ils sont le principe des choses* , l'attribue toujours , non à Pythagore , mais aux Pythagoriciens. ^a *Les*

^a Πυθαγόρειοι εἶναι ἐποίησαν ἐξ ἀριθμῶν τὰ ὄντα, *Metaphys. lib. xij cap. III.*

Pythagoriciens, dit-il, *font que tout procède des nombres*. Et après lui, *Cicéron* : * *Les Pythagoriciens veulent que tout vienne des nombres, & des élémens mathématiques* : Ils disent les *Pythagoriciens*, parce qu'en effet cette opinion ne dut sa naissance qu'aux disciples qui succéderent à ceux que *Pythagore* avoit instruits. Aussi *Aristote* dit-il, en quelque autre endroit, en parlant de cette opinion, *Quelques Pythagoriciens*, ce qui marque qu'ils n'étoient pas tous de ce sentiment.

*Πυθαγορείων
Τετέ. De cœ-
lo. 111. 1.*

La seconde raison est, que *Socrate* & *Platon*, qu'on doit regarder comme les disciples de *Pythagore*, & qui élèvent si haut la science des nombres, ne reconnoissent en eux aucune vertu générative, qu'en tant qu'ils sont propres à élever l'esprit à la connoissance de la vérité, par leurs propriétés, & par leurs convenances. *La connoissance du premier nombre, de l'unité*, dit *Socrate*, dans

* *Pythagorei ex numeris & Mathematicorum initiis proficisci volunt omnia. Academic. quæst. lib. 11.*

le VII livre de la République , * *est une des choses qui élèvent l'esprit , & qui en le détachant des choses sensibles , le menent à la contemplation de ce qui est véritablement.* Et je ne doute pas que ce ne soit là tout le mystere qu'il faut chercher dans les cérémonies , & dans les théurgies , dont parle Proclus , qui n'employoient que les nombres , comme ayant seuls la vertu d'agir d'une maniere très-particuliere , & qui par leur moyen opéroient les choses les plus grandes , & les plus ineffables.

Le présent que Pythagore fit à ses disciples , en leur apprenant le nom du véritable Dieu , & toute la vertu de ce nom , parut une chose si merveilleuse , & fut reçu d'eux avec tant de reconnoissance & de respect , qu'ils ne firent pas difficulté de jurer par celui qui leur avoit appris une vérité si grande & si importante. L'interprète de ce nom auguste leur parut mériter un honneur divin : preuve certaine que les vérités qui

* Καὶ οὕτω τῶν ἀγαθῶν ἂν εἴη, καὶ μεταστροφῶν ἐπὶ τὴν τῶ ὄντος θεοῦ, ἢ περὶ τοῦ ἐν μάθουσιν.

découlerent de la connoissance de ce nom, furent plus lumineuses, que toutes celles qu'on avoit déjà portées en Grèce.

Voici une idée générale de la Théologie de Pythagore, toute fondée sur la connoissance de ce nom.

*Theologie
de Pytha-
gore.*

Il concevoit que Dieu ayant tout créé, il devoit être avant toutes choses, & par conséquent unique; mais comme il n'étoit pas possible que Dieu, dans la création, n'eût pas donné quelque image de lui-même, il enseignoit qu'il avoit d'abord créé les Dieux immortels, entièrement semblables à lui, & comme les images inaltérables & incorruptibles de cette première cause qui les avoit créés. Au-dessous de ces Dieux, il connoissoit des substances moins parfaites, qu'il appelloit *Démons* & *Héros* pleins de bonté & de lumière, c'est-à-dire, les Anges & les autres esprits bienheureux; il les regardoit comme des images moyennes de ce premier être, les plaçoit en différentes sphères, & vouloit qu'on les honorât tous selon l'ordre &

le rang que la loi, qui n'est autre que la volonté du pere, leur avoit donné ; c'est-à-dire , qu'il vouloit qu'on proportionnât leur culte à leur dignité , en rendant aux Dieux les premiers honneurs, & aux Anges les seconds, sans jamais les confondre ; & ce qui est très-remarquable, il enseignoit, que l'honneur & *Unitarisme pur* le culte qu'on leur rendoit devoient se rapporter & se terminer au Dieu seul qui les avoit créés.

Au-dessous de ces Héros ou Anges, il mettoit les ames des hommes, qu'il appelloit avec raison les dernières des substances raisonnables, comme il appelloit ces Anges les substances moyennes placées entre les Dieux immortels, & les ames des hommes, pour unir ces ames avec ces fils de Dieu, & par eux avec Dieu même. De-là il tiroit deux conséquences qui me paroissent dignes d'une grande considération. La première, que quand les ames des hommes avoient dépouillé dans ce monde toutes les affections charnelles, & qu'elles

avoient orné & relevé leur nature par l'union avec Dieu, elles devoient dignes des respects & des hommages des autres hommes; car tout homme qui aime & honore Dieu, doit aimer & honorer aussi tout ce qui ressemble à Dieu. Mais en ordonnant ce culte, il le régloit & le limitoit, comme on le verra dans les commentaires d'Hiéroclès.

La seconde conséquence qui n'est pas moins remarquable que la première, c'est que les âmes des hommes étant les dernières des substances raisonnables, elles étoient aussi les dernières auxquelles les hommes pouvoient étendre leur culte, & qu'ainsi on ne devoit honorer aucune nature inférieure à celle de l'homme. Grand principe qui ruine toutes les religions des Païens, & sur-tout celles d'Egypte, mere de l'idolâtrie, & qui avoit transféré à des figurés d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds, & de serpens, l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible.

Pythagore ne concevoit d'imma-

tériel & d'incorporel, que le premier être, qu'il appelloit un esprit qui pénétrait toutes les parties de cet univers, & qui échauffoit, animoit, & mouvoit toute la nature par sa présence. Tous les autres esprits, tant les Dieux immortels, que les Démons, ou Héros, il les concevoit revêtus d'un corps lumineux, comme les astres qu'il appelloit aussi Dieux. On pourroit croire qu'il donnoit aussi un corps au premier être, sur ce qu'il disoit après les Egyptiens & les Chaldéens, que

Dieu a pour corps la lumiere, & pour ame la vérité; mais c'est une expression figurée, qui peut avoir été prise de ces paroles de David, *Seigneur, vous êtes revêtu de lumiere, comme d'un vêtement*. Et ailleurs, *Faites éclater, Seigneur, votre lumiere & votre vérité*.

Il est certain que Pythagore enseignoit que ce premier être n'étoit ni passible, ni exposé aux sens, mais invisible, incorruptible, & intelligible. C'est pourquoi il défendoit de mettre dans les temples aucune figure de Dieu, ni moulée,

First Being only, Spirit omnipresent

Words!

Amitus lumine sicut vestimento. Ps. 103. 2.

Emitte lucem tuam & veritatem tuam. Ps. 42. 3.

It, eternal immortal invisible.

ni peinte , estimant que c'étoit un sacrilège que de représenter par des choses terrestres & périssables , ce qui est éternel & divin. Il est aisé de voir que Pythagore avoit pris cette défense dans les livres des Hébreux , & c'est une chose assez surprenante , que dans le temps même de l'idolâtrie , & lorsque les Idoles des faux Dieux paroissoient par-tout dans les temples & dans les cérémonies des religions païennes , un Philosophe païen ait condamné hautement ce culte , & enseigné la vérité.

Il tenoit que l'air étoit plein de ces esprits qu'il appelloit Démon & Héros , & qu'il regardoit comme les ministres du Dieu suprême : & il disoit que c'étoient ces esprits ou génies qui envoioient aux hommes & aux animaux mêmes les songes , la santé & les maladies , & que c'étoit aussi à eux que se rapportoient & se terminoient les purifications , les expiations , les divinations , & autres cérémonies. Opinion qu'il avoit prise des Egyptiens & des
Caldéens

W^t proof?

Chaldéens , qui ne concevant d'immatériel & d'incorporel que le premier être , & donnant des corps aux autres Dieux , & aux Anges , étoient tombés dans cette erreur de croire qu'il n'y avoit que ces substances corporelles qui agissent sur les hommes & sur les animaux , & que les fumées des sacrifices , & toutes les choses terrestres , qu'on employoit dans les purifications & dans les initiations , ne pouvoient approcher du seul Dieu pere & créateur , qui étoit impassible & inaltérable ; mais que par la force de l'opération divine , qu'ils appelloient *théurgie* , elles pouvoient affecter les Dieux corporels. Voilà le fondement des purifications & des expiations publiques & particulières que Pythagore pratiquoit : les publiques , pour purifier les villes , & pour éloigner les maux qui les affligoient , ou qui les menaçoient ; & les particulières , pour délivrer l'ame , & pour la purger des souillures qu'elle avoit contractées par la contagion du corps. On

prétend que par ces purifications publiques , il avoit délivré Lacédémone de la peste à laquelle elle étoit fort sujette.

Good.

Il avoit connu cette grande vérité , que Dieu étant l'essence même de la bonté , & cette bonté étant la seule cause de la création des êtres , il avoit créé chaque chose dans l'état qui étoit le meilleur pour chacune. D'où il tiroit ces conséquences , que le mal ne pouvoit venir de Dieu , & que Dieu récompensoit les bons , & punissoit les méchans. Mais sur ces punitions il enseignoit une fausse doctrine ; car il croyoit que les peines de l'autre vie n'étoient pas éternelles , & qu'elles étoient seulement une punition , une correction , pour guérir les ames , & pour les rendre dignes de retourner au lieu de leur origine , après qu'elles auroient recouvré leur première pureté.

Il concevoit la création d'une manière bien sublime , & bien digne de la majesté de Dieu ; car il disoit que c'étoit la pensée seule de Dieu ,

& sa volonté qui avoient tout créé, *Logos*
 c'est à-dire, que *créer* pour Dieu,
 c'est *penfer & vouloir*; & que tout a *Ideas.*
 existé par la seule détermination de
 sa volonté & de sa pensée. Ce qui *Forms.*
 explique admirablement le sublime
 de cette expression de Moïse, *Dieu*
dit que la lumiere soit, & la lumiere
fut; car *Dieu dit*, n'est autre chose
 que *Dieu pensa*, *Dieu voulut*. Tout
 se hâta de comparoître & d'obéir à
 sa volonté & à sa pensée, comme
 à un ordre vivifiant, à un ordre qui
 appelle ce qui n'est point, comme
 ce qui est.

* Cicéron écrit que Phérécide fut
 le premier qui dit que l'ame étoit
 immortelle. Il veut dire que ce fut le
 premier des Philosophes Grecs; car
 long-temps avant lui cette opinion
 étoit établie chez les Egyptiens. Py- *and Indians*
 thagore après en avoir pris la pre-
 miere teinture dans l'école de son
 maître Phérécide, s'y confirma
 pleinement en Egypte. Mais en pre-

* Therecydes Syrus primus dixit animos
 hominum esse sempiternos. *Cic. 1. Tuscul.*
quest. c. 156.

nant le dogme , il prit aussi les erreurs , dont les Egyptiens l'avoient presque entièrement défiguré , & dont long-temps avant Pythagore , on voyoit des traces dans les Vers d'Homere , qui avoit puisé dans les mêmes sources.

Toute cette opinion de Pythagore & des Egyptiens sur la nature de l'ame , mérite d'être expliquée au long ; car elle est ordinairement fort mal entendue , & elle sert à l'intelligence des anciens , sur-tout d'Homere & de Virgile , qui ont tous deux tenu la même doctrine.

Ceux qui ont fait la vie de Pythagore , & qui nous ont rapporté ses sentimens , ne se sont pas attachés à nous bien expliquer sa pensée sur la nature de l'ame. Il faut donc la chercher dans les écrits de ses disciples ; & aucun n'en a parlé plus à fond que Timée de Locres , que Platon a expliqué. Nous voyons par-là qu'il concevoit l'ame de l'homme de même nature que celle de l'univers , & que celle des Démon , ou Héros , c'est-à-dire , des Anges ;

gim
Voyez les
remarq. sur
la pag. 98.
d'Héro-
clès.

mais un peu moins parfaite , & qu'il enseignoit que des restes de cette ame universelle , qui étoit un composé de la substance spirituelle qu'il appelle *entendement* , & *esprit* , & des quatre élémens , c'est-à-dire un composé du *même* , & de l'*autre* , Dieu avoit formé toutes les ames. Ainsi ce n'est pas sans raison , qu'Aristote dit que Platon dans le Timée , fait l'ame des quatre élémens , c'est-à-dire, de la quintessence des quatre élémens , auxquels il a ajouté l'esprit , la partie spirituelle , & intelligente. Mais ce dogme de Pythagore n'étoit pas un dogme nouveau qu'il eût imaginé , c'étoit le dogme ancien qu'il avoit trouvé tout établi chez les Egyptiens , où Homere l'avoit appris. Pythagore ne fit que le corriger en un seul point, & voici quelle étoit cette ancienne Théologie.

Les Egyptiens & les anciens Grecs imaginoient l'ame comme un composé d'entendement & d'ame , créés ensemble. Ils appelloient *ame* , & *char de l'ame* , le corps delié & subtil , dont l'entendement étoit revêtu.

Soul of the
World

Ils enseignoient que ce corps subtil, ce char, étoit fourni par la Lune, & l'entendement par le Soleil; ce que Pythagore exprima ensuite en ces termes, que *l'ame étoit tirée de l'éther chaud & froid*. Et ils concevoient que cette ame venant animer le corps terrestre, se mouloit sur la forme de ce corps, comme la fonte prend la figure du moule où on la jette, & qu'elle remplit: qu'après la mort, ou la séparation de cette ame & de ce corps terrestre, l'ame entière, c'est-à-dire, l'entendement, & son char subtil, s'envoloit au-dessous de la Lune: que celle qui avoit mal vécu restoit dans le gouffre appelé *Hecaté*, & le *champ de Proserpine*, où elle souffroit les peines qu'elle avoit méritées par ses péchés, & achevoit de se purger de toutes les impuretés qu'elle avoit contractées par son union avec le corps; & celle qui avoit bien vécu alloit au-dessus de la Lune: que là arrivoit enfin une seconde mort, c'est à-dire, la séparation de l'entendement & de l'ame, ou du char sub-

til : que l'entendement se réunissoit au Soleil , & l'ame ou le char subtil restoit au-dessus de la Lune , où étoient placés les Champs-Elysées , & qu'elle y conservoit la figure du corps qu'elle avoit animé , de sorte qu'elle étoit la véritable image de ce corps : c'est pourquoi aussi les Grecs l'appelloient *Idole*, & les Latins , *Image*. Homere en parlant des ombres qui sont dans les enfers , les appelle toujours indifféremment *ames* & *idoles* , c'est-à-dire , *images*. Mais nulle part ce grand Poëte n'a expliqué plus nettement cette Théologie , que dans l'onzieme livre de l'Odyssée , où Ulyssé , en parlant de ce qu'il avoit vu dans les enfers , dit ,

* *Après Sisyphe j'appercus le divin Hercule , c'est à-dire , son image ; car pour lui , il est avec les Dieux immortels , & assiste à leurs festins. Pour lui , c'est à-dire , son entendement , la partie la plus divine de son ame : & son Idole , c'est à-dire , la partie lu-*

ἑσώλον.

* Τὸν δ' ἐ μέτ' εἰσενόησα βίῳ Ἡρακλείῃν ,
Εἰσώλον. αὐτὸς δ' ἐ μέτ' ἀθανάτοισι θεῶσι ,
τέρπεται ἐν θαλίῃς.

mineuse de l'ame , le corps délié & subtil dont l'entendement étoit revêtu. Virgile fait parler Didon selon cette ancienne Théologie qui étoit la seule reçue dans ces temps-là , lorsqu'elle dit ,

*Et nunc magna meâ sub terras
ibit imago.*

Mon image , l'image entiere de ce corps terrestre , s'en va dans les enfers. On voit pourquoi elle appelle cette image , magna , grande , entiere , c'est , parce qu'elle étoit de même taille que le corps.

Pythagore suivoit cette même doctrine , & excepté le dogme de la seconde mort , qui faisoit la séparation de l'entendement & de l'ame , ou du char subtil de l'ame ; car il tenoit que ces deux parties étant nées ensemble , étoient inséparables ; qu'il n'y avoit qu'une seule mort qui séparoit l'ame & le corps mortel , & que l'entendement toujours uni à son char , retournoit à son astre.

Virgile a fort bien expliqué ce retour des ames dans les astres d'où

elles étoient descendues , lorsqu'il a dit dans le IV liv. des Géorgiques ,

— *Nec morti esse locum ,
sed viva volare*

Sideris in numerum.

Il n'y a plus de mort ; mais tous ces êtres pleins de vie retournent dans les astres qui font ensemble une merveilleuse harmonie. Et , pour dire cela en passant , ces mots *sideris in numerum* , ne signifient pas *in modum siderum* , comme des astres ; car ce n'étoit nullement l'opinion de Pythagore , mais *in sidera numerosa* , dans les astres qui font une harmonie ; car Pythagore parloit beaucoup de l'harmonie des astres & des cieux , il se vantoit même de l'entendre.

Voilà donc ce partage si célèbre que les Egyptiens , & après eux les Pythagoriciens , faisoient de l'homme en trois parties , en *entendement* , en *ame* . & en *corps terrestre & mortel*. Il n'y a pas d'apparence que des hommes si sensés ayent eu d'eux-mêmes une opinion si extravagante , & qu'ils ne l'ayent pas tirée de quelque vérité mal-entendue , qui ait

donné lieu à cette erreur. Voici ma pensée. L'ancienne Théologie des Hébreux parloit de l'homme selon ces trois rapports , *mens* , *anima* , & *corpus* ; *l'esprit* , *l'ame* , & *le corps* ; comme nous le voyons par l'Ecriture sainte. Ces Philosophes donc , ne comprenant pas le sens de ce partage , ont imaginé sur cela ces trois parties , *l'entendement* , comme la partie spirituelle de l'ame ; *l'ame* ou *le char de l'ame* , comme le corps subtil & délié , dont l'entendement étoit revêtu ; & *le corps terrestre* , comme animé par l'ame , c'est-à-dire , par le corps subtil. Il est donc très-vraisemblable que de l'ame spirituelle , & de l'ame sensitive ou animale , ils ont fait ce composé d'entendement & d'ame ; qu'ils ont mis *l'entendement* , pour juger des choses intelligibles , & l'ame pour juger des choses sensibles. On pourroit peut-être éclaircir cette idée de Pythagore par cette comparaison : Dédale avoit fait une Vénus de bois qui marchoit , & se mouvoit par le moyen du mercure dont il

l'avoit remplie. Le bois, c'est le corps terrestre & mortel ; le mercure, qui se moule sur ce corps qu'il remplit, & qui par là en devient l'image, c'est l'ame, ou le char subtil de l'ame, qui par le moyen des esprits, porte par-tout la vie & le mouvement. Qu'on ajoute à ces deux parties l'entendement ou l'esprit, l'ame spirituelle & intelligente, voilà l'homme entier tel que Pythagore & les Egyptiens l'ont imaginé.

Les Rabbins assez féconds d'eux-mêmes en imaginations extraordinaires, se sont appropriés celle-ci ; car ils ont dit tout de même, que l'ame étoit revêtue d'un corps subtil, qu'ils ont appelé, non pas *le char de l'ame*, comme Pythagore, mais *le vaisseau de l'ame*, ce qui est assez *ressemblant* égal.

Une autre erreur dont la doctrine de la nature de l'ame auroit été comme accablée, c'est le dogme de la métempsychose, ou du passage de l'ame en plusieurs corps, soit d'hommes, soit d'animaux, s'il avoit

été tel qu'on le débite. Mais nous allons voir qu'on ne s'est pas moins trompé sur le sens où on l'a pris , que sur l'origine qu'on lui a donnée.

Si Pythagore en étoit le premier auteur , on pourroit croire que l'histoire de Nabuchodonosor , qui à cause de ses péchés fut sept ans parmi les bêtes à brouter l'herbe comme les bœufs , lui auroit donné cette idée que le vice dégrade l'homme de sa condition , & le transforme en bête plus ou moins féroce , selon qu'il est plus ou moins vicieux.

Mais il est certain que cette opinion est plus ancienne que ce Philosophe , & que c'étoit un dogme des Egyptiens que les Grecs s'étoient attribué fort injustement , comme Hérodote le dit formellement dans son II liv. *Les Egyptiens sont aussi les premiers qui ont dit que l'ame de l'homme est immortelle , qu'après la mort du corps , elle passe successivement dans des corps de bêtes ; qu'après avoir passé par les corps des animaux terrestres , aquatiles & aériens , elle revient animer le corps d'un homme , &*

qu'elle acheve ce circuit en trois mille ans. Il y a des Grecs qui ont débité ce dogme , comme s'il eut été à eux en propre , les uns plutôt , les autres plus tard. J'en fais les noms , & je ne veux pas les nommer.

Hérodote nous apprend par-là , non - seulement que les Egyptiens sont les premiers auteurs de cette opinion ; mais encore que Pythagore n'étoit pas le seul qui l'eût débitée comme sienne. Pour moi j'avoue que je ne fais pas qui sont les autres dont Hérodote parle , car aujourd'hui cette métempsychose n'est attribuée qu'à Pythagore , & un peu différente même de celle que débitoient les Egyptiens. Mais ces changemens , que Pythagore y fit , & ceux que d'autres y firent dans la suite comme les Pharisiens qui enseignoient qu'il n'y avoit que les âmes des gens de bien qui passassent en d'autres corps , celles des méchans étant détenues dans les lieux où elles étoient punies , tout cela ne fait rien au fond du dogme qui est toujours le même. Nous en connoissons

l'origine , cherchons-en la véritable explication.

Il n'y a nulle apparence , comme je l'ai déjà dit dans la vie de Platon , que des peuples qui ne s'expliquoient que très-myitérieusement sur les choses les plus simples , eussent parlé si nettement , & si naïvement d'une chose aussi prodigieuse que seroit le passage de l'ame en plusieurs corps d'hommes , d'animaux , ou de plantes même. Voici tout le secret de cette fiction si merveilleuse , dont on a fait un monstre en la prenant à la lettre trop grossièrement.

Il est certain que comme l'homme peut se rendre semblable à Dieu par la vertu , il peut aussi se rendre semblable aux bêtes par le vice. C'est pourquoi David dit , que * *l'homme étant sans l'honneur* , c'est à - dire , l'image de Dieu par son origine , *ne l'a pas compris , qu'il a été mis au rang des bêtes sans raison , & qu'il leur est*

* Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus , & similis factus est illis. *Psal.* 48. 13. 21.

devenu semblable. Or il n'y a rien de plus naturel que de donner à l'homme le nom de ce à quoi il ressemble le plus. Aussi les anciens Hébreux donnoient-ils aux hommes les noms des bêtes avec lesquelles le vice leur donnoit le plus de conformité, & ils les appelloient *loups*, *chiens*, *pourceaux*, *serpents*, selon qu'ils remarquoient en eux les vices de ces animaux. De-là les Egyptiens, qui ne parloient que par énigmes, & qui expl. quoient leurs pensées plutôt par des figures, que par des mots, mettoient *un serpent* pour un homme malin & dangereux, *un pourceau* pour un débauché, *un cerf* pour un homme timide; & ils disoient qu'un homme étoit devenu *loup*, pour dire que c'étoit un homme injuste, un ravisseur; & qu'il étoit devenu *chien*, pour dire qu'il étoit sans honnêteté, sans pudeur.

Je fais que quand les fictions ont passé long-temps pour des vérités nues & littérales, & qu'elles ont eu le suffrage de plusieurs siècles, elles se laissent rarement manier & pur-

ger par la raison , & qu'elles craignent même l'approche de la conjecture , qui voudroit approfondir ce qu'elles ont de fabuleux. Mais je fais aussi qu'il n'y a rien de plus injuste que de permettre que le mensonge prescrive contre la vérité. Il y aura tant qu'on voudra des Philosophes qui ont pris à la lettre cette métémpsychose , & qui ont effectivement enseigné que l'ame d'un homme , pour expier ses péchés après sa mort , passoit dans le corps d'un autre homme , ou d'un animal , ou d'une plante ; les Poètes l'auront débité dans leurs écrits ; les historiens même , qui sont les écrivains , qui doivent le moins souffrir le mélange de la fable , auront dit comme les Poètes que Pythagore assuroit de lui-même qu'il avoit été d'abord Æthalides fils de Mercure , ensuite Euphorbe , après cela Hermotime , après Hermotime un pécheur de Délos , & enfin Pythagore. Les Philosophes ont débité avec plaisir une opinion singulière , qui avoit quelque chose de merveilleux & de

terrible ; les Poètes l'ont regardée comme leur bien , à cause de la fiction qui lui sert d'enveloppe ; car qui ne fait que la fable est l'appanage de la Poësie , & que les Poëtes habitent le pays des fictions & des monstres ; & les uns , & les autres ont séduit & attiré les historiens , qui même , comme nous l'apprenons de Strabon , ont souvent été aussi amoureux de la fable , que les Poètes mêmes.

Une marque sûre que Pythagore n'a jamais eu l'opinion qu'on lui attribue , c'est qu'il n'y en a pas le moindre vestige dans les symboles qui nous restent de lui , ni dans les préceptes que son disciple Lysis a recueillis , & qu'il a laissés comme un précis de sa doctrine : au-contraire , il paroît par ces sentences , qu'il a enseigné que les substances raisonnables , tant les premières , les Dieux immortels , & les moyennes , les Anges , que les dernières , les hommes , demeurent toujours , quant à leur essence , ce qu'elles ont été créées , & que les dernières ne se

4 dégradent, ou ne s'anoblissent que par la vertu, ou par le vice. Et c'est ainsi qu'Hiéroclos Philoſophe Pythagoricien l'a expliqué. *Tout de même, dit-il, celui qui s'attend qu'après ſa mort il ſe revêtira du corps d'une bête, qu'il deviendra animal ſans raiſon, à cauſe de ſes vices, ou plante, à cauſe de ſa peſanteur & de ſa ſtupidité, celui-là prenant un chemin tout contraire à ceux qui transforment l'eſſence de l'homme en quelqu'un des êtres ſupérieurs, & la précipitant dans quelque une des ſubſtances inférieures, ſe trompe infiniment, & ignore abſolument la forme eſſentielle de notre ame, qui ne peut jamais changer; car étant & demeurant toujours l'homme, elle eſt dite devenir Dieu ou bête par le vice, ou par la vertu, quoiqu'elle ne puiſſe être ni l'un ni l'autre par ſa nature, mais ſeulement par ſa reſſemblance avec l'un ou l'autre.*

Voilà comme parle un Philoſophe qui étoit choqué qu'on prît ſi groſſièrement l'opinion de ſon Maître, & qui lui donne le ſens qu'elle doit avoir.

Je ne nie pas que les Philoſophes

qui ont succédé à Pythagore, n'ayent enseigné cruement cette doctrine, comme une vérité constante; mais ils le faisoient à bonne fin, & par un mensonge pieux, pour effrayer les hommes, & pour les empêcher de commettre de ces crimes, & de ces péchés, qui après la mort assujettissoient à des pénitences & à des purgations si mortifiantes. Et en voici un témoignage bien authentique, & qui ne permet nullement de douter que ce ne fût là leur esprit; c'est celui d'un disciple de Pythagore, & d'un disciple très-instruit des sentimens de ce Philosophe; c'est de Timée même de Locres, sur les écrits duquel Platon a travaillé. Timée donc dans son traité de l'ame du monde, dit ces paroles bien remarquables: *Comme nous guérissions quelquefois les corps malades par des remèdes violens, quand le mal ne cède pas aux remèdes bénins; nous en usons de même pour la cure des ames; quand elles refusent de se rendre aux simples vérités, nous les guérissions par le mensonge. C'est pour cela que nous sommes*

réduits nécessairement à les menacer de supplices étranges , & à leur débiter , que les ames passent en de nouveaux corps ; que l'ame d'un poltron , par exemple , passe dans le corps d'une femme , afin qu'il soit exposé à toutes sortes d'opprobres & de mépris ; celle d'un meurtrier dans le corps d'une bête féroce , afin qu'il soit châtié ; celle d'un débauché dans le corps d'un pourceau. Proclus insinue la même chose dans son v liv. sur le Timée.

On dira que bientôt après Timée, on voit Socrate parler de cette métempscyose comme d'un dogme simple & sans figure. Mais si l'on examine bien les trois dialogues où il parle , & qui sont le Menon , le x liv. de la République , & le Phédon , on trouvera que dans le premier , Socrate parlant à Menon , qui étoit Pythagoricien , ne fait que glisser sur cette opinion , & qu'il ne la propose que pour en tirer avantage en faveur de la réminiscence qu'il veut prouver , & dont il n'étoit pourtant pas bien convaincu ; que dans le x liv. de la République , il

ne fait que rapporter une fable Egyptienne ; or ce n'est nullement dans les fables que l'on doit chercher la simplicité d'un dogme Philosophique. Et enfin on verra que dans le Phédon , où sont les dernières paroles de Socrate , ce Philosophe exempté d'abord de la loi de cette métempsychose , les ames qui se sont retirées pures ; & qui pendant cette vie , ont servi Dieu avec vérité ; & il assure qu'elles vont avec les Dieux où elles jouissent d'une félicité éternelle. Et pour les ames impures & souillées , ou qui ont vécu dans la justice , plutôt par habitude & par tempérament , que par Philosophie , il enseigne qu'après la mort elles passent en d'autres corps , ou d'animaux ou d'hommes. Que peut-on conclure de-là , sinon que Socrate en mourant laisse aux gens de bien l'heureuse espérance , qu'en sortant de cette vie , ils iront jouir d'un bonheur sans fin ; & qu'il profite d'une opinion reçue , pour laisser aux méchans la frayeur salutaire qu'inspire la terrible me-

nance du passage de l'ame en plusieurs corps. Tout cela s'accorde avec ce que je viens de rapporter de Timée.

Mais ce qui est encore plus fort & plus concluant, c'est que Lysis lui-même, l'ami particulier de Pythagore, & celui qui avoit reçu de sa bouche les dogmes qu'il enseigne dans ses Vers dorés, dit formellement, que quand l'ame, après s'être purifiée de ses crimes, a quitté le corps, & qu'elle est retournée dans le ciel, elle n'est plus sujette à la mort, & jouit d'une félicité éternelle. Nulle mention de ce passage de l'ame dans plusieurs corps; c'est pourtant là que cette doctrine devoit être débitée.

Si dans la suite des temps cette fiction a été enseignée par des Philosophes ignorans & grossiers, comme une vérité réelle; si on trouve qu'elle a passé dans la Judée, où l'on voit les Juifs & Hérode même imbus de cette superstition; & si encore aujourd'hui dans les Indes, elle est prise à la lettre par des peuples fort ignorans, cela ne change pas

la nature du dogme. Tous les dogmes doivent être expliqués par le sens qu'ils ont eu à leur naissance, & nullement par celui que les siècles suivans leur ont donné.

L'opinion de Pythagore sur la nature de l'ame de bêtes n'a pas été non plus expliquée fort clairement. Timée de Locrès fait voir qu'il a cru que l'ame des bêtes étoit une partie de l'ame du monde, une partie de la matiere subtile que Dieu avoit tirée de tous les astres, c'est-à-dire, que l'ame des animaux étoit de même nature que l'ame animale, ou le char subtil de l'ame de l'homme; c'est pourquoi il dit que Dieu créa lui-même les ames des hommes, & que les animaux & tous les êtres sans raison, il les laissa faire à la nature seule. Ceux qui ont cru que Pythagore donnoit aux bêtes une ame raisonnable, que les organes seuls empêchoient de faire ses fonctions, se sont trompés. Une marque sûre que ce n'étoit pas-là sa doctrine, c'est qu'il a fait l'homme la dernière des substances raisonnables;

νόν καὶ δι-
φύον

il n'est donc pas possible qu'il ait enseigné que la raison étoit commune aux animaux & aux hommes. Il est vrai que Diogene Laerce écrit que Pythagore accorde aux bêtes, *la co-*
lere & l'esprit, mais par ce mot * *es-*
prit, il a entendu une sorte d'esprit très-différent de *la raison & de l'in-*
telligence, qu'il accorde à l'homme seul. Voilà pourquoi il disoit que l'homme seul étoit capable de vertu & de vice. En un mot, comme il concevoit que l'ame animale, ou *le*
char subtil de l'ame donnoit la vie au corps terrestre & matériel de l'homme, il concevoit aussi que l'ame des bêtes étant de même nature que *ce char subtil* suffisoit pour animer les corps des animaux; de sorte que les animaux selon Pythagore étoient véritablement comme la Statue de Vénus, dont j'ai parlé, qui privée de raison & d'intelligence, se mouvoit par le moyen du mercure, dont ses organes étoient remplis. Ce Philosophe n'étoit donc pas éloigné de

Subtil car o/

the soul.

Vehicle!

* Aristote lui donne aussi le même nom.
 νόν & διφύον.

les croire de pures machines , puis-
 que leur vie n'étoit que l'effet de la
 matiere subtile disposée d'une cer- *Thin matter.*
 taine façon. Ainsi il avoit raison de
 dire que cette ame des animaux
 étoit aussi ancienne que le monde ,
 & qu'elle dureroit autant que lui ; *eternal ante*
 car après la mort des animaux leur *and post.*
 ame s'en retourne aussi-bien que *Soul and body*
 leur corps à son principe , & à sa *both eternal.*
 source.

Après Pythagore , Empédocle
 voulant expliquer sans doute le sen-
 timent de son maître , & faire voir
 que la connoissance n'est pas tou-
 jours distincte des sens , établit ce
 principe , que *le semblable est connu*
par le semblable ; principe non-seule- *Dans son*
 ment très-faux , comme Aristote l'a *traité de*
 solidement démontré , mais encore *l'ame. liv.*
1. chap. 7.
 très-oppoé à la doctrine de Pytha-
 gore , qui enseignoit , comme je
 l'ai déjà dit , que c'est l'entendement
 seul qui voit , qui entend , &c. &
 que tout le reste est sourd & aveu-
 gle. Comment donc les bêtes peu-
 vent-elles selon ses principes , voir ,
 sentir , connoître , privées de raison

& d'intelligence? La matiere n'a pas d'elle-même ces propriétés, & de purs corps, n'ont ni vie, ni sentiment, ni pensée. Il faut donc que Pythagore ait cru, ou que l'ame des bêtes n'avoit que des manieres de sensations, ou que bien qu'animale & matérielle, elle avoit reçu de Dieu des propriétés qu'il n'avoit pas communiquées au reste de la matiere. Car que l'ame des bêtes ne soit nullement distincte de la matiere, c'est ce qui suit nécessairement de ses principes, que j'ai rapportés. Les Philosophes n'en sauront jamais davantage. Ils ont beau s'abandonner à leur curiosité, ils assureront bien ce que l'ame des bêtes n'est point; mais jamais ils ne trouveront véritablement ce qu'elle est.

La Philosophie de Pythagore tenoit principalement à expliquer & à régler le culte des Dieux, & il donnoit sur cela d'excellents préceptes. Par exemple, il ne vouloit pas qu'on entrât dans les Temples par occasion, & en passant, pour y adorer & pour y faire ses prieres; mais

*I believe it. but
how do you or
I know it?*

qu'on fortît exprès de sa maison pour leur aller rendre ce culte après s'y être bien préparé. Je ne m'étendrai pas sur cette partie , parce qu'on la trouvera admirablement traitée dans Hiéroclès.

Il vouloit qu'on parlât toujours des Dieux avec tout le respect dû à leur essence , source de tous les biens ; & il condamnoit si fort les fables qu'Homere & Hésiode ont débitées des Dieux dans leurs poëmes , qu'il assuroit que les ames de ces Poëtes étoient sévèrement punies dans les enfers pour avoir parlé des Dieux d'une maniere si peu convenable à une si grande Majesté.

very well.

Comme il n'y a rien de si difficile que de bien prier , il défendoit à ceux qui n'étoient pas encore bien instruits , de prier pour eux-mêmes , & leur ordonnoit de s'adresser aux prêtres & aux sacrificateurs ; & c'est ce même principe que Socrate a poussé si loin , en faisant voir que les hommes ne sauroient bien prier , qu'après qu'un Dieu leur auroit enseigné la priere qu'ils devoient faire.

*Butter pray
their own way
than depend
on Priests, and
Sacrificers.*

Quand ses disciples étoient assez instruits , il leur ordonnoit de ne commencer jamais aucune action sans avoir prié ; car quoique le choix du bien soit libre , & dépende de nous , nous ne laissons pas d'avoir toujours besoin du secours de Dieu , afin qu'il nous aide , qu'il coopere avec nous , & qu'il acheve ce que nous faisons.

Il enseignoit que les Dieux devoient être honorés à toute heure & en tout temps , & que les Démon , les Héros , ou les Anges , devoient l'être à midi , ce qui venoit d'une ancienne superstition qu'il avoit prise en Egypte , & qui avoit persuadé aux hommes que le midi étoit l'heure où les Démon se reposoient , & qu'alors il étoit temps de les apaiser & de les rendre favorables. On ne peut pas douter que cette superstition ne fût plus ancienne que Pythagore , puisqu'on en trouve des traces parmi les Juifs , dès le temps même du Roi David.

Une autre superstition encore , qu'il avoit prise des Chaldéens , c'é-

toit l'observation des temps , des jours , & des momens , pour les opérations *théurgiques* ; c'est-à-dire , pour les sacrifices & les autres actes de Religion. Il croyoit qu'il y avoit des momens propres pour les offrir , & d'autres qui y étoient très-contraires , & sur cela il avoit fait un précepte de *l'opportunité*. C'est sans doute de la même source qu'étoit venu le partage des jours , en jours heureux & malheureux , qu'Hésiode a expliqué à la fin de ses préceptes d'agriculture. Superstition qui régné encore dans l'esprit d'une infinité de Chrétiens.

*Voyez les
remarq. sur
la p. 345.
d'Hiéro-
clès.*

Nul Philosophe n'a mieux parlé que Pythagore de la toute-puissance de Dieu : mesurant l'étendue de ce pouvoir à l'idée qu'il avoit de son essence , il enseignoit qu'il n'y avoit rien de si grand & de si admirable , qu'on ne pût croire de Dieu ; rien de si difficile & de si surnaturel qu'on n'en dût attendre. *Il faut espérer tout de Dieu* , disoit-il ; *car il n'y a rien de si difficile qui ne puisse être l'objet de notre espérance ; il est aisé à Dieu de*

faire tout ce qu'il veut , & rien ne lui est impossible. La connoissance que Pythagore avoit eue en Egypte des grands miracles que Dieu y avoit faits , avoient sans doute fortifié en lui ces grands principes.

Il concevoit qu'il y avoit une loi éternelle , & que cette loi n'étoit que la vertu immuable de Dieu qui avoit tout créé. Et en conséquence de cette loi , il avoit imaginé un serment divin qui conservoit toutes choses dans l'état & dans l'ordre où elles avoient été créées , & qui en liant le créateur à sa créature , lioit aussi la créature à son créateur ; c'est-à-dire , que Dieu , en créant chaque chose dans l'état qui étoit le meilleur pour elle , avoit voulu s'assujettir à la conserver dans le même état par un serment appelé pour cette raison , *Gardien de l'éternité* , & qui n'est autre que l'immutabilité même de Dieu , & un des effets de sa justice. Et ce même serment , il concevoit que la créature l'avoit fait en lui & par lui ; car la même loi qui crée , lie ce qui est créé : c'est pour-

quoi les Pythagoriciens appelloient ce serment , *inné & effenciel à toutes les créatures.*

Mais d'où étoit venue à Pythagore cette idée si grande , si noble , & si convenable à la majesté de Dieu ? Il l'avoit tirée sans doute des saintes Ecritures , où il voyoit que Dieu , pour marquer l'infailibilité de ses promesses , dit souvent , *qu'il a juré , & qu'il a juré par lui-même ;* & en suite avec un esprit admirable , il étoit entré dans les raisons de ce serment divin , & l'avoit expliqué par les principaux attributs de Dieu , qui sont sa bonté , son immutabilité , & sa justice. Dieu en créant toutes choses , n'a point renfermé ses vues dans les temps , & a travaillé pour l'éternité , qui est lui-même.

Cette loi éternelle & ce serment divin , c'est ce qui compose la destinée , ou la providence , qui mene chaque chose à la fin qu'elle doit avoir , & qui lui a été marquée. Les créatures ont beau s'en écarter par leur défobéissance , & violer le ser-

ment divin , en s'éloignant de Dieu ; elles y rentrent en ce que Dieu fait servir leurs égaremens même à l'accomplissement de ses décrets , & que tout fait éclater dans l'œuvre de Dieu , & sa bonté & sa justice.

Voilà quelle étoit la Théologie de Pythagore , Théologie qui malgré les vaines imaginations , & les erreurs , dont il l'avoit accablée , ne laisse pas de renfermer de grands principes qui peuvent encore nous servir.

Morale de Pythagore. Avant le siècle de Pythagore , & pendant que la secte Italique & la secte Ionique furent en vigueur , la Morale n'avoit pas été traitée fort méthodiquement. Elle étoit comprise sous le nom général de *Physique* , qui embrassoit toutes les parties de la Philosophie , & elle étoit renfermée en des préceptes ou sentences , qui ordonnoient ce qu'il falloit faire , mais qui n'en expliquoient ni les raisons ni les motifs. Socrate fut le premier qui sépara cette partie de la Philosophie , pour en faire un corps à part , il en dé-

mêla parfaitement tous les principes , & en donna les preuves. C'est à lui que la Morale païenne doit toute sa perfection : mais il faut avouer aussi que Socrate profita beaucoup des lumières de Pythagore , qui découvrit le premier ce grand principe , que la Morale est fille de la Religion : & voici sur cela ses vues , qui méritent d'être bien développées.

Nous avons vu qu'il reconnoissoit deux sortes d'êtres supérieurs , *les Dieux immortels* , & *les Démons* , ou *Héros* , c'est-à-dire , les Anges. Il ajoutoit à ces deux sortes d'êtres , les hommes qui , après avoir brillé par l'éclat de leurs vertus dans cette vie , avoient été reçus dans les chœurs divins.

De nos liaisons avec ces trois essences , il tiroit tous nos devoirs envers nos peres & nos meres , envers nos proches , & envers nos amis ; car il enseignoit que dans cette vie mortelle , nos peres & nos meres nous représentent Dieu ; que nos proches nous représentent les Dé-

mons ou Héros , c'est-à-dire , les Anges , & que nos amis font l'image des *Saints* , d'où il concluoit que nous sommes obligés d'aimer & d'honorer premièrement nos peres & nos meres ; ensuite nos parens , & après eux nos amis ; & pour nous , que nous devons nous regarder selon ces trois rapports , comme Fils de Dieu , comme parens des Anges , & comme amis des *Saints*.

Personne n'a mieux connu que Pythagore l'essence de l'amitié ; c'est lui qui a dit le premier , *que tout est commun entre amis , & que notre ami est un autre nous-même* ; & c'est ce dernier mot qui a fourni à Aristote cette belle définition de l'ami , que * *c'est une ame qui vit dans deux corps*.

Il donnoit d'excellens préceptes sur le choix des amis, sur les moyens de les conserver , & sur les bornes que nous devons donner à la complaisance que cette union demande nécessairement , comme on le verra dans Hiéroclès.

* Φίλος, μία ψυχὴ δι' ὁσάματα ἐνοικοῦσα.

On lui a reproché qu'il n'estimoit que ceux de sa secte, & qu'il regardoit tous les autres hommes comme de vils esclaves dont il ne falloit faire aucun cas.

Il avoit vu en Egypte les Egyptiens mépriser extrêmement les autres peuples; & il n'ignoroit pas que les Hébreux traitoient bien différemment les étrangers, & ceux de l'alliance; mais Pythagore n'imitoit pas ces manieres par orgueil; comme il avoit pénétré ce qui fait le fondement & la fin de l'amitié, il avoit tiré de là les raisons de cette préférence: & voici ses vues.

Il établissoit que nos amis dans cette vie, sont l'image de ceux qui ont quitté le monde, après avoir relevé la nature humaine par leur union avec Dieu, & après nous avoir instruits par leurs exemples, & par leurs préceptes. De-là il tiroit cette conséquence nécessaire, que comme parmi les morts nous n'honorons que ceux qui ont vécu selon les regles de la sagesse, nous qui sommes leurs disciples dans

cette vie , nous ne devons nous attacher qu'à ceux qui leur ressemblent , & qui peuvent nous aider à parvenir à la même félicité ; car le but de l'amitié ne doit être que la communication des vertus , & notre union avec les êtres célestes. Voilà pourquoi un Pythagoricien préféreroit l'amitié d'un Pythagoricien à celle de tous les autres hommes ; parce qu'il le regardoit comme plus parfait. Et il faut avouer que ces Philosophes portoient l'amitié pour ceux de leur secte à un point qui n'a peut-être jamais eu d'exemple. Et voici sur cela une petite histoire qui ne doit jamais périr.

Un Pythagoricien parti de chez lui pour un long voyage , tomba malade dans une hôtellerie , & dépensa tout ce qu'il avoit. Sa maladie devenant plus opiniâtre & plus difficile , son hôte , qui se trouva heureusement plein de charité , continua d'en avoir les mêmes soins , & fournit à toute la dépense. Le malade empire , & bien fâché de n'avoir pas de quoi payer son bienfaiteur ,

il lui demande de l'encre & du papier, écrit en peu de mots son histoire, met au bas un symbole de Pythagore, pour marquer qu'il étoit Pythagoricien, & lui recommande d'afficher ce papier dans un lieu public dès qu'il l'aura enterré. Il meurt le lendemain, & ses obsèques faites, l'hôte, qui n'attendoit pas grand-chose de son placard, ne laissa pas de l'afficher à la porte d'un Temple. Quelques mois s'écoulent sans aucun succès. Enfin un disciple de Pythagore passe, lit cette affiche, voit par le symbole qu'elle est d'un confrere : aussi-tôt il va chez l'hôte, lui paye tous ses frais, & le récompense encore de son humanité. L'évangile nous propose des exemples de charité encore plus parfaits ; mais on trouveroit peut-être difficilement aujourd'hui des Chrétiens qui fissent pour un Chrétien & pour un homme de leur connoissance, ce qu'un Pythagoricien faisoit pour un confrere qu'il n'avoit jamais ni vu ni connu.

A l'égard du reproche qu'on a fait à Pythagore d'une extrême dureté

pour les autres hommes , je n'y trouve aucun fondement. Au-contre, je vois par tout ce qu'en ont dit ses disciples , que regardant Dieu comme le lien commun qui unit tous les hommes , il enseignoit que c'étoit déchirer Dieu , que de rompre cette union avec le plus inconnu ; & au-contre, que c'étoit s'unir étroitement avec lui , que de la conserver avec la subordination nécessaire ; car tous nos devoirs envers ceux , avec qui nous ne sommes unis , ni par le sang , ni par l'amitié , il les tiroit des diverses liaisons , de patrie , de voisinage , de commerce , & de société , ou enfin des liaisons de la nature seule , qui ne souffre pas qu'un homme soit étranger à un autre homme. En un mot , il vouloit qu'on étendît sur tous les hommes , même sur les méchans , une amitié générale qu'il appelloit humanité ; & que l'amitié véritablement dite , c'est-à-dire , cette liaison volontaire & de choix , on ne la contractât qu'avec les sages & les vertueux , à l'exemple de Dieu même , qui ne

hait personne , & qui ne se communique , & ne s'unit qu'aux gens de bien.

Comment Pythagore auroit-il eu pour des hommes cette dureté , lui qui disoit ordinairement , que *le seul moyen que l'homme eût de se rendre semblable à Dieu , c'étoit de faire du bien , & de dire la vérité* ? lui qui soutenoit , qu'il y avoit des droits communs entre les hommes , & les bêtes mêmes ? qui achetoit des oiseleurs & des pêcheurs , les oiseaux & les poissons , pour leur rendre la liberté , & qui condamnoit la chasse comme une injustice ?

Il conserva toute sa vie tant de respect , tant d'amitié , tant de reconnaissance pour son maître Phérécyde , qu'ayant appris qu'il étoit tombé malade à Délos , il partit en même temps de Crotone pour aller l'assister , demeura près de lui jusqu'à sa mort , & fit ses funérailles.

Jamais personne n'a été plus tendre que lui pour ses amis , il les assistoit dans leurs afflictions , & les secouroit dans leurs besoins. Et à

l'égard des autres hommes, il ne perdoit aucune occasion de leur faire du bien selon leur mérite & leur état, bien persuadé que la plus grande vertu de l'homme, c'est l'amour des hommes.

Il regardoit le serment humain ou civil, comme l'image du serment divin dont nous venons de parler; car de même que le serment divin est le gardien de la loi de Dieu, le serment humain est le gardien de la foi des hommes. L'observation de ce dernier nous associe avec la fermeté & la stabilité même de Dieu, & maintient l'ordre & la justice. C'est dans cette vue que Pythagore appelloit du nom de *serment*, tout ce qui est juste; & qu'il disoit que Jupiter est appelé *ἐπὶ τοῖς*, *qui préside au serment*, pour faire entendre qu'il est la justice même, & qu'il punit sévèrement tout ce qui est fait contre la loi.

Les Pythagoriciens ont donné sur le serment civil des préceptes admirables, qui s'accordent si parfaitement avec ce qu'enseigne la Reli-

gion Chrétienne, qu'on ne peut douter que le décalogue ne leur ait été connu.

Ils gardoient avec la même exactitude une simple parole donnée, qu'un serment fait avec la plus grande solennité. Voici un exemple bien singulier de la fidélité de leurs promesses dans les choses de la plus petite conséquence. Lyfis, disciple de Pythagore, sortant un jour du Temple de Junon après avoir fait ses prières, rencontra Euryphamus de Syracuse qui y entroit. Euryphamus le pria de l'attendre. Lyfis lui dit qu'il l'attendroit, & s'assit sur un banc de pierre qui étoit à la porte du Temple. Euryphamus, après avoir adoré, se plongea dans une méditation si profonde, qu'oubliant Lyfis, il sortit par une autre porte. Lyfis l'attendit de pied ferme, non-seulement le reste du jour, mais toute la nuit, & une partie du lendemain; & l'auroit attendu plus long-temps, si quelqu'un dans l'auditoire de Pythagore, n'eût demandé en présence d'Euryphamus des

nouvelles de Lysis. Ce nom prononcé fit souvenir Euryphamus de ce qui s'étoit passé la veille. Il sort donc promptement , va à la porte du Temple , & trouve Lysis aussi tranquille qu'il l'avoit laissé. Que n'auroit pas fait pour un serment un aussi scrupuleux observateur de la parole la plus légère ? Je fais bien que cette action sera traitée de simplicité ; mais je fais bien aussi , comme disoit Solon sur les mensonges des Poëtes , que si une fois le relâchement se glisse dans les petites choses , il passe bientôt dans les plus importantes & les plus sérieuses.

Comme Pythagore exigeoit la fidélité & la vérité dans les paroles , il exigeoit avec le même soin la justice dans toutes les actions. Il disoit , que *le sel étoit l'emblème de la justice ; car comme le sel conserve toutes choses , & empêche la corruption , la justice conserve de même tout ce qu'elle anime , & sans elle tout est corrompu.* C'est pourquoi il ordonnoit que la salière fût toujours servie sur la table , pour faire souvenir les hommes de cette

vertu. C'est sans doute par cette raison que les païens sanctifioient la table par la salière : ce qu'ils pourroient avoir établi sur cette loi, que Dieu avoit donnée à son peuple.

Vous offrirez le sel dans toutes vos oblations. Et peut-être que la superstition si ancienne, & qui regne encore aujourd'hui sur les salières renversées, est venue de cette opinion des Pythagoriciens, qui les regardoient comme des présages de quelque injustice.

Il est le premier qui ait démontré que la volupté n'a point d'essence, c'est-à-dire, qu'elle n'existe pas par elle-même, & qu'elle n'est que la suite & l'effet d'une action ; ce qui le conduisit naturellement à reconnoître deux sortes de voluptés. Une volupté brutale & insensée, qui tient de l'action qui la produit, & qui charme dans le moment ; mais qui a des suites funestes : & une volupté honnête produite par des actions honnêtes, qui est agréable sur l'heure, & qui n'est jamais suivie du repentir. Il comparoit la pre-

In omni
oblacione
tua offeres
sal.

Lev. 3. 13.

miere au chant des Sirenes , & l'autre aux concerts des Muses.

A l'égard des abstinences de Pythagore , on trouve les sentimens fort partagés : les uns prétendent qu'il ne mangeoit de rien qui eût eu vie , qu'il défendoit d'en manger , & que si l'on trouve dans les symboles , des préceptes de ne pas manger certaines parties d'animaux , ce qui renferme nécessairement la liberté de se nourrir de toutes les autres qui n'ont pas été exceptées , il faut entendre que Pythagore ne parle là qu'à ceux qui ne sont pas encore parfaits. Les autres au-contre souteiennent qu'il mangeoit des chairs des victimes , & de certains poissons ; & outre que c'est le sentiment le plus ancien , car c'est celui d'Aristoxene , il est encore le plus vraisemblable. Pythagore avoit imité les mœurs des Egyptiens , & les Egyptiens , à l'exemple des Hébreux partageoient les animaux en *mondes* , & en *immondes* , & ne défendoient de manger que les derniers.

Une marque sûre que toutes ces

abstinences étoient tirées de la loi des Juifs , c'est l'ordonnance que Pythagore fit sur les funeraillles & sur les chairs mortes. Il prétendoit que tout homme qui avoit approché d'un mort , ou qui avoit mangé des chairs de bêtes mortes , étoit fouillé. On reconnoît-là les propres paroles du Lévitique , & l'on voit que Pythagore en avoit pénétré le sens.

La même raison sert à vuider le partage qui est entre les anciens sur l'explication qu'il faut donner au précepte de Pythagore, *de s'abstenir des fèves*. Les uns ont dit qu'il défendoit absolument ce légume , & les autres ont prétendu que bien loin de le défendre , il en mangeoit lui-même , & qu'il faut prendre ce précepte figurément ; en quoi ces derniers sont encore partagés , une partie assurant que par les fèves , Pythagore entendoit les emplois civils , les magistratures , parce qu'aux élections , & aux jugemens , on donnoit les suffrages avec * des fèves

* C'est pourquoi Hésychius marque *καύμα*,

noires ou blanches , & l'autre partie soutenant que par les fèves le Philosophe n'a entendu que l'impureté,

Il y a un moyen sûr de concilier toutes ces opinions. Premièrement il est certain que les Egyptiens avoient en horreur les fèves. Hérodote nous l'apprend formellement ;

Dans le II. liv. Les Egyptiens , dit-il , ne sement point de fèves , & n'en mangent ni de crues ni de cuites , & les Prêtres n'osent seulement les regarder , parce qu'ils tiennent cette sorte de légume pour immonde.

L'impureté de ce légume n'étoit pas la seule raison qui portoit les Egyptiens à s'en abstenir ; ils ne mangeroient point de fèves , parce qu'ils en connoissoient la nature , telle qu'Hippocrate nous la marque

Chap. iv. dans le II. livre de la diete. Les fèves , dit-il , resserrent , & causent des vents. Il n'en falloit pas davantage pour les décrier chez des peuples aussi soigneux de leur santé , que les

δικαστὴς ψῆφος , la fève signifie le suffrage des Juges , & κυμοβόλον δικαστήν , jeteur de fèves , pour Juge.

Egyptiens , qui se purgeoient trois fois le mois par des vomitifs & par des lavemens , & qui croyoient que toutes les maladies des hommes ne viennent que des alimens dont ils se nourrissent.

Pythagore avoit donc pris cela des Egyptiens. Et comme toutes les abstinences de ces peuples , & celles des Hébreux , avec le sens propre ou littéral , avoient aussi un sens figuré, il est très - vraisemblable que sous cette ordonnance de s'abstenir des fèves , il y avoit un ordre caché de ne se pas mêler des affaires civiles , & de renoncer à toute impureté. Tous les symboles de Pythagore avoient ce double sens , que les Pythagoriciens observoient avec la dernière exactitude. *Dans les préceptes symboliques , dit Hiéroclès , il est juste d'obéir au sens littéral , & au sens caché : ce n'est même qu'en obéissant au sens littéral , que l'on obéit au sens mystique , qui est le principal & le plus important.*

Le sens littéral de ces symboles , comme de toutes les cérémonies légales , regardoit la santé de

l'ame , l'innocence & la pureté. Voilà les raisons de l'aversion que les Pythagoriciens avoient pour les fèves; aversion si grande, qu'ils se laissoient tuer plutôt que de marcher sur un champ qui en étoit semé.

C'est sans doute de ce sens caché qu'il faut entendre l'histoire qu'Amblique rapporte d'un certain Mullias & de sa femme Timycha qui ne voulurent jamais apprendre à Denys la raison de cette aversion, jusqu'à que Timycha se coupa la langue avec les dents, & la cracha au visage du tyran, de peur que les tourmens ne la forçassent de satisfaire sa curiosité, & de violer ainsi la loi fondamentale de leur école, de ne jamais communiquer aux profanes les secrets de leur doctrine. Et c'est peut-être à cette première antiquité qu'il faut rapporter l'origine de ce proverbe qui est encore en usage, *Révéler les secrets de l'école*, pour dire, apprendre aux étrangers les choses dont il n'y a que les confreres qui doivent être instruits.

Pythagore

Pythagore avoit connu cette vérité , que les hommes s'attirent leurs malheurs volontairement , & par leur faute , d'un côté par le dérèglement de leurs passions , & de l'autre par un aveuglement funeste & volontaire qui les empêche de voir & de saisir les biens que Dieu leur présente , & qui sont près d'eux. Grand principe , si ce Philosophe ne l'avoit pas corrompu en le poussant jusqu'à la première vie , qu'il prétendoit que les âmes ont menée , & au choix qu'elles ont fait avant que de descendre ici-bas pour y animer les corps mortels ; d'où il tiroit les raisons , non-seulement de la différence des états & des conditions dans cette vie , mais encore de la distribution des biens & des maux qui paroissent quelquefois si injustement distribués. Je ne fais si Pythagore avoit pris cette erreur des Juifs , ou si les Juifs l'avoient prise de lui ; mais il paroît qu'elle étoit en Judée , & qu'elle duroit encore du temps de Jésus Christ.

Il enseignoit que la vertu , la paix ,

H

la santé, tous les biens, & Dieu même n'étoient qu'harmonie; que tout n'existoit que par les loix de l'harmonie, & que l'amitié n'étoit qu'une harmonieuse égalité: d'où il concluoit que les législateurs, & tous ceux qui gouvernent des peuples étoient obligés de travailler toujours à entretenir cette harmonie qui fait la félicité des particuliers, des familles, & des Etats; & que pour cet effet ils devoient ne rien épargner, & employer le fer & le feu pour chasser du corps, les maladies; de l'esprit, l'ignorance; du cœur, l'intempérance & les mauvais desirs; des familles, les dissensions & les querelles; & de toutes les compagnies, les factions & tout esprit de parti.

Il donnoit ordinairement ce précepte excellent pour les mœurs: *Faites toujours d'un ennemi un ami, & jamais d'un ami un ennemi. N'ayez rien en propre, appuyez les loix, & combattez l'injustice.*

Et celui-ci encore: *Choisissez toujours la voie qui vous paroît la meil-*

leure ; quelque rude & difficile qu'elle soit , l'habitude vous la rendra agréable & facile.

Il étoit si attaché & si soumis à la raison , que ni les travaux , ni les douleurs , ni les plus grands périls ne pouvoient l'empêcher d'entreprendre tout ce qu'elle exigeoit de lui , & qui lui paroïssoit juste : connoître la raison , & se déterminer à la suivre à quelque prix que ce pût être , n'étoit en lui que l'effet d'une seule & même réflexion ; & voici une particularité de sa vie qui en est une preuve bien éclatante.

Le principal Magistrat de Sybaris appelé Telys , ayant obligé sa ville de bannir cinq cens des plus riches Citoyens ; ces Sybarites se retirèrent à Crotone , où ils se réfugièrent au pied des autels. Telys , averti de cette démarche , envoie des Ambassadeurs aux Crotoniates pour leur redemander ces réfugiés , ou sur le refus , pour leur déclarer la guerre. On assemble le Conseil à Crotone , & on délibère sur la proposition de ces Ambassadeurs. Le Sénat & le

peuple ne favent d'abord à quoi se déterminer. Enfin le peuple qui se voyoit menacé d'une terrible guerre contre un redoutable ennemi, & qui préfere toujours l'utile à l'honnête, penchoit à rendre les bannis; & cet avis alloit l'emporter. Mais Pythagore fermant les yeux au danger, ne balança point; il remontra l'impiété de cette action, de rendre des hommes que les Dieux avoient reçus sous leur sauvegarde. Les Crotoniates changerent tout d'un coup, & aimerent mieux soutenir la guerre contre les Sybarites, que de la faire eux mêmes aux Dieux, en arrachant de leurs autels des malheureux qui y avoient trouvé un azyle. Les Sybarites rassemblent une armée de * trois cens mille hommes. Les Croto-

* C'est ainsi que le marquent Hérodoté, Diodore, Strabon. On est d'abord porté à croire qu'il y a eu faute aux notes numérales: mais Strabon en parlant de la prospérité de la ville de Sybaris, fait qu'on ne s'étonne pas de ce grand nombre de combattans; car il dit qu'elle commandoit à quatre nations voisines, & qu'elle avoit dans son ressort vingt-cinq grandes villes qui lui obéissoient.

niates vont à leur rencontre avec cent mille combattans , sous la conduite de l'Athlete Milon , qui marchoit à leur tête, couvert d'une peau de lion, armé d'une massue comme un autre Hercule, & ayant sur sa tête plusieurs couronnes qu'il avoit gagnées dans les combats des jeux Olympiques. On prétend que cet équipage bizarre intimida les ennemis. Quoi qu'il en soit , la valeur triompha du nombre ; les Sybarites furent défaits , & leur ville saccagée & détruite. Ainsi le mâle & pieux conseil de Pythagore , en empêchant les Crotoniates de commettre un sacrilège , leur fit remporter la plus signalée victoire dont on ait jamais parlé ; il n'y a point d'exemple qu'en soixante & dix jours une puissance comme celle des Sybarites ait été renversée.

Il recommandoit particulièrement la pudeur & la modestie , blâmoit tout excès dans la joie & dans la tristesse , & vouloit que dans tous les états de la vie on fût toujours égal.

Comme tous nos devoirs se me-

furent par notre dignité , il exhortoit sur toutes choses à se connoître & à se respecter soi-même ; & parce que la mere , la nourrice , & la garde des vertus , c'est la prudence ou la sage consultation , comme la témérité est la mere des vices , & de toutes les actions insensées , il ordonnoit de ne parler & de n'agir qu'après avoir bien consulté & délibéré.

Il étoit persuadé que comme la Médecine , qui ne guérit pas les maux du corps , est vaine ; la Philosophie , qui ne guérit pas les maux de l'ame , est inutile. Et il disoit ordinairement que d'ôter la liberté au discours , c'étoit ôter l'amertume à l'absynthe, qui n'est plus bonne qu'à être jetée. Ces maximes lui avoient inspiré une certaine sévérité qui le portoit quelquefois à reprendre les fautes avec beaucoup d'aigreur. Un malheur qui lui arriva le corrigea de ce défaut ; car un jour ayant repris un de ses disciples en public d'une maniere trop amere , ce jeune homme se tua de désespoir. Pytha-

gore fit sur cet accident des réflexions qui lui servirent le reste de sa vie , & il connut que la cure d'un vice , non plus que celle d'une maladie honteuse , ne doit se faire qu'en particulier. Depuis ce moment il ne lui arriva jamais de reprendre quelqu'un en présence d'un autre ; il fut aussi doux & modéré dans ses corrections , qu'il avoit été sévère ; il fit même sur cela ces deux maximes , qu'il ne faut jamais rien dire , ni rien faire dans la passion , & pendant le bouillonnement de la colere ; & qu'il faut plutôt choisir d'être aimé , que d'être craint , car le respect suit l'amour , & la haine accompagne la crainte.

Je ne rappelle point ici tous les grands préceptes de morale que Pythagore a donnés , parce qu'on les trouvera fort bien expliqués dans les commentaires d'Hiéroclès.

Il me paroît que la divination , & toutes ses dépendances doivent être comprises sous la morale , parce qu'elles sont des suites de la religion & de la politique des peuples ; ce

qui regarde certainement les mœurs.

Les Egyptiens ont été les peuples du monde les plus attachés à la divination : ils avoient inventé un nombre infini de présages , & d'augures. Pythagore ne les avoit pas imités en tout , & de tant de sortes de divination qu'il trouva établies & pratiquées , il ne retint que celle qui se tiroit du vol des oiseaux , & celle qui se formoit ^a des paroles fortuites. De toutes celles qu'on faisoit par le feu , il ne pratiqua que celle qui se tiroit de la fumée de l'encens brûlé sur l'autel. Ce ne fut pourtant pas lui qui les porta en Grèce , car la première & la dernière , je veux dire celle qu'on tiroit du vol des oiseaux , & celle qu'on tiroit de la fumée de l'encens , y étoient en usage long-temps avant lui , comme on le voit par les poésies d'Homere , qui parle souvent du vol d's oiseaux , & qui dans le dernier livre de l'Illiade fait mention de cette espèce de

^a Que les Grecs appelloient κληδόνιας , & les Latins *omina*.

^b devins qui devinoient par la fumée de l'encens.

Ce Philosophe tenoit que la divination étoit un rayon de lumière que Dieu faisoit reluire dans l'ame, à l'occasion de certains objets.

Les anciens historiens de sa vie prétendent qu'il étoit grand Devin : & pour le prouver ils racontent, que se promenant un jour sur le rivage de la mer avec plusieurs de ses amis & de ses disciples, & voyant un vaisseau qui venoit à pleines voiles, il entendit quelques-uns de ceux qui étoient avec lui, qui disoient qu'ils feroient bien riches, s'ils avoient toutes les marchandises que ce vaisseau apportoit. *Vous ne seriez pas si riches que vous pensez*, dit Pythagore ; *car vous n'aurez qu'un mort*. En effet il se trouva que ce vaisseau rapportoit le corps d'un homme considérable qui étoit mort dans un voyage, & qu'on venoit enterrer dans son pays.

Il recevoit encore la divination

^b Qu'il appelle *Σίονες*.

qui vient des songes , & il distinguoit les songes purement humains , & les songes divins , & expliquoit les causes de la vérité des uns , & de la fausseté des autres ; car quoique l'explication des songes , aussi bien que celle des présages dépendît de l'inspiration divine , les Egyptiens n'avoient pas laissé d'en donner des regles , & d'en composer un art , en recueillant avec soin tous les songes & les présages connus , & s'imaginant que toutes les fois que les mêmes choses arrivoient , l'événement devoit être le même. Mais on peut dire que l'homme est naturellement si porté à cette superstition , qu'il n'a pas besoin de regles ; la crainte & l'espérance qui ne l'abandonnent jamais , lui faisant expliquer pour lui , ou contre lui , tout ce qui lui paroît extraordinaire & surnaturel. Aussi voyons-nous dans tous les temps les présages & les songes expliqués , non - seulement par les Prêtres & par les Devins de profession , mais par les particuliers. L'histoire ancienne est

pleine d'exemples d'hommes , & de femmes même , qui n'ont pas plutôt entendu un songe , qu'ils en donnent l'explication. Dans Homère , un prodige ne paroît pas plutôt que les deux armées l'expliquent.

L'idolâtrie ne s'est pas contentée de produire toutes les sortes de divination , elle a encore enfanté les illusions de la Magie. La même curiosité , & le même orgueil qui ont porté l'homme à vouloir pénétrer & prédire les décrets de Dieu , l'ont porté à vouloir égaler sa toute puissance , & imiter les miracles qu'il opéroit par sa vertu.

La magie est née en Perse. On prétend que Zoroastre en avoit fait un traité en XII volumes , où il traitoit de la nature & du culte , des rites & des sacrifices des Dieux. Mais si la Perse est la mere de la magie , l'Egypte en a été la nourrice. On fait tout ce que les Magiciens opérerent à l'envi de Moïse par leurs enchantemens , & par leurs secrets magiques. Dans tous les temps cet art sacrilege a paru si beau aux

Païens , que la plupart ont cru qu'il manqueroit quelque chose à la perfection de leurs Philosophes , s'ils n'avoient été Magiciens. Il y a même de l'apparence que ceux qui ont fait la vie de ces anciens sages ont voulu les égarer par-là à ces hommes extraordinaires que Dieu a suscités sous la loi , & sous la grace , pour en faire les instrumens merveilleux de sa puissance , & l'on peut dire que ce penchant n'a jamais été plus fort que dans les premiers siècles du Christianisme. La plupart des Philosophes païens étoient adonnés à cet art détestable de la magie , pour avoir de prétendus miracles à opposer aux Chrétiens. Etant donc magiciens , ils vouloient que les premiers Philosophes l'eussent été , afin que dans tous les temps la vanité de la Philosophie païenne eût de quoi se soutenir contre la vérité de la Religion. C'est à cette folle envie qu'il faut rapporter tout ce que les anciens , & sur-tout Jamblique , & Porphyre ont dit de la magie de Pythagore , & des miracles qu'ils lui ont attribués.

Ils disent que pour persuader qu'il étoit Apollon Hyperboréen , il avoit fait paroître une de ses cuisses toute d'or en pleine assemblée aux jeux Olympiques ; qu'on l'avoit vu souvent dans la même assemblée faire descendre à lui une aigle , lui parler long-temps , & la renvoyer : qu'une ourse faisant de grands ravages dans la Pouille , il la fit venir à lui , la caressa quelque temps , & après lui avoir ordonné de ne plus nuire à aucun animal vivant , il la lâcha ; que l'ourse s'enfonça dans les forêts , ne fit plus de mal à personne , & épargna jusqu'aux animaux : qu'il ne fit que dire un mot à l'oreille d'un bœuf qui alloit dans un champ semé de fèves , & que le bœuf tout aussitôt se détourna , & prit un autre chemin.

On rapporte encore plusieurs autres merveilles semblables , & aussi bien fondées , qui avoient fait dire qu'Orphée lui avoit transmis l'empire qu'il avoit sur les bêtes , avec cette différence , que ce qu'Orphée n'exécutoit que par la force de ses

chants harmonieux , Pythagore le faisoit par la vertu de ses paroles.

C'est encore à la même envie qu'il faut attribuer ce que les mêmes Historiens ont dit du javelot que le Scythe Abaris avoit donné à Pythagore. Ce Scythe attiré par la grande réputation de ce Philosophe , avoit quitté sa patrie pour l'aller voir. Pythagore lui ayant trouvé beaucoup d'ouverture d'esprit , & de grandes dispositions à la Philosophie , l'initia dans tous ses mysteres ; & Abaris , pour lui témoigner sa reconnoissance , lui donna un javelot d'une merveilleuse vertu ; car avec ce javelot Pythagore passoit en un moment les plus grandes rivières , & les montagnes les plus inaccessibles , calmoit les tempêtes , chassoit la peste , & appaisoit tous les fléaux. On dit que par le moyen de ce javelot il fut vu en un même jour à Métapont en Italie , & à Tauroménium en Sicile. Il n'est pas difficile de voir que ce javelot a été imaginé sur la verge de Moïse. Mais tous ces historiens , en débitant ces contes , n'avoient pas

assez étudié le caractère de leur Héros , naturellement ennemi de l'ostentation & du faste , & si éloigné de la moindre vanité , que dans toutes ses actions , il fuyoit l'éclat qui attire l'envie ; il en fit même un précepte qu'il donna à ses disciples. Cet éloignement qu'il avoit pour la vaine gloire , & qu'il vouloit inspirer aux autres , alloit si loin , qu'un jour il conseilloit à un Athlete de s'exercer , mais de ne chercher jamais à vaincre , regardant en cela la victoire comme un piège de l'orgueil , ou du-moins comme une chose très-inutile à la santé , qui est le seul but qu'on doit se proposer dans les exercices. Timon n'a pas laissé de l'accuser de vanité dans ces vers. *Pythagore l'enchanteur qui n'aime que la vaine gloire , & qui affecte un langage grave pour attirer les hommes dans ses filets.* Mais c'étoit Timon , c'est à-dire l'ennemi des hommes , & sur tout des sages.

La fable de la descente de Pythagore dans les enfers , vient encore du même esprit ; elle n'est fondée

que sur ce que ce Philosophe , à l'exemple de Zoroastre , d'Epiménide , & de Minos , qui s'étoient retirés dans des antres pour se séparer du tumulte du monde , & pour y méditer tranquillement , s'étoit enfermé dans un lieu souterrain pour vaquer avec moins de distraction à la méditation & à l'étude de la Philosophie. Quand il sortit de ce cabinet , il étoit si défait & si maigre , qu'on dit qu'il revenoit des enfers , c'est-à-dire , du tombeau. Dans la suite des temps cette expression fut prise à la lettre , & l'on débita qu'il étoit véritablement descendu dans les enfers , comme la fable le racontoit d'Hercule , & d'Ulysse.

J'ai déjà remarqué que du temps de Pythagore , la Philosophie n'étoit pas encore partagée en Logique , Physique & Morale ; & que ce partage ne fut fait que du temps de Socrate & de Platon. Avant eux , toute la Philosophie étoit comprise sous le nom général de Physique ; mais pour garder quelque ordre , je

traiterai ici séparément de toutes ces sciences qui sont aujourd'hui comme des parties distinctes de la Philosophie , pour découvrir les progrès que Pythagore y avoit faits. Nous avons déjà vu en gros sa Théologie & sa Morale ; venons à sa Physique.

La Physique proprement dite , *Physique de Pythagore.* avoit été peu cultivée avant les sept Sages ; on ne commença que de leur temps à s'y appliquer. C'est pourquoi Plutarque assure que les Grecs y étoient encore alors fort simples & fort grossiers. Les autres peuples n'y étoient pas plus habiles. Ainsi il ne faut pas chercher dans la doctrine de Pythagore un système de Physique bien complet & bien suivi. Il n'estimoit pas même assez cette science pour en faire une étude particulière ; car il disoit que la Philosophie , ou la Sagesse , étoit la science de la vérité des choses qui existent véritablement ; que les choses qui existent véritablement sont les incorporelles & éternelles, & que toutes les choses matérielles & corpo-

relles étant nées & sujettes à corruption , elles sont sans être , & par conséquent qu'elles ne peuvent tomber sous la science. Cependant quoique ce qu'on nous a conservé de la Physique ne soit peut-être qu'une petite partie de ce qu'il enseignoit , on ne laisse pas d'y trouver des découvertes considérables , & des principes qui marquent une assez profonde connoissance , & beaucoup d'esprit.

Il concevoit la matiere comme une seule masse , qui par la différente configuration des parties qui la composent , a produit les élémens. Ce qu'il expliquoit de cette maniere.

Des cinq figures des corps solides , qu'on appelle aussi Mathématiques , du *cube* , qui est le corps quarré à six faces , a été faite la terre ; de la *Pyramide* , le feu ; de l'*octaëdre* , c'est-à-dire , du corps à huit faces , l'air ; de l'*icosaëdre* , ou corps à vingt faces , l'eau ; & du *dodecaëdre* , ou du corps à douze faces , la suprême sphere de l'univers , en quoi il a été suivi par Platon.

Timée de Locrès a parfaitement expliqué cette doctrine dans le petit ouvrage que Platon nous a conservé, & l'explication qu'il en donne s'est trouvée très-conforme à celle que m'en a donnée un célèbre Mathématicien que j'ai consulté, & qui assurément n'a jamais lu Timée. Voici comme parle cet habile Mathématicien.

M. Sauvcur.

Par le *cube* ou *exaedre*, Pythagore a voulu marquer la stabilité ou solidité de la terre ; & par les triangles qui environnent le *tetraedre*, l'*octaedre*, & l'*icosaedre*, la fluidité du feu, de l'air, & de l'eau.

Le *tetraedre*, à cause de sa figure pyramidale, & son peu de solidité, représente le feu qui est très-tenu, & très-mobile.

L'*octaedre*, qui est comme deux pyramides jointes ensemble par une base quarrée, ayant plus de solidité, représente l'air qui est moins léger, & moins subtil que le feu. Cette figure par une de ses pyramides, s'approche du feu élémentaire, & par l'autre de la terre, qu'elle ne touche

que par un point , c'est à-dire , dont elle est détachée.

L'icosaèdre , qui est comme deux pyramides pentagones appuyées sur un rond environné de triangles , représente l'eau , qui est plus solide , & plus pesante que l'air , & qui se repose sur la terre qui contient les trois élémens à triangles.

Enfin le *dodecaèdre* , étant formé de douze pentagones , marque la suprême sphere de l'univers ; parce qu'outre que le pentagone renferme les autres figures , les douze faces renferment les quatre élémens , les sept cieux , & le firmament. Timée s'explique presque dans les mêmes termes , & ce que je viens de rapporter peut servir de commentaire à ce qu'il a écrit ; mais ce système est bien différent de celui des atomes dont Leucipe , & Démocrite ont été les auteurs.

Cette matiere ainsi diversifiée par la diverse configuration de ses parties , souffre de continuels changemens , & fournit sans cesse des altérations infinies pour les productions

& les corruptions ; ~~est~~ pourquoi Pythagore l'appelloit *autre* , & il disoit que de cet *autre* , & du *même* , qui est Dieu , le monde avoit été fait un animal vivant & intelligent , à cause de l'esprit qui le meut , & qui l'anime. Il enseignoit qu'il étoit rond ; que le feu en occupoit le milieu ; & que la terre ronde aussi , & l'une des étoiles , c'est-à-dire , des planetes , tournant autour de ce centre , faisoit ainsi le jour & la nuit , & qu'elle avoit des antipodes , suite nécessaire de sa rondeur.

Il fut le premier qui découvrit l'obliquité du Zodiaque , & qui reconnut que la Lune recevoit toute sa lumière du Soleil ; que l'arc-en-ciel n'étoit que la réflexion de la lumière , & que l'étoile du soir qu'on appelle *Vénus* & *Vesper* , est la même que l'étoile du matin appelée *Lucifer* & *Phosphore* , & il expliqua sa nature & son cours , mais il ne parût pas qu'il ait connu qu'elle empruntoit sa lumière du Soleil , comme la Lune.

Il appella le premier l'univers

κόσμον , monde , pour marquer la beauté , l'ordre , & la régularité qui regnent dans toutes ses parties. Voilà d'où vient que dans tous les écrits plus anciens que Pythagore , on ne trouve jamais ce mot employé pour dire l'univers.

Il disoit que *le temps est la sphere du dernier ciel qui contient tout* ; pour faire entendre que le temps enveloppe , & renferme toutes choses ; & que le mouvement de l'univers est la mesure du temps , qui a commencé avec ce monde visible , & qui , comme dit Platon , fut créé avec le ciel , afin qu'étant nés ensemble , ils finissent aussi ensemble , s'ils viennent jamais à être dissous.

Il paroît qu'il est le premier , qui transportant sur la surface de la terre les deux tropiques , & les deux cercles polaires , a divisé cette surface en cinq zones. Celle qui occupe le milieu de la terre entre les deux tropiques , il l'a appelée *la zone torride* ; celles qui sont entre les tropiques , & les cercles polaires , il les a appelées *tempérées* ; & les deux dernières , du

côté des poles , il les a appellées *les zones froides* , ou *glaciales*. Et il a cru qu'il n'y avoit que celle du tropique d'été , & celle du tropique d'hiver qui fussent habitées , comme tenant le milieu chacune de son côté , entre la chaleur extrême de la zone torride , & le froid excessif de la zone glaciale.

Il appelloit la mer *une larme de Saturne* : Les deux ourses polaires , *les mains de Rhée* : La Pléiade , *la lyre des Muses* : Les planetes , *les chiens de Proserpine*. Et j'avoue que j'ignore parfaitement les raisons qui ont pu donner lieu à ces idées.

Sur la larme de Saturne , un fa- *Lucas Hol-*
 vant Auteur a cru que cette expref- *stenius.*
 sion pouvoit avoir été tirée des fables des Juifs , qui disoient que toutes les fois que Dieu se souvenoit des calamités de son peuple , il jettoit deux larmes dans la mer océane : mais cela me paroît bien éloigné. Il y a plus d'apparence que ce sont des expressions énigmatiques fondées sur d'anciennes fables , que nous ignorons.

J'ai déjà dit que les Egyptiens étoient les peuples du monde les plus soigneux de leur santé. Cette grande attention avoit produit un nombre infini de Médecins ; mais de Médecins qui n'ayant encore presque aucune connoissance de la nature , ne fondoient la médecine que sur les expériences , & ne tiroient leur pratique que des recueils publics que l'on avoit conservés.

Thalès , Epiménide , Phérécyde furent les premiers qui commençant à étudier la Nature , joignirent la Médecine à la Physique. C'étoient des Médecins Philosophes moins attachés à la pratique qu'à la théorie , & qui très-contens de connoître les causes générales , raisonnaient sur tout ce qui paroissoit.

Pythagore suivit leur exemple : il s'attacha à la Médecine , & l'on peut dire que ses découvertes n'ont pas été inutiles pour la perfection de cet art. Il reconnoissoit les quatre élémens comme les sujets des quatre premières qualités du froid & du chaud , du sec & de l'humide ,
&

& c'est ce qui donna bientôt lieu à la découverte de ce grand principe, que ce ne sont pas ces premières qualités qui font les maladies ; mais les secondes, l'acerbe , l'amer , le doux , le salé , & toutes les autres saveurs. Principe qu'on peut appeller le fondement de la Médecine.

Il appelloit l'ivresse , *la ruine de la santé, le poison de l'esprit & l'apprentissage de la manie.* Il disoit que le printemps est la plus saine des saisons , & l'automne la plus mal-saine. Il condamnoit tous les excès dans le travail , & dans la nourriture , & vouloit qu'on y gardât toujours l'équilibre & la juste proportion.

En général , il condamnoit l'amour. Quelqu'un lui ayant demandé en quel temps il pouvoit approcher d'une femme ? il répondit , *quand tu seras las de te bien porter.*

Il posoit le chaud pour principe de la vie. Il soutenoit que tous les animaux naissent des semences , & qu'il est impossible que d'un élément seul , comme de la terre , il naisse aucun animal vivant ; par-là il rui-

noit le système de Thalès, qui ne connoissoit que l'eau pour principe des choses.

Il enseignoit que ce qui forme l'homme est une substance qui descend du cerveau ; & , comme il l'appelloit lui-même , *une goutte du cerveau* , imprégnée d'une vapeur chaude ; que de la substance sont formés les os , les nerfs , les chairs , & toutes les autres parties ; & que de la vapeur chaude se forment l'ame & le sentiment ; car par cette *vapeur chaude* il n'entendoit que les esprits ; & c'est dans ce même sens qu'il disoit que le sentiment en général , & la vue en particulier , étoient une vapeur très-chaude.

Il disoit que le fœtus est formé en quarante jours , & que selon les loix de l'harmonie , c'est-à-dire du mélange des qualités , il naît le septième , le neuvième , ou le dixième mois , & qu'alors il a en lui les principes & les raisons de tout ce qui lui doit arriver pendant sa vie , qui ne manque jamais d'être conforme à l'harmonie dont il est com-

posé : car , comme l'a dit après lui Timée de Locrès son disciple , *Nos dispositions à la vertu ou au vice , (comme à la santé & à la maladie ,) viennent plutôt de nos parens , & des principes dont nous sommes composés , que de nous mêmes.*

Outre le premier partage de l'ame en entendement , & en ame , ou char subtil de l'ame , il en faisoit un second ; car il enseignoit que l'ame est composée de trois parties , de la sensitive , de l'irascible , & de l'intelligente : que la sensitive , & l'irascible , communes à tous les animaux , ont leur siège dans le cœur où elles sont le principe des passions & des sentimens ; & que la raisonnable , particulière à l'homme , a son siège dans le cerveau , où elle est le principe de l'intelligence , ou l'intelligence même : que les deux premières sont nourries & entretenues par le sang , & que les raisons & les discours sont les vents qui entretiennent le feu de l'ame intelligente.

Quand on lit le Timée de Locrès ,

que Platon a expliqué, on voit clairement que Pythagore avoit parfaitement connu les causes de la santé & des maladies du corps & de l'ame. Aussi Hippocrate a-t-il suivi la plupart de ses principes, en les perfectionnant.

C'est de Pythagore que Timée avoit appris que la nature a formé notre corps comme un instrument capable d'obéir & de se conformer à tous les différens genres de vie ; & que comme cet instrument pour être en bon état doit avoir la santé, la vivacité du sentiment, la force & la beauté, ou la juste proportion des parties ; il faut aussi accorder & accommoder l'ame aux vertus qui répondent analogiquement aux qualités ou aux vertus du corps : qu'il faut donc lui donner la tempérance qui répond à la santé, la prudence qui répond à la vivacité du sentiment, le courage qui répond à la force, & enfin la justice qui répond à la beauté ou à la juste proportion des parties ; & que les principes de ces vertus de l'ame & du corps viennent

véritablement de la nature ; mais que le progrès & la perfection viennent de l'éducation & du soin ; celles du corps par le moyen de la gymnastique & de la Médecine , & celles de l'ame par le moyen de la Philosophie ; car comme Platon l'a dit admirablement dans le commentaire qu'il a fait sur ce traité du Timée , * *La culture de ces deux parties , dont nous sommes composés (de l'ame & du corps ,) c'est de donner à chacune la nourriture & les mouvemens qui lui sont propres.*

Pythagore apprit les nombres & l'arithmétique des marchands Phéniciens , & il trouvoit cette science si merveilleuse , qu'il disoit que celui qui l'avoit inventée étoit le plus sage des hommes , & au-dessus même de celui qui avoit imposé les noms aux choses , ce qu'il regardoit pourtant comme l'effet d'une profonde sagesse. Il se servoit des nombres pour expliquer la création & les

* Cette matiere est traitée plus à fond dans ma préface sur les Œuvres d'Hippocrate.

principes des êtres , comme je l'ai déjà remarqué. Par exemple , il disoit , que l'ame étoit un nombre se mouvant soi-même ; & que tout ressembloit au nombre.

Dans le
traité de
l'ame , liv.
1, ch. VI.

Aristote n'a combattu cette première expression , & n'y a trouvé des absurdités infinies , que parce qu'il l'a prise à la lettre , comme si Pythagore avoit voulu dire que l'ame étoit véritablement une unité , un point qui se mouvoit , & qui changeoit de situation ; mais ce n'étoit nullement là le sens de ce Philosophe , qui par cette figure vouloit faire seulement entendre que l'ame a un caractère de divinité , & qu'étant immatérielle & indivisible , & se mouvant par sa volonté , elle ressembloit à Dieu même ; comme en disant que tout ressembloit au nombre , il n'a voulu dire autre chose , sinon que la divinité étoit reconnoissable dans tous les ouvrages de la nature , & qu'elle y avoit comme tracé son image.

On attribue même à Pythagore , ou à ses disciples , l'invention des

notes numérales que nous appel-
 lons *chiffres*, & que l'on attribue
 vulgairement aux Arabes. Vossius
 a prouvé qu'elles sont plus ancien-
 nes qu'on n'a cru, & M. Huet, an-
 cien Evêque d'Avranches, & un des
 plus savans hommes de notre siècle,
 a fait voir très clairement que ces
 chiffres ne sont que les lettres Grec-
 ques, qui peu-à-peu ont été alté-
 rées & défigurées par les copistes
 ignorans, ou par une longue habi-
 tude d'écrire, qui corrompt ordi-
 nairement la main. On croit aussi
 que les Pythagoriciens avoient con-
 nu le progrès décuple, & je suis
 persuadé qu'on se trompe. Il est cer-
 tain que les dix doigts ont fixé an-
 ciennement le calcul au dixain, &
 que l'on répétoit toujours de ma-
 nière que par la diverse position des
 doigts, & par la différente figure
 qu'on leur donnoit, on leur faisoit
 signifier tantôt un, & tantôt mille.
 C'est sur cela qu'est fondé le bon
 mot d'Oronte, gendre du Roi Ar-
 taxerce, lequel ayant été disgracié,
 dit que *les favoris des Rois étoient*

*Dans ses
 notes sur
 Pomponius
 Méla.*

*Demonf-
 trat. Ev.
 propos. 4.
 c. 13. §. 9.
 p. 172.*

comme les doigts de la main, qu'on fait valoir comme on veut, un ou dix mille. Mais on ne montrera jamais que les doigts ayent conduit à ce progrès, qui donne tant de vertu aux chiffres, que plusieurs de ces chiffres étant mis ensemble, le dernier ne vaut qu'un, le pénultième vaut dix, l'antépénultième vaut cent, & ainsi à l'infini, en augmentant toujours la valeur du chiffre au décuple de celui qui le précède, selon ce *te regle, nombre, dixaine, centaine, mille, dixaine de mille.* Je ne vois pas qu'il y ait aucun vestige de cette opération d'arithmétique dans toute l'antiquité; & si je crois cet usage moderne, je crois aussi la raison sur laquelle il est fondé très-inconnue, & très-difficile à découvrir.

*Les Mathématiques.
La Géométrie.*

Comme les débordemens du Nil confondoient tous les ans les limites des héritages; & diminuoient les terres; pour les rétablir, & pour faire en sorte que chacun ne payât le tribut au Prince qu'à proportion de ce qui lui restoit de terre, il fallut inventer un art, qui en remet-

tant chacun dans son bien , marquât aussi précisément la diminution qu'il avoit soufferte ; & ce fut ce qui produisit la Géométrie , dont on attribue l'invention à un Roi d'Egypte , c'est-à-dire , à ses ordres , & la perfection à Pythagore. On voit par-là que l'Arpentage a été les premiers élémens de la Géométrie ; & il faut qu'il ait été bien ancien en Egypte , puisqu'on le trouve très-connu , & très-pratiqué en Grèce plus de trois cens ans avant Pythagore , comme on le voit dans les poésies d'Homere qui a orné son Poème de comparaisons tirées de cet art.

Nous ne savons pas jusqu'où Pythagore avoit poussé les mathématiques , car il ne nous reste presque rien qui puisse nous faire juger du progrès qu'elles avoient fait par son moyen. Nous savons seulement qu'il y étoit fort appliqué , & que ce fut lui qui trouva , & qui démontra que le quarré de l'hypoténuse d'un triangle rectangle est égal aux deux quarrés des deux côtés. On dit même qu'il eut tant de joie de cette dé-

couverte , qu'il immola au Muses une hécatombe.

Mais comment Pythagore auroit-il immolé cent bœufs , lui , qui condamnoit si fortement la trop grande dépense dans les sacrifices , & qui apparemment n'étoit pas dans une fortune à pouvoir faire ce qu'il défendoit ? Cicéron rapportant la même histoire , dit qu'il n'immola qu'un bœuf : & il reste encore sur cela une difficulté ; c'est que Pythagore n'offrit jamais de sacrifice sanglant. Les historiens de sa vie remarquent qu'à Délos il ne fit ses prières qu'à l'autel d'Apollon qui préside à la naissance ; parce que c'étoit le seul autel qui n'étoit pas arrosé de sang ; car on n'avoit garde de souiller par la mort des animaux , un autel dédié à la naissance & à la vie. La solution de cette difficulté doit être tirée d'une loi fort ancienne , qui permettoit d'offrir des victimes faites par art , quand on n'en avoit pas de naturelles , ou qu'on ne pouvoit les offrir. C'est ainsi que Porphyre écrit , que Pythagore of-

frit un bœuf en sacrifice , non pas un bœuf vivant , mais un bœuf fait de pâte : & Athénée rapporte de même , qu'Empédocle , disciple de Pythagore , ayant été couronné aux jeux Olympiques , distribua à ceux qui étoient présens un bœuf fait de myrrhe , d'encens , & de toutes sortes d'aromates. Pythagore avoit encore tiré cette coutume d'Egypte , où elle étoit fort ancienne , & où elle se pratiquoit encore du temps d'Hérodote , qui écrit , que malgré l'horreur que les Egyptiens avoient pour les pourceaux , ils en immoloient à Bacchus & à la Lune , & mangeoient la chair de ces victimes ; & que ceux qui n'avoient pas le moyen d'avoir un pourceau pour l'immoler , en faisoient un de pâte , & après l'avoir fait cuire , ils l'offroient en sacrifice comme un pourceau vivant. Cette coutume des Egyptiens pouvoit avoir été empruntée des Philistins qui offrirent à Dieu des rats d'or. Mais ce qu'il y a de bien remarquable , c'est qu'elle a passé d'Egypte dans les Indes avec

*Dans le
I. liv. des
Rois. chap.
VII.*

beaucoup d'autres rites des Egyptiens & des Pythagoriciens ; & qu'elle s'y conserve encore aujourd'hui, comme M. Thévenot le mar-

Vol. 3, que dans ses voyages des Indes, en
chap. 47. parlant des Bramens de Têlenga, province de l'Indostan. Il y a, dit-il, un autre jour de réjouissance, auquel ils font une vache de pâte, qu'ils emplissent de miel, & puis l'égorgent, & la mettent en pieces. Ce miel qui coule de tous côtés représente le sang de la vache, & ils mangent la pâte au-lieu de sa chair. Je n'ai pu savoir l'origine de cette cérémonie. Cette origine n'est autre que celle que je viens de marquer. Le même voyageur rapporte qu'en ce pays là il y a un certain jour dans l'année, auquel ces Bramens mangent de la chair de pourceau, mais secrètement, de peur de scandale. C'est encore un rameau de la superstition d'Egypte dont parle Hérodote.

La Musi- On fait honneur à Pythagore de
que. la découverte des proportions harmoniques. On raconte même comment cela arriva. On écrit, qu'un

jour , après avoir médité long-temps sur les moyens d'aider l'ouïe , comme on en avoit déjà trouvé pour aider & affûrer la vue par la regle , le compas , l'astrolabe , & autres instrumens ; & le tact , par la balance & par les mesures , il passa par hasard devant la boutique d'un Forge-ron , & entendit plusieurs marteaux de différente grosseur , qui battoient le fer sur l'enclume. La justesse de cette harmonie le frappa , il entra dans la boutique , examina les marteaux , & leur son , par rapport à leur volume ; & s'en étant retourné chez lui , il fit un instrument de la muraille de sa chambre , avec des pieux qui tenoient lieu de chevilles , & des cordes d'égale longueur , au bout desquelles il attachâ différens poids , & en frappant plusieurs de ces cordes ensemble , il en formoit différens accords , & s'instruisoit par-là des raisons de cette différente harmonie , & des intervalles qui la causoient ; & sur cela il fit le célèbre canon d'une seule corde , qui fut appelée , *le canon de Pythagore* , où

il marqua toutes les proportions harmoniques. C'est ce canon que son fils Arimneste consacra long-temps après dans le temple de Jupiter , à Samos , sur une lame de cuivre , & le même qu'un certain Simus enleva , & qu'il redonna ensuite sous son nom , comme s'il en avoit été l'inventeur.

Pythagore avoit sur la musique un sentiment bien particulier , & que les maîtres de l'art trouveront pourtant raisonnable & juste , quand ils l'auront approfondi. Il condamnoit , & rejettoit tout jugement que l'on fait de la musique par l'ouïe ; parce , dit Plutarque , qu'il trouvoit que le sentiment de l'ouïe étoit déjà si affoibli , qu'il n'en pouvoit plus juger sainement. Il vouloit donc qu'on en jugeât par l'entendement & par l'harmonie analogique & proportionnelle. C'étoit à mon avis pour faire entendre que la beauté de la musique est indépendante du chant qui flatte l'oreille , & ne consiste que dans la raison , dans la convenance & dans les proportions dont l'intelligence est le seul juge.

Dans le traité de la musique , pag. 1144.

Quant à ce qu'il disoit , que le sens de l'ouïe étoit déjà devenu foible & impuissant , cela s'accorde avec ce qu'il assûroit , que si les hommes n'entendoient pas l'harmonie de l'univers , c'étoit à cause de la foiblesse & de l'imbécillité de leur nature qu'ils avoient laissé abâtardir & dégénérer.

Il regardoit la musique comme un grand remede pour la santé , & il s'en servoit dans les maladies du corps , comme dans celles de l'ame. Mais il ne regardoit comme véritable musique que celle qui marie la voix avec les instrumens. Car , comme Platon l'a dit après lui , la musique parfaite est un composé de voix & d'harmonie. La voix seule est plus parfaite que les instrumens seuls ; mais il manque quelque chose à sa dernière perfection , c'est l'harmonie ; & les instrumens seuls sans la voix , ne rendent que des sons vagues qui peuvent bien émouvoir , mais qui ne peuvent jamais ni instruire ni former les mœurs , ce qui doit être la première

fin de la musique. Homere semble avoir enseigné à Pythagore cette vérité ; car il ne représente pas Achille jouant simplement de la Lyre , mais chantant sur sa Lyre les exploits des Héros. Voilà pourquoi , de tous les instrumens ce Philosophe n'approuvoit & ne retenoit que la Lyre , & il rejettoit surtout la flûte , comme ayant un son trop violent , & plus propre à mettre en fureur , qu'à ramener aux mœurs , pour me servir des termes d'Aristote , qui a embrassé le sentiment de Pythagore , comme Platon ; & qui après en avoir dit les raisons , toutes tirées de la Morale , assure que Minerve ne rejetta pas tant les flûtes , parce qu'elles rendent difforme le visage de ceux qui en jouent , que parce qu'elles ne contribuent en aucune maniere à former l'esprit & les mœurs.

Aristoxene a écrit que Pythagore fut le premier qui porta en Grèce les poids & les mesures ; mais cela est démenti par les témoignages de l'antiquité ; les poésies seules d'Homere

font voir que les poids & les mesures étoient connus en Grèce plusieurs siècles avant Pythagore.

Du temps de ce Philosophe la Logique ne faisoit pas partie de la Philosophie. On n'avoit pas encore fait de regles pour réduire en art le raisonnement , que l'on croyoit aussi naturel à l'homme que la parole. La nécessité de cet art commença pourtant bientôt à se faire sentir ; car ce fut environ vers ce temps-là que les Sophistes commencerent à l'élever , & à abuser du raisonnement pour combattre la raison ; c'est pourquoi le disciple de Pythagore , qui a fait les Vers dorés , donne ce précepte : *Il se fait parmi les hommes plusieurs sortes de raisonnemens bons & mauvais. Ne les admire pas légèrement , & ne les rejette pas non plus. Mais si l'on avance des faussetés , cede doucement , & arme-toi de patience.*

Voilà tous les préceptes de Logique qu'on trouve dans ce siècle-là comme parmi les Hébreux du temps de Salomon , qui se contente de dire dans le même sens , & dans la

même vue, que *toute science sans examen & sans preuve, ne fait que tromper*. Nulle méthode marquée encore, nulles regles prescrites; mais seulement des avertissemens vagues, de se défier des raisonnemens, & de les examiner pour discerner la vérité d'avec le mensonge. Ces avertissemens ont enfin produit la Dialectique, qui est la véritable Logique. A mesure que les Sophistes se sont multipliés & accrédités, on s'est aussi plus attaché à la Dialectique, si nécessaire pour les combattre, & pour empêcher leur progrès. Voilà pourquoi Socrate la cultiva particulièrement, & Platon la perfectionna, & en régla même l'étude. Ils ne donnerent pourtant ni regles ni préceptes; ils n'enseignoient que par exemples; &, comme dit Aristote, * *ils enseignoient, non pas l'art, mais l'effet de l'art*. C'est-à-dire, qu'ils enseignoient la pratique sans donner de regles. Zénon d'Elée avoit bien imaginé quelques syllo-

* Οὐ γὰρ τέχνην, ἀλλὰ τὰ ἀπὸ τῆς τέχνης εἶναι ἔδωκεν. *De sophist. Elench. 2. 34.*

gifines, comme des tours de palestre ; mais cela n'étoit pas capable de faire la premiere ébauche de l'art. Cet honneur de mettre la raison en règles , s'il est permis de parler ainsi , étoit réservé à Aristote , au génie du monde le plus propre à réduire en art la pratique de ceux qui l'avoient précédé , & à faire des regles sur les exemples. C'est donc l'abus que l'on a fait du raisonnement qui a produit la Logique , & qui l'a produite dans le temps où l'on en avoit le plus de besoin pour soutenir la vérité & la justice contre les efforts des Sophistes qui enseignoient à leur résister ; mais ce seroit la matiere d'un gros ouvrage , que de marquer la naissance , le progrès , la perfection , & la derniere constitution de la Logique. Revenons à Pythagore.

L'application qu'il donnoit à toutes ces sciences ne l'empêchoit pas de cultiver la politique , qui faisoit presque toujours l'occupation des premiers sages. Il l'appuya sur ses véritables fondemens , qui sont l'égalité & la justice. Aussi parmi les

ouvrages qu'on cite de lui , il y a non-seulement des livres de Physique & des préceptes de Morale , comme ceux qui sont contenus dans les Vers dorés , mais encore des traités de Politique. Tous ces ouvrages se sont perdus : mais l'étendue d'esprit , & le grand sens de Pythagore n'auroient jamais pu si bien paroître par ses écrits de politique , qu'ils éclatent par les grandes choses qu'il a exécutées. Les actions beaucoup mieux que les paroles font juger de la sagesse de ceux qui donnent des loix aux peuples , & qui établissent des regles pour le gouvernement des Etats. Le sage n'est pas seulement heureux , mais il rend heureux tous ceux qui l'écoutent. C'est ce que fit Pythagore ; il délivra du joug de la servitude plusieurs villes d'Italie , & de Sicile , appaisa les séditions dans plusieurs autres , rétablit l'union & le calme dans une infinité de familles déchirées par la discorde , & adoucit les mœurs féroces de plusieurs peuples , & de plusieurs tyrans ; sa sagesse , sa douceur , &

son équité étoient comme des vents frais & agréables , qui rallentiffoient l'ardeur des plus emportés. Un tyran de Centorupine en Sicile fut si frappé de ses discours , que non-seulement il déposa la tyrannie , mais il se dépouilla même de tous ses biens , dont il donna une partie à sa sœur , & l'autre partie à la ville , & ne se réserva que le nécessaire pour vivre dans l'état d'un simple particulier.

Un seul résista aux remontrances de Pythagore , ce fut Phalaris de Crete tyran de Sicile , & le plus cruel des tyrans. Pythagore étoit allé à sa Cour dans l'espérance de ramener à la piété & à la raison cet homme impie , qui faisoit gémir ses peuples dans la plus insupportable de toutes les servitudes. Il lui parla avec beaucoup de liberté & de force , sur le culte des Dieux , sur la providence à laquelle les méchans ne peuvent jamais se dérober , & sur les horreurs de la tyrannie. Phalaris ne pouvant supporter des vérités qui l'effrayoient , sans le cor-

riger , s'emporta contre lui , & contre le Scythe Abaris qui l'accompagnoit , & les menaça de les faire mourir. L'attente de la mort n'étonna point Pythagore , il continua de parler au tyran avec la même liberté ; le tyran n'en devint que plus endurci. Mais si les raisons de la Philosophie furent molles contre la dureté de ce monstre , elles eurent la force de ranimer les Siciliens , & de relever leurs courages abattus par la tyrannie. Phalaris fut tué le jour même qu'il avoit marqué pour la mort de Pythagore.

Ce qui fait encore beaucoup d'honneur à ce Philosophe , ce sont les grands hommes sortis de son école , comme Architas , Lysis , Empédocle , Timée , Epicharmus , & plusieurs autres , parmi lesquels on compte même son Esclave Zamolxis qui étoit de Thrace , & qui fit de si grands progrès auprès de son maître , qu'il mérita d'être choisi pour donner des loix à son pays.

Voici encore deux sages Législateurs formés dans la même école ,

Charondas qui gouverna la ville de Thurium , & Zaleucus qui donna des loix à celle de Locrès. Le lecteur ne fera peut-être pas fâché de voir ici quelques traits de la sagesse de ces deux Pythagoriciens.

Charondas chassa du conseil , & priva de toute fonction publique ceux qui avoient donné des marâtres à leurs enfans , supposant , & peut-être avec raison , que puisqu'ils avoient fait ce tort à ceux qui leur devoient être si chers , ils seroient très-capables de faire tort à leur patrie , & de lui donner de mauvais conseils.

Comme rien ne contribue tant à la corruption des mœurs , que la fréquentation des vicieux , il fit une loi contre les mauvais commerces , de maniere qu'un jeune homme qui hantoit mauvaise compagnie , étoit appelé en justice , & puni comme d'une mauvaise action.

Il fut le premier qui établit pour la jeunesse des maîtres payés des deniers publics.

Mais on vante sur-tout sa loi sur

les tuteles. Il ordonna que les biens des enfans orphelins feroient administrés par les plus proches parens du côté du pere, & que leur personne & le soin de leur éducation, ne feroient confiés qu'aux plus proches parens du côté de la mere ; il avoit prévu que la vie de l'orphelin seroit plus en sûreté entre les mains de ceux qui ne pouvoient prétendre à son bien, & que ce bien seroit régi avec plus de fidélité & de soin par ceux que la succession regardoit, & qui n'étoient pas maîtres de la personne.

Zaleucus, après avoir exhorté ses citoyens en général à la piété, les Magistrats à la justice, & à ne consulter dans leurs jugemens ni la haine, ni l'amitié, & chaque particulier à la bonne conscience, à ne faire jamais tort à personne, à n'avoir point de guerres immortelles ; mais à regarder un ennemi, comme pouvant redevenir ami, en quoi il est aisé de reconnoître la doctrine de Pythagore ; il s'attacha sur-tout comme son maître à refréner le luxe ; & voici sur cela une de ses loix
qui

qui a paru très-remarquable par sa singularité : *Qu'aucune femme libre ne mène avec elle qu'une esclave , à moins qu'elle ne soit ivre : Qu'elle ne sorte de la ville pendant la nuit , si ce n'est pour adultere : Qu'elle ne porte ni or , ni broderie , à moins qu'elle ne fasse profession de courtisane : Que les hommes ne portent ni anneaux d'or , ni habits magnifiques , s'ils ne veulent passer pour débauchés.* Il prétendoit qu'il n'y avoit personne assez impudent pour faire profession publique de turpitude , & pour porter un si honteux témoignage contre lui-même au milieu de ses citoyens.

Comme rien n'assure tant le repos des peuples , que le maintien des loix ; pour empêcher ses citoyens de se dégoûter de celles qu'ils avoient reçues , & de les changer sans une nécessité prouvée par des raisons de la dernière évidence , il ordonna que celui qui entreprendroit d'annuller une loi ancienne , & d'en proposer une nouvelle , seroit introduit dans l'assemblée du peuple la corde au cou : que là il déduiroit les incon-

vénions qu'il trouvoit dans la loi qu'il vouloit proscrire , & les avantages qui reviendroient de celle qu'il vouloit établir : que s'il avoit raison , il seroit honoré & récompensé comme un pere de la patrie , dont aucun danger ne pouvoit refroidir l'amour & le zele ; & que s'il avoit tort , il seroit étranglé sur l'heure même comme un perturbateur du repos public.

Nous avons déjà vu le respect que Pythagore avoit pour le mariage. Il le regardoit non-seulement comme une société nécessaire à la politique , mais encore comme un acte de religion ; car il disoit qu'on étoit obligé de laisser après soi des successeurs pour honorer les Dieux , afin que leur culte fût continué d'âge en âge. Il se maria à Crotone , & épousa Théano fille de Brontin , un des principaux de cette ville-là. Il en eut deux fils , Arimneste & Telauges ; ce dernier succéda à l'école de son pere , & fut maître d'Empédocle. Il en eut aussi une fille , appelée *Damo*. La mere & la fille se distin-

guèrent par leur grand ſçavoir ; mais plus encore par leur vertu. Dans les cérémonies de Religion, elles étoient toujours choiſies , l'une pour mener le chœur des femmes , & l'autre pour mener celui des filles. On rapporte de la mere un mot qui mérite d'être conſervé. On lui demandoit combien il falloit de jours à une femme pour être pure après avoir eu commerce avec un homme ? Elle répondit, *ſi c'eſt avec ſon mari, elle l'eſt ſur l'heure-même ; & ſi c'eſt avec un autre, elle ne l'eſt jamais.*

La fille avoit fait d'excellens commentaires ſur Homere ; mais tous ſes beaux ouvrages doivent lui faire moins d'honneur , que le reſpect qu'elle eut pour les derniers ordres de ſon pere. On dit que Pythagore lui avoit donné quelques-uns de ſes écrits , avec défenſes expreſſes de les communiquer à perſonne hors de ſa famille. Damo obéit ſi exactement , que quoique dans une extrême pauvreté , elle refuſa une groſſe ſomme qu'on lui offroit de ſes ouvrages , aimant mieux être pauvre en obéiſſant

aux volontés de son pere , que de devenir riche en lui désobéissant.

Ce que je dis ici des ouvrages de Pythagore est contraire à ce que quelques anciens ont assuré , que Pythagore n'avoit jamais rien écrit. Plutarque est même dans ce sentiment , quand il dit dans la vie de Numa , que *les Pythagoriciens n'écrivoient jamais leurs préceptes , & se contentoient de les enseigner de vive voix à ceux qu'ils en croyoient dignes , n'estimant ni beau , ni honnête , que des mysteres si saints fussent divulgués par des lettres mortes.* Mais ce sentiment est combattu par des autorités qui ne sont pas à mépriser. Il est même certain que Plutarque se trompe. Les Pythagoriciens écrivoient leurs préceptes. Leurs symboles n'étoient-ils pas publics ? Mais ils ne les expliquoient pas dans leurs écrits , ils ne les expliquoient qu'aux disciples. Philolaüs fut le premier qui en donna l'explication dans ces trois volumes

Mille écus. que Dion acheta cent mines , par le conseil de Platon , qui voulut par ce moyen soulager l'extrême pauvreté

de Philolaüs ; & c'est ainsi qu'il faut entendre les paroles de Diogene Laërce , *Jusqu'à Philolaüs il n'étoit pas permis de connoître aucun dogme de Pythagore , ce fut lui qui publia le premier ces trois volumes célèbres , que Platon fit acheter cent mines.* Il veut dire , qu'il n'étoit pas permis aux étrangers.

Quant aux ouvrages de Physique & de Politique , qu'on cite de Pythagore , il est bien difficile , ou plutôt impossible d'établir s'ils étoient de lui ou de ses disciples ; car ces derniers pouvoient fort bien avoir imité une coutume qui étoit en Egypte. Quand quelqu'un avoit fait un ouvrage , il étoit obligé de le soumettre à la censure des Prêtres commis pour cet examen. Si l'ouvrage étoit approuvé , on l'écrivoit sur des colonnes sans nom d'auteur ; & tous ces ouvrages étoient attribués à Hermès , à Mercure le Dieu qui préside aux sciences. Il peut se faire de même , que les premiers disciples de Pythagore ne missent pas leur nom à leurs écrits , & qu'ils les attri-

buaissent tous à leur maître , comme à celui dont ils avoient tout reçu. Il est vrai que cette coutume , qui marquoit tant de reconnoissance , ne durera que peu de temps , puisqu'on voit Architas , Empédocle , Simonide , Timée mettre leur nom à la tête de leurs ouvrages.

Quoi qu'il en soit , il est certain que tout ce que les premiers disciples de Pythagore avoient écrit , doit être regardé comme l'ouvrage de Pythagore même : car ils n'écrivoient que ses sentimens ; & ils les écrivoient avec tant de religion , qu'ils n'y auroient pas voulu changer une syllabe , regardant les paroles de leur maître comme les oracles d'un Dieu ; & n'alléguant , pour assurer la vérité d'un dogme , que ce mot célèbre , *il l'a dit*. Les préjugés qu'ils avoient conçus en sa faveur , étoient si forts que son autorité seule dénuée de raison , passoit pour la raison même.

Rien n'égalait le respect qu'on avoit pour lui. On le regardoit comme la plus parfaite image de Dieu

parmi les hommes ; & il conservoit dans l'esprit de ses disciples toute la majesté de cette image divine. On appelloit sa maison le Temple de Cérès , & sa cour le Temple des Muses. Et quand il alloit dans les villes , on disoit qu'il y alloit , *non pas pour enseigner les hommes , mais pour les guérir.*

Qui ne croiroit qu'un homme si honoré & si respecté , & qui n'avoit jamais fait que du bien aux hommes, auroit eu une vieillesse tranquille & une fin heureuse ; mais ce n'est pas toujours ce que doivent attendre les Hérauts de la sagesse. La corruption & l'injustice des hommes leur promettent plus de traverses que de tranquillité.

Les dernières années de Pythagore se passèrent dans la persécution, & il mourut d'une mort tragique. Voici le commencement & l'origine de ses malheurs.

Il y avoit à Crotone un jeune homme nommé Cylon , que sa naissance , ses richesses , & le grand crédit de sa famille , avoient tellement

enflé d'orgueil , qu'il croyoit faire honneur à Pythagore de se présenter pour être son disciple. Pythagore , qui ne jugeoit pas des hommes par ces choses étrangères , & qui reconnoissoit en lui un fonds de corruption & de méchanceté , le renvoya. Cylon outré de cette injure , ne chercha qu'à se venger. Il décrie par-tout ce Philosophe , & tâche de le rendre suspect au peuple , en faisant passer ses assemblées pour des rendez-vous de mutins & de séditieux , qui ne cherchoient qu'à bouleverser l'Etat , pour s'en rendre les maîtres. Ces calomnies gagnent facilement créance dans l'esprit du peuple toujours injuste & soupçonneux , & toujours prêt à se porter aux plus grandes extrémités contre les sages , qu'il regarde comme des pédagogues qui le gênent & qui le combattent. Pythagore son bienfaiteur , est déjà regardé comme un ennemi public. Un jour que tous ses disciples étoient assemblés avec lui dans la maison de Milon à Crotone , Cylon y alla accompagné d'une foule de scélérats ,

& d'un grand nombre de ses amis dévoués à son ressentiment. Ils environnerent la maison , & y mirent le feu. Il n'échappa de cet embrasement que Pythagore , Lyfis , & Archippe. Celui-ci se retira à Tarente qui étoit sa patrie , & Lyfis passa dans le Péloponèse où il demeura assez long-temps , & il alla ensuite à Thebes , où il fut precepteur d'Epaminondas.

Pour Pythagore il prit le chemin de Locrès. Les Locriens avertis qu'il alloit chez eux , & craignant l'ini-mitié de Cylon , & le sort de Cro-tone , envoyèrent au-devant de lui leurs principaux Magistrats , pour le prier de vouloir se retirer ailleurs , & pour lui offrir tout ce dont il auroit besoin dans son voyage. Il passa à Tarente , & bientôt une nouvelle persécution l'obligea d'en sortir. Il se retira à Métapont ; mais la sédition de Crotone avoit été comme le signal d'un soulèvement général contre les Pythagoriciens. Ce feu gagna toutes les villes de la grande Grèce. Les écoles de Pythagore y furent dé-

truites , & Pythagore lui-même âgé de quatre vingt ou quatre vingt-dix ans , fut tué dans l'émeute de Métapont , ou selon d'autres , il mourut de faim dans le Temple des Muses où il s'étoit réfugié. Etrange fatalité ! celui qui avoit appaisé tant de guerres, calmé tant de séditions, & éteint le flambeau de la discorde dans tant de familles , périt dans une sédition excitée contre lui , & qui le poursuit de ville en ville , pour servir le ressentiment injuste d'un particulier ; & la plupart de ses disciples sont enveloppés dans sa ruine. Socrate a fort bien marqué le caractère du peuple , quand il a dit , qu'il tue sans raison , & qu'il voudroit ensuite faire revivre de même , s'il étoit possible. Les mêmes villes qui avoient tant persécuté Pythagore , & où ses disciples & lui avoient été les victimes de leur fureur , furent celles qui demeurèrent le plus attachées à sa doctrine , qui suivirent le plus exactement ses loix , & qui respectèrent le plus sa mémoire.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir

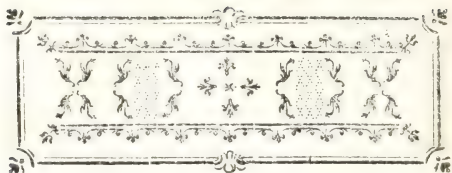
de plus certain sur les circonstances de la vie & de la mort de Pythagore, & sur l'origine de ses opinions. Sa doctrine ne se renferma pas dans les bornes trop étroites de la grande Grèce & de la Sicile ; elle se répandit dans toute la Grèce , & dans l'Asie. Les Romains ouvrirent les oreilles à ses doctes enseignemens ; & l'admiration qu'ils eurent pour lui fut si grande , que long-temps après sa mort , ayant reçu un oracle qui leur ordonnoit d'ériger des statues au plus sage , & au plus vaillant des Grecs , ils firent élever dans la place deux statues de bronze , l'une à Alcibiade comme au plus vaillant , & l'autre à Pythagore comme au plus sage. S'il faut donc mesurer la gloire d'un Philosophe à la durée de ses dogmes , & à l'étendue des lieux où ils ont pénétré , rien n'égale celle de Pythagore , puisque la plupart de ses opinions sont encore suivies à la lettre dans la plus grande partie du monde entier. Mais ce n'est pas là ce qui lui fait le plus d'honneur ; ce qui est infiniment plus glorieux

pour lui , c'est que les deux plus grands génies que la Grèce ait produits , Socrate & Platon , ont suivi sa doctrine & sa maniere de l'expliquer , & que ce n'est qu'en marchant sur ses traces qu'ils ont porté le flambeau de la vérité si loin , & ont approché de si près la véritable sagesse , qu'on croiroit qu'ils l'auroient certainement trouvée , si , on ne sçavoit que les gentils ne pouvoient que la chercher.

L'école de Pythagore subsista jusque vers la fin du regne d'Alexandre le Grand. Vers ce temps là l'Académie & le Lycée acheverent d'obscurcir & d'absorber la secte Italique qui s'étoit soutenue jusqu'alors avec tant d'éclat , qu'Isocrate écrit , *Nous admirons plus aujourd'hui un Pythagoricien , quand il se tait , que les autres , même les plus éloquents , quand ils parlent* Dans la suite des temps , on ne laissa pas de voir des disciples de Pythagore ; mais ce n'étoient que des particuliers qui ne faisoient plus de corps , & il n'y eut plus d'école publique. On trouve

encore une lettre de Pythagore à Hiéron tyran de Syracuse, mais cette lettre est supposée, Pythagore étoit **mort** avant la naissance d'Hiéron.





LES
SYMBOLES
DE
PYTHAGORE,
avec leur explication.

JE ne répéterai point ici ce qui a été dit des symboles , & de leur origine dans la vie de Pythagore. Les symboles sont des sentences courtes , & comme des Enigmes , qui sous l'enveloppe de termes simples & naturels , présentent à l'esprit des vérités analogiques qu'on veut lui enseigner. Ces sortes de symboles furent comme le berceau de la Morale ; car n'ayant besoin , non plus que les proverbes , ni de défi-

nition , ni de raisonnement , & allant droit à inculquer le précepte , ils étoient très-propres à instruire les hommes dans un temps , sur-tout , où la Morale n'étoit pas encore traitée méthodiquement. Voila pourquoi ils étoient si fort en usage , non seulement en Egypte , mais en Judée & en Arabie , comme nous le voyons par les proverbes de Salomon qui en sont remplis ; par l'histoire de la Reine de Saba qui alla éprouver la sagesse de ce Prince par ces sortes d'énigmes ; & par l'histoire de Samson : & ils convenoient encore plus à Pythagore , qui à l'exemple des Egyptiens cherchoit à enseigner sa doctrine sans la divulguer , & sans la cacher.

I.

Ζυγὸν μὴ ὑπερβαίνειν.

Ne passez-pas la balance. *Jugum ne transilias* Plutarque & Saint Jérôme l'expliquent ; *ne violez pas la justice* Athénée & Saint Cyrille ; *n'écoutez point l'avarice*. Cela revient au

même sens ; car de l'avarice vient l'injustice.

I I.

Χοίνικι μὴ ὀπιπάσθαι.

Ne vous asseyez point sur le boisseau. *In chænice ne sedeto*. Ce symbole a été expliqué fort diversement ; mais le sens le plus naturel , à mon avis , c'est celui qui exhorte les hommes à travailler tous les jours pour gagner leur vie ; car celui qui ne travaille point ne doit point manger. Le boisseau , *chænix* , étoit la mesure de bled que l'on donnoit à chaque esclave pour sa nourriture.

I I I.

Στέφανον μὴ τίλλειν.

Ne déchirez point la couronne. *Coronam ne vellito*. Ce symbole peut être expliqué de plusieurs manières. Je trouve au moins qu'il peut avoir trois sens : Le premier , *qu'il ne faut pas corrompre la joie de la table par les inquiétudes & par les chagrins ;* car dans les festins c'étoit la coutu-

me de porter des couronnes de fleurs. Le second est, *qu'il ne faut pas violer les loix de la patrie* ; car les loix sont la couronne des villes ; & c'est le sens que Saint Jérôme a suivi, *Coronam minimè carpendam, id est, leges urbium conservandas*. Et le troisieme, *qu'il ne faue point médire du Prince, & déchirer sa réputation*. Ce qui est conforme à ce mot de Salomon dans l'Ecclésiaste ; *In cogitatione tua regi ne detrahas*.

I V.

Μὴ ἐδΐεν τὴν καρδίαν.

Ne rongez point le cœur : *Cor non comedendum*. Pour dire, *qu'il ne faut pas s'affliger soi même, & se consumer par le chagrin, en se livrant à une noire mélancholie* ; comme Bellérophon, dont Homere a dit, *ὃν θυμὸν κατέδων*, *Ipsè suum cor edens* ; & il semble que c'est sur lui que ce précepte a été fait.

V.

Πῦρ μαχαίρᾳ μὴ σαλεύειν.

N'attisez point le feu avec le glai-

ve : *Ignem gladio ne scalpas*. C'est-à-dire , qu'il ne faut pas exciter ceux qui sont déjà assez irrités.

V I.

Μὴ ἐπιστρέφειν ἐπὶ τοὺς ὀπίσθεν ἰόντας.

Quand vous êtes arrivé sur les frontieres , ne desirez point de vous en retourner : *Non revertendum cum ad terminos perveneris*. Pour dire , Quand vous êtes arrivé à la fin de votre vie , ne reculez point , ne craignez point la mort , & ne desirez pas de vivre.

V I I.

Λεωφόρου μὴ βαδίζειν.

Ne marchez point par le chemin public : *Per viam publicam ne vadas*. Pour dire , qu'il ne faut pas suivre les opinions du peuple , mais les sentimens des Sages. Ce symbole s'accorde avec le précepte de l'Evangile , d'éviter la voie spacieuse & large.

V I I I.

Ομωερφίους χελιδῶνας μὴ ἔχειν.

Ne recevez pas sous votre toit les hirondeles : *Domesticas hirundines ne habeto*. Pour dire, *ne recevez pas chez vous les grands parleurs*.

I X.

Εἴν δακτυλίῳ εἰκόνα θεοῦ μὴ φέρειν.

Ne portez point l'image de Dieu sur votre anneau : *In annulo Dei imaginem ne circumferto*. Pour dire, *qu'il ne faut pas profaner le nom de Dieu en en parlant à tout propos, & devant tout le monde*.

Peut-être aussi que Pythagore défendoit de porter l'image de Dieu sur son anneau, de peur que parmi les actions profanes, dont la vie civile est composée, il ne s'en trouvât quelqu'une qui blessât la majesté de cette Image : & ce qui me persuade que c'est le véritable sens, c'est ce qu'ont fait quelques Empereurs qui ont voulu s'égalér à Dieu. Nous li-

sons dans Sénèque & dans Suétone , que du temps de Tibere , c'étoit un crime capital de porter dans un lieu deshonnête l'image de ce Prince gravée sur un anneau , ou sur une piece de monnoie. Philostrate rapporte même , & M. Spanheim l'a remarqué le premier , que dans une ville de Pamphilie , un homme fut condamné comme criminel de lèse-majesté divine , pour avoir battu un esclave qui se trouva avoir sur lui une drachme d'argent où étoit empreinte la tête de Tibere. Caracalla imita ce détestable orgueil ; car Dion nous apprend qu'il condamna au dernier supplice un jeune homme de l'ordre des Chevaliers , pour avoir été dans un vilain lieu , ayant dans sa poche une piece de monnoie où la tête de ce Prince étoit gravée.

X.

Φορτίον μὴ συγκαταβῆναι , συνανατι-
θέναι δέ.

Aidez aux hommes à se charger

& non pas à se décharger : *Homini-
bus onus simul imponendum , non de-
trahendum.* Pour dire , qu'il ne faut
pas aider les hommes à vivre dans la
paresse & dans la molesse ; mais les
porter à passer leur vie dans les tra-
vaux & dans les exercices de la vertu ,
& leur imposer des regles plus laborieu-
ses & plus pénibles , à mesure qu'ils avan-
cent dans les voies de la perfection. C'est
le sens que Saint Jérôme a donné à
ce symbole dans son apologie. *On-
eratis supponendum onus , deponentibus
non communicandum , id est , ad virtu-
tem incedentibus augenda præcepta , tra-
dentes se otio relinquendos.*

X I.

Μὴ ῥαδίως παντὶ ἐμβάλλειν δεξιάν

Ne touchez point facilement dans
la main : *Ne cuiquam dexteram facile
porrigito.* Pour dire , ne faites pas faci-
lement amitié & alliance avec toute sorte
de personnes ; ou plutôt , ne cautionnez
pour personne , comme Salomon dit ,
Fili mi , si sponderis pro amico tuo , Prov. VI. 1.
defixisti apud extraneum manum tuam. & 12.

Prov. 17
18.

Stultus homo plaudet manibus cum sponderit pro amico suo.

X I I.

Χύτρας ἵχνος συλχεῖν ἐν τῇ τέφρᾳ.

Effacez de dessus la cendre jusqu'aux moindres traces du pot : *Ol-
la vestigium in cinere confundito.* Pour
dire, après la reconciliation faite, ne
conservez aucune trace, aucun vestige
de votre querelle, de votre ressentiment.

X I I I.

Μαλάχην σπείρεις, ἐσθιέν δὲ μὴ.

Semez la mauve, mais ne la man-
gez pas : *Herbam molochen serito, ne
tamen mandito.* Pour dire, ayez de la
douceur pour les autres, jamais pour
vous : pardonnez tout aux autres, & ne
vous pardonnez rien.

X I V.

Δαδίου θᾶκον μὴ ἀπόμασσε.

N'effacez point la place du flam-
beau : *Facule sedem ne extergito.* Pour
dire, ne laissez pas éteindre en vous tou-

tes les lumieres de la raison , & laissez au-moins la place du flambeau qui vous a éclairé , afin qu'il puisse vous éclairer encore.

X V.

Μὴ φορεῖν στενὸν δακτύλιον.

Ne portez pas un anneau étroit : *Angustum annulum ne gestato.* Pour dire , *menez une vie libre , & ne vous jettez pas vous même dans les fers , comme font la plupart des hommes qui courent à la servitude , & sou-* vent par vanité.

X V I.

Γαμφώνυχια μὴ τρέφειν.

Ne nourrissez point les animaux qui ont les ongles crochus : *Animalia unguicurvia ne nutrito.* Pour dire , *ne souffrez pas dans vo're maison des gens qui ne sont pas fideles , des voleurs.*

X V I I.

Κύαμων ἀπέχεσθαι.

Abstenez-vous des fèves : *A fabis* Ce symbole

a été expli- *abstineto*. Pour dire , *abstenez vous de* que dans la tout ce qui peut nuire à votre santé , à vie de Py- votre repos , ou à votre réputation. *thagore*.

X V I I I.

Μὴ γένεσθαι μελανούρων.

Ne mangez pas des poissons qui ont la queue noire : *Melanuros ne gustato* Pour dire , *ne fréquentez point des hommes diffamés , & perdus de réputation par leur méchante vie.*

X I X.

Εγυθίον μὴ ἐδίεν.

Ne mangez pas le rouget : *Ne erythrinum edito*. Pour dire , *renoncez à toute sorte de vengeance ; & ne versez point le sang ;* car le sang est désigné par le rouget.

X X.

Μήτραν ζώου μὴ ἐδίεν.

Ne mangez point la matrice de l'animal : *animalis vulvam ne comedito*. Pour dire , *séparez vous de tout ce qui est mortel & corruptible , & renoncez*

noncez à tout ce qui porte à la génération , & qui vous attache à ce monde visible.

X X I.

Θνησιμάτων ἀπέχεσθαι.

Abstenez-vous de la chair des bêtes mortes : *A morticinis abstineto*. C'est pour dire , ne participez point aux chairs profanes des animaux qui ne sont pas propres aux sacrifices , & renoncez à toutes les œuvres mortes.

X X I I.

Ζώων ἀπέχεσθαι.

Abstenez-vous de manger les animaux : *Ab animalibus abstineto*. Pour dire , n'ayez aucun commerce avec les hommes sans raison.

X X I I I.

Τὸν αἶλα παρτίθεσθαι.

Mettez toujours le sel sur votre table : *Salem apponito*. C'est à-dire , ne perdez jamais de vue la justice , & pratiquez-la toujours.

L

Ce symbole a été expliqué plus au long dans la vie de Pythagore.

Ἀρτον μὴ κατὰ γυνύειν.

Ne rompez pas le pain : *Panem ne fringito*. Ce symbole a été expliqué fort diversement ; les uns ont dit que Pythagore ordonne par là de ne pas déchirer sa vie , en l'occupant à beaucoup de choses qui ne tendent pas à la même fin ; les autres qu'il exhorte à l'union & à la concorde : mais dans l'explication des symboles , il faut que le sens propre & le sens figuré conviennent ensemble ; le pain est fait pour être rompu.

Je suis persuadé que par ce précepte , Pythagore veut corriger l'avarice qui ne regne que trop dans la plupart des charités que les hommes font. Anciennement on faisoit le pain de maniere qu'il étoit partagé en quatre par des lignes qu'on tiroit dessus en le mettant cuire ; c'est pourquoi les Grecs l'appelloient τετραγυφον , & les Romains , *quadram*. Quand il se présentoit un pauvre , on rompoit le pain , & on donnoit ordinairement une de ces qua-

tre parties , ou quelquefois la moitié , comme on le voit dans Horace , *Ep. 17. liv.*

Et mihi dividuo findetur munere 1.

quadra.

Pour couper donc la racine à l'avarice , Pythagore exhortoit par ce Symbole à ne pas rompre le pain pour n'en donner que la moitié ; & à le donner plutôt tout entier , sans ménagement. C'est ainsi que Salomon dit dans l'Ecclésiaste : *Mitte pa-* XI. 1.

nem tuum super transeuntes aquas: Jetez
votre pain sur les eaux courantes. Pour dire , *donnez à tous les pauvres sans distinction.* Je fais bien qu'Isaïe dit , *Frangere esurienti panem tuum : rompez* Chap. LVIII.
votre pain à celui qui a faim ; ce qui 7.

paroît d'abord contraire au précepte de Pythagore. Mais isaïe , en disant *votre pain* , veut peut-être dire , le pain qui est nécessaire à votre nourriture ; car alors on est pardonnable de le partager , & de ne pas le donner entier.

X X V.

Ελαίω εἰς θάλασσαν μὴ ὀμόρηνυθαι.

Ne répandez point l'huile sur le

siège : *Sedem oleo ne abstergito*. Je crois qu'ici le mot de *sieg.* , signifie le trône des princes , & les sièges des Magistrats ; & le mot d'*huile* , signifie les essences , les parfums qui sont ordinairement pris pour les louanges , les flateries.

Pythagore exhorte donc par ce symbole , à ne pas louer les Princes & les Grands du monde, parce qu'ils sont puissants , & qu'ils occupent de grands postes. Il ne faut louer que la vertu. Peut-être que par ce symbole Pythagore a fait allusion à l'histoire de Jacob , qui après la vision de l'échelle mystérieuse , prit à son réveil la pierre qui lui avoit servi de chevet , l'éleva comme un titre du vœu qu'il faisoit , & y versa de l'huile , *Et erexit in titulum fundens oleum de super* ; & que ce Philosophe a voulu dire , *qu'il ne faut pas rendre aux Princes les honneurs qui ne sont dûs qu'à Dieu.*

X X V I.

Σιτὸν εἰς ἀμίδα μὴ ἐμβάλλειν.

Ne jettez pas la nourriture dans

un vaisseau impur : *Ne cibum in matellam in icito*. C'est pour dire , qu'il ne faut pas mettre les bons préceptes dans une méchante ame ; car elle ne fait qu'e abuser , & les corrompre. Le mot ἀμικ *matella* , signifie , un pot-de-chambre. Et par ce mot , Pythagore désigne les hommes vicieux & corrompus , dont la perte est sûre. Les Hébreux les désignoient de même par les vaisseaux à deshonneur , comme nous le voyons par saint Paul , Rom. 1x. 12.

X X V I I.

Αλετρυόνα τρέφε μὲν , μὴ θύε δὲ ,
μήνη γὰρ ἡ ἡλίῳ καθεύδεται.

Nourrissez le coq , & ne l'immolez point ; car il est consacré au Soleil & à la Lune : *Gallum nutrito , nec sacrificato ; Lunæ enim & Soli sacer est*. Le coq a toujours été l'emblème de ceux qui veillent pour nous , qui nous avertissent , & qui nous éveillent , pour nous faire remplir nos devoirs , & vaquer à nos occupations

ordinaires , pendant le cours de cette vie mortelle.

Pythagore a donc voulu dire par ce symbole , qu'il faut nourrir des gens si utiles , & ne pas les immoler à la haine & au ressentiment qu'inspire quelquefois la liberté qu'ils prennent , & qu'ils ne prennent que pour notre bien. Les Crotoniates , & ceux de Métapont n'obéirent point à ce symbole ; car ils immolèrent le coq , ils tuèrent Pythagore. Les Athéniens n'en profiterent pas non plus ; car ils immolèrent Socrate qui les tenoit si bien éveillés.

XXVIII.

Ο'δόντας μὴ καταγνέειν.

Ne brisez point les dents : *Dentes ne frangito* Les Grecs ont dit , *briser les dents* , dans le même sens que les Latins , *Genuinum frangere*, & *dentem rodere* , pour dire , *semer des médifances* , *faire des satyres*. Et c'est ce que Pythagore défend par ce symbole.

X X I X.

Τὴν ὀξύδα ἀποσπρέφειν ἀπὸ σαυτῆς.

Eloignez de vous le vinaigrier : *Acetarium vas abs te removeto*. Le sens de ce symbole est le même que celui du précédent ; car le vinaigre a toujours été pris pour le fiel de la satire ; c'est pourquoi Horace a dit , *Italo perfusus aceto*. Pythagore nous exhorte par ce symbole à éloigner de nous toutes sortes d'aigreur , & tous les termes piquants dont on aiguise les railleries.

X X X.

Ἀποκαρμάτων σῶν καὶ ἀπονοχισμάτων κατὰπνε.

Crachez contre les rognures de vos ongles & de vos cheveux : *Capillorum & unguium tuorum præsegni-na conspuito*.

Lorsqu'un Hébreu avoit pris à la guerre une femme étrangère , & qu'il vouloit l'épouser , il lui étoit ordonné de lui couper les ongles &

les cheveux, & de la faire changer d'habit, après quoi elle étoit com-
Deut xvi. me une nouvelle créature : *Radet cæ-*
12. 13. *sar em, & circumcidet ungues. & depo-*
net vestem in qua capta est. De là les
 rognures des oi gles & des cheveux
 ont été prises pour les souillures &
 les œuvres mortes du vieil homme.
 Pythagore nous exhorte donc par ce
 symbole, à maudire nos premières
 affections, & à avoir pour elles une
 horreur qui nous empêche d'y re-
 tomber.

X X X I.

Πρὸς ἥλιον τετραμμένος μὴ ὕρει.

Ne faites pas de l'eau à la face
 du Soleil : *Contra Solem ne meito.*

La nature, en formant l'homme,
 n'a point exposé à la vue les parties
 qu'il n'est pas honnête de nommer,
 & par où le corps se purge; mais
 pour me servir des termes de Xéno-
 phon, elle a caché & détourné ces
 égouts le plus loin qu'il lui a été
 possible, afin que la beauté de l'ani-
 mal n'en fût pas souillée. Dans les
 actions donc qu'exigent les nécessités

du corps, il faut imiter la modestie de cette mere commune , & ne faire jamais à la face du Soleil , c'est-à-dire , en public, les choses qui ne doivent être faites qu'en secret , & qui blefferoient la pudeur , si elles étoient faites devant tout le monde. C'est à mon avis le seul véritable sens de ce symbole qu'Erasme a voulu rapporter à la magie , contre toute sorte de raison : & ce qui le prouve , c'est que ce symbole est tiré du précepte d'Hésiode , qui défendoit aux hommes de faire de l'eau debout en plein jour.

Μηδ' ἀντ' ἰλίοιο τετραμμένος ὀρθὸς ὀμειχέιν.

Il vouloit que l'on se baissât comme faisoient le Egyptiens , selon la remarque d'Hérodote , qui dit qu'en Egypte les femmes faisoient de l'eau debout , & les hommes assis. Il paroît même que c'étoit la coutume des Hébreux ; car ils disoient *couvrir les pieds* , *pedes tegere* , pour dire , *vesficam & alvum exonerare*. Et c'est de là à mon avis , qu'on doit tirer l'explication de ce passage d'Isaïe 36 ,

12 : *Ut comedant stercore sua , & bibant urinam pedum suorum : & qu'ils boivent l'urine de leurs pieds ; c'est à-dire , l'urine qu'ils font en couvrant leurs pieds.* Pythagore avoit tant de soin de la pudeur dans les nécessités de la nature , que les historiens de sa vie remarquent , que jamais personne ne l'avoit vu en cet état : Οὐδὲ πώποτε ἐγνώσθη οὐτε διαχωρῶν : *Nemo eum unquam vidit alvum exonerantem.* L'interprete Latin avoit traduit , *personne ne le vit jamais voyager.* Voilà un miracle bien surprenant , que personne n'eût jamais vu voyager un homme qui avoit été en Italie , en Sicile , en Egypte , en Perse , & qui avoit passé la plus grande partie de sa vie en *pérégrinations.*

X X X I I.

Πρὸς τὸν ἥλιον τετραμμένος μὴ λαλεῖ.

Ne parlez point à la face du Soleil;
Ad Solem versus ne loquitor. C'est pour dire , *qu'il ne faut pas découvrir les*

sentimens de son cœur en public , & devant tout le monde.

X X X I I I.

Μὴ δεῖ καθεύδειν ἐν μεσημβρίᾳ.

Il ne faut pas dormir à midi : *In meridie ne dormito.*

Il n'y a point d'état plus malheureux que celui de ne pas voir le Soleil quand il est le plus fort & dans son plus haut période. C'est de cet état déplorable que parle Isaïe , quand il dit, *Impegimus meridie quasi in tenebris*. Pythagore tâche de prévenir cet aveuglement par ce symbole , en disant , que lorsque la lumière est à son plus haut point , il n'est plus permis de dormir ; c'est-à-dire , de demeurer dans les ténèbres , & de faire des œuvres de ténèbres.

X X X I V.

Στραμάτων ἀναστὰς σωτάρασε αὐτὰ , ἢ τὸν τύπον σωσόρυνε.

Brouillez le lit dès que vous êtes levé , & n'y laissez aucune marque

de votre corps : *Surgens è lecto , stragula conturbato , vestigiumque corporis confundito.*

Plutarque dans le VIII livre de ses propos de table , explique ce symbole de l'honnêteté , & de la pudeur , qui doivent être inséparables de la couche nuptiale. C'est ainsi que dans les nuées d'Aristophane la Justice pour louer la bonne discipline qui régnoit à Athènes dans ces premiers temps où elle étoit honorée & respectée , dit , que les jeunes gens étoient si bien élevés , qu'à l'école on n'en voyoit pas un seul qui eût osé commettre la moindre immodestie , ni découvrir le moins du monde ce que la modestie ordonne de cacher ; & qu'ils étoient si scrupuleux sur tout ce qui regarde la pudeur , qu'en se levant de leur place , ils n'oublioient jamais d'égaliser & d'unir l'endroit où ils étoient assis ; afin qu'il ne restât sur le sable aucun vestige des parties du corps. D'autres l'expliquent simplement , comme si Pythagore disoit , *Faites votre lit dès que vous êtes levé , afin que vous*

ne soyez pas tenté de vous y coucher pendant le jour ; car le jour est destiné au travail, comme la nuit au repos.

On pourroit croire aussi qu'il a voulu nous avertir, que quand nous sommes levés nous ne devons pas permettre que rien nous fasse souvenir de ce qui s'est passé la nuit ; la nuit est passée, le jour est venu ; il ne faut donc plus penser aux ténèbres, mais à la lumière.

X X X V.

Ω'δ' αἶς χρεῖσθαι πρὸς λύραν.

Ne chantez que sur la Lyre : *Carminibus utendum ad Lynam*

Nous avons vu dans la Vie de Pythagore, que ce Philosophe rejettoit les flûtes, & autres instrument de musique, comme contraires aux mœurs, & qu'il ne retenoit que la Lyre ; parce qu'en jouant de la Lyre on peut chanter les bienfaits des Dieux, & les vertus des grands hommes. Quand il dit donc, qu'il ne faut chanter que sur la Lyre

il veut inspirer à ses disciples, qu'ils doivent ne s'entretenir que de choses grandes & sérieuses; & ne faire le sujet de leurs discours, dans le temps même de leur récréation, que des louanges des Dieux, & des éloges des Héros. D'ailleurs, comme rien ne fait tant sentir le défaut d'une voix peu juste, qu'un instrument bien d'accord; & le défaut d'un instrument discord, qu'une voix fort juste; Pythagore a pu exhorter par là ses disciples à faire de leur vie un tout bien sage, bien uni, & dont aucun vice, aucune passion ne troublât & ne dérangeât l'harmonie.

X X X V I.

Τὰ σπώματ' αἰεὶ σπυδεδεμένα ἔχειν.

Tenez vos paquets toujours prêts :
Stragula semper convoluta habeto. C'est pour dire, qu'il faut être préparé à tout ce que la fortune voudra ordonner de nous; & n'avoir rien qui nous retarde quand notre dernière heure sonne.

X X X V I I.

Α'νευ προσάγματος τῶ αὐτοκράτορος
ἐκ τῆς φρουρᾶς μὴ ἀναχωρεῖν.

Ne quittez point votre poste sans l'ordre de votre Général : *Injussu Imperatoris de statione & præsidio ne decedas.*

Les Païens n'ont pas plutôt commencé à philosopher, c'est-à-dire, à se servir de leur raison, qu'ils ont connu l'injustice affreuse qu'il y avoit à se tuer soi-même. Nous ne nous sommes pas créés, c'est Dieu qui nous a créés, & qui nous a mis dans cette vie, comme dans un poste. Nous ne devons donc jamais le quitter que par l'ordre de celui qui nous y a mis. Philolaüs, disciple de Pythagore, en avoit fait une démonstration, dont on peut voir l'abrégé dans le traité de Platon de l'immortalité de l'ame, tom. II, pag. 164 de la seconde édition.

X X X V I I I.

Εν ὁδῷ μὴ χίζειν ξύλα.

Ne coupez point du bois dans le chemin : *In via ne ligna cædito.*

Ce symbole renferme un précepte bien important , & que les hommes font bien sujets à violer ; c'est de ne jamais convertir à son usage particulier ce qui est pour la commodité publique. Vous allez dans un chemin , n'y coupez pas , n'y ébranchez pas les arbres qui doivent servir , & donner de l'ombre à ceux qui passeront après vous. Vous habitez une maison que doivent occuper ceux qui rempliront après vous le même emploi , ne la dégradez point : en un mot , ne prenez que l'usage de ce dont vous n'avez pas la propriété.

Ce symbole peut encore avoir un autre sens, qui n'est ni moins important , ni moins profond que le premier. Les Hébreux regardoient comme la dernière misère , & la dernière bassesse d'être réduits à couper du bois , & à porter de l'eau : & c'étoit l'état où on réduisoit les prisonniers que l'on avoit faits à la guerre ; comme Josué fit aux Gabao-nites qui l'avoient trompé , & auxquels il prononça cette terrible ma-

Jos. ix. 23. lédiction : Non deficiet de stirpe vestra

ligna cædens , aquasque comportans.
 Les Grecs avoient imité cela des Hébreux : Pythagore dit donc que dans le cours de cette vie nous ne devons pas nous rabaisser à des fonctions indignes de notre condition , & faire le métier des plus vils esclaves. Or tout ce qui ne répond pas à la noblesse de notre essence , nous ravale & nous avilit. C'est *couper du bois* , que d'avoir des pensées basses , & que d'être l'esclave de ses passions.

Je ne dois pas oublier qu'Iamblique rapporte ce symbole un peu différemment , *ἐν ὁδῷ μὴ χίζε* , *ne fendez , ne divisez point dans le chemin* ; & qu'il en donne une explication bien différente. Il dit que la vérité est une , & que le mensonge est divers ; & que dans le cours de cette vie , il ne faut point *diviser* , c'est-à-dire , qu'il ne faut pas se séparer de la vérité , & faire un schisme qui est toujours une marque de fausseté.

X X X I X.

Τὸ ἐφθόν οὐκ ἐπομφάν.

Ne rotissez point ce qui est bouilli :
Quod elixum est ne affato.

Liv. xiv.
20.

Comme je méditois sur le sens de ce symbole , j'en ai heureusement trouvé l'explication dans Athénée : voici ses paroles ; *Quand les Athéniens sacrifient aux Saisons , ils font bouillir , & non pas rôtir les viandes qu'ils offrent ; pour prier par-là ces Déesſes d'éloigner les chaleurs étouffantes & la ſécherèſſe , & de nourrir les fruits de la terre par des chaleurs modérées , & par des pluies favorables qui viennent dans le temps ; car cette coction douce & humide fait de très-grands biens. Elle n'emporte pas ſeulement la crudité , mais elle adoucit la dureté , & mûrit toutes choſes. D'ailleurs elle cuit & prépare l'aliment , & le rend plus doux & plus ſain ; c'eſt pourquoi on a dit en proverbe , qu'il ne faut pas rôtir ce qui eſt bouilli.*

Athénée rapporte ce ſymbole de Pythagore , comme un proverbe qui étoit dans la bouche de tout le monde , & par lequel on vouloit faire entendre , que quand on avoit ce qui ſuffiſoit pour la ſanté , il ne falloit pas chercher d'autre ragout par délicateſſe.

On peut donner aussi à ce symbole un sens plus relevé. Ce qui est bouilli peut être regardé comme l'emblème de la bénignité & de la douceur ; & ce qui est rôti , comme l'emblème de la colere , & de la sécheresse. Pythagore exhorte donc ses disciples à ne prendre jamais en mauvaise part ce qui est fait dans la simplicité & dans l'innocence , & à n'aigrir jamais les esprits.

X L.

Οξείαν μαχαίραν ἀποστρέφειν.

Détournez de vous le glaive affilé : *Gladium acutum avertito*. C'est pour dire , qu'on ne doit avoir aucun commerce avec les médifants ; car le glaive aigu a toujours été l'emblème des langues satyriques & médifantes , comme on le voit dans les Pseaumes de David , qui dit , *Lingua eorum quasi gladius acutus* : & ailleurs , *Exacuerunt quasi gladium linguas suas* : Leur langue est comme un glaive aigu : & , Ils ont aiguîsé leur langue comme un glaive.

X L I.

Τὰ πίπτοντα ἀπὸ τῆς τραπέζης μὴ
ἀναίρεισθαι.

Ne ramassez point ce qui est tombé de la table : *Quæ ceciderunt à mensa, ne tollito.*

Ce symbole, comme le xxiv, est pour exhorter les hommes à la charité. La table étoit sacrée, & on ne pouvoit y remettre ce qui en étoit tombé, il étoit consacré aux Héros, c'est-à-dire aux Anges, & il falloit le laisser pour les pauvres. Ce qui tomboit de la table, étoit parmi les Grecs, comme parmi les Hébreux les épis qui avoient échappé à la main des moissonneurs, & qu'il n'étoit pas permis au maître de ramasser; car Dieu l'avoit défendu. *Cum messueris segetem terræ tuæ, non tondebis usque ad solum superficiem terræ, nec remanentes spicas colliges.*

X L I I.

Ἀπέχου καὶ σοφοῦ κυπαρισσίνης.

Abstenez-vous même du coffre de cyprés : *Ab arca cyparissina abstineto.*

Il semble que par ce symbole Pythagore ait voulu exhorter les hommes à ne faire pas tant de dépense pour les funérailles. Les riches se faisoient enterrer dans des cercueils de cyprès, parce que le cyprès a la vertu de conserver les corps. Avant Pythagore, Solon avoit travaillé à modérer la dépense des enterremens ; & après lui, Platon eut le même soin ; car on voit que dans le XII livre des Loix il regle cette dépense à un très-bas pied, puisqu'il défend que les plus riches emploient plus de cinq mines, c'est-à-dire, plus de cinquante écus à leurs funérailles : & c'est ce que la loi des XII tables avoit aussi réglé pour les Romains : *Rogum ascia ne polito.*

On pourroit croire aussi que ce Philosophe a voulu détourner les disciples d'aller aux funérailles, & que c'est le même précepte que celui que Dieu donne aux Nazaréens. *Omni tempore consecrationis suæ super mortuum non ingreditur.*

XLIII.

Τοῖς μὲν ὀυρανίοις ᾄδουσά θύειν,
ἀγνία δὲ τοῖς χθονίοις.

Sacrifiez en nombre impair aux Dieux célestes ; & en nombre pair aux Dieux infernaux : *Celestibus imparia sacrificato , inferis verò paria.*

Le nombre impair est le plus parfait , & le symbole de la concorde , ne pouvant être partagé , au lieu que le nombre pair peut être partagé , à cause de l'égalité de ses parties ; c'est pourquoi il est le symbole de la division. De là vient que Dieu le Pere & créateur de toutes choses étoit désigné dans la doctrine de Pythagore par l'unité , & la matière par le deux. De là il est aisé de conjecturer le sens caché de ce symbole. Je crois donc que Pythagore a voulu dire , qu'aux Dieux infernaux , comme étant plus corporels , & plus terrestres , on pouvoit offrir des sacrifices matériels qui peuvent être partagés , & qui par cette raison sont désignés par le

nombre pair, & qu'aux Dieux célestes il ne faut offrir que ce qui est indivisible; l'ame, ou l'esprit désigné par le nombre impair, comme l'être dont il tire son origine.

X L I V.

Μὴ σπένδειν θεοῖς ἐξ ἀμπέλων
ἀτμήτων.

N'offrez point aux Dieux du vin de vigne non taillée : *Ex imputatis vitibus ne Diis libato.*

Le traducteur Latin de Plutarque, & après lui Amiot, ont cru que par ce symbole Pythagore tendoit à détourner les hommes d'offrir aux Dieux des sacrifices sanglants, & se sont imaginés que ce Philosophe avoit appelé le sang, *du vin de vigne non taillé* : mais cela n'est fondé que sur un texte corrompu, comme je l'ai établi dans mes remarques sur la vie de Numa. Cette figure seroit bien outrée, & bien violente. Il faut donc s'en tenir à l'explication que Plutarque a donné à ce symbole, en disant que ce Phi-

Iosophe a voulu recommander l'agriculture comme une grande partie de la piété, en exhortant à n'offrir aux Dieux rien de sauvage, & qui ne vînt d'une terre rendue douce & humaine par la culture.

X L V.

Ἀτὲρ ἀλφίτων μὴ θύειν.

Ne sacrifiez point sans farine : *Ne sine farina sacrificato.*

Les Grecs, avant que d'égorger les victimes, répandoient sur leur tête de la farine d'orge, ou de l'orge avec du sel; ce qu'ils appelloient *ὑλοχύτας*, Homere *ὕλοχύτας πρεβάλοντο*. On a donc cru que Pythagore recommandoit par ce symbole de n'offrir jamais de victime sans cet orge sacré. Mais j'ose dire que ce n'est pas le sens de ce précepte; le but de Pythagore est, de recommander l'agriculture comme dans le symbole précédent, & en même temps il veut détourner les hommes des sacrifices sanglans, & leur apprendre, à n'offrir aux Dieux que des

des gâteaux, ou, s'ils veulent offrir des victimes, à substituer à la place des victimes vivantes, des figures de ces mêmes victimes faites avec de la pâte; comme il l'avoit pratiqué en immolant un bœuf fait de farine, selon la coutume qu'il avoit apprise en Egypte, & dont j'ai parlé dans la Vie de ce Philosophe.

X L V I.

Ἀνυπόδητος Δύε καὶ ἀγοσύνῃ.

Adorez, & sacrifiez nuds pieds :
Nudis pedibus adorato atque sacrificato.

Pythagore avoit pu apprendre en Egypte l'histoire de Moïse, à qui Dieu dit du milieu du buisson ardent, *Solve calceamentum de pedibus tuis; locus enim in quo stas terra sancta est*: Otez les souliers de vos pieds, car le lieu où vous êtes est une terre sainte. Mais ce Philosophe n'avoit pas pris cet ordre à la lettre : il se contentoit de lui donner un sens figuré : & par ce symbole il exhortoit les hommes à faire leurs prières.

res & leurs sacrifices avec humilité
& simplicité.

X L V I I.

Περιστρέφειν περιστερόμυθος.

Tournez tout autour de vous en
adorant : *Circumadus adora.*

Par ce tournoïement, dit Plutarque dans la vie de Numa, on veut que Pyth gore ait eu dessein d'imiter le mouvement du monde; mais je croirois plutôt que ce précepte est fondé sur ce que les temples regardant l'Orient, ceux qui y entroient tournoient le dos au soleil; & par conséquent étoient obligés, pour se tourner de son côté, de faire un demi-tour à droite; & pour se remettre ensuite en présence du Dieu, ils achevoient le tour en faisant leur prière. A moins que ce changement de situation ne signifie quelque chose d'approchant des roues Égyptiennes, & que ce ne soit pour faire entendre qu'il n'y a rien de stable ni de permanent dans ce monde, & que de que que manière que Dieu tourne & remue notre vie, il faut lui en rendre grâces, & en être contents.

J'ai expliqué ces roues Egyptiennes dans mes remarques sur cette Vie de Numa, & j'ai fait voir que Plutarque n'a pas touché la véritable raison de ce tournoïement que Pythagore ordonne. Il vouloit par-là, que l'on adorât l'immensité de Dieu qui remplit l'univers.

X L V I I I.

καθῆσθαι προσκυνήσαντά.

Adorez assis : *Adoraturus sedeto.*

Plutarque a lu autrement ce symbole, καθῆσθαι προσκυήσαντας; *asseyez-vous après avoir adoré.* Et il dit que c'étoit pour l'heureux présage que les Dieux avoient exaucé les prieres. Mais il en donne une meilleure raison dans la suite, en disant, que c'étoit pour nous accoutumer à ne nous adresser jamais aux Dieux quand nous sommes accablés d'affaires, & que nous ne pouvons les prier qu'à la hâte, & qu'en passant; mais lorsque nous en avons le loisir, & que nous pouvons y employer tout le temps nécessaire, sans au-

cune précipitation. Il me paroît que la leçon de Plutarque n'est pas la bonne, & que Pythagore avoit écrit, καθῆσθαι προσκυνήσοντας : *adorez assis*, ou *asseyez vous pour adorer*, c'est à dire , adorez tranquillement & sans impatience , avec tout le loisir que demande une si sainte action. J'ajouterai à cela une petite remarque qui n'est pas inutile. C'est que du temps d'Homere & de Pythagore , on ne favoit ce que c'étoit que d'adorer à genoux ; on adoroit ou debout , ou assis.

X L I X.

Παρά θυσίαν μὴ ὀνυχίζου

Ne vous faites pas les ongles pendant le sacrifice : *Ad sacrificia ungues ne præcido.*

Hésiode avoit dit plus obscurément & plus énigmatiquement ,

Μηδ' ἀπο πεντόζαιο θεῶν ἐνὶ δαιτί θαλεῖν ,
 Αὖτον ἀπὸ χλαροῦ τάμνειν αἰθωνι σιδήρῳ.

Pendant le festin des Dieux , c'est-à-dire , pendant le sacrifice , ne retranchez point avec le fer de la partie qui

a cinq rameaux , c'est-à-dire , de la main qui a cinq doigts , le sec du vert , c'est-à-dire , le superflu des ongles , *præsegmina unguium* ; car ce qu'on coupe des ongles est sec , & le reste est vert , c'est le vif. Mais d'un précepte de superstition , Pythagore en fait un précepte de morale. Le sens de ce symbole est clair ; car c'est pour dire , que pendant qu'on est dans le temple il faut ne penser qu'à Dieu , se tenir dans le respect , & rejeter toutes les pensées basses & indignes de la sainteté du lieu , & de la religion. Iamblique en donne pourtant une autre explication qui me paroît très-fondée. Il dit que Pythagore a voulu enseigner par-là , que quand on fait un sacrifice , il faut y appeler ses parens les plus éloignés , ceux dont on pourroit le plus se passer , & qui sont dans la condition la plus basse & la plus méprisable ; car cet acte de religion doit bannir toute pensée d'orgueil , & réunir les familles. On sait que les sacrifices étoient toujours suivis d'un festin

auquel on prioit les parens & les amis.

L.

Ὅταν βροντᾷ, γλῶ σίγηθι.

Quand il tonne, touchez la terre :
Cùm tonat, terram tangito.

Le tonnerre qui gronde sur nos têtes a toujours été pris pour les signes de la colere de Dieu. Pythagore a donc voulu dire par ce symbole, que quand Dieu donne des marques de sa colere, nous devons tâcher de le désarmer par notre humilité.

L I.

Παρά λύχνον μὴ ἐποπτεύζου.

Ne vous regardez point au miroir, à la clarté du flambeau : *Ad lucernam faciem in speculo ne contemplator.*

Le Miroir est ordinairement trompeur, & il trompe encore davantage quand on le consulte aux flambeaux; car cette fausse lumiere favorise les mensonges, les augmente, & sert à les cacher. Pythagore veut donc nous

avertir par-là , de ne pas contribuer nous-mêmes à nous tromper , en nous regardant dans des objets qui nous fardent , & qui nous déguisent ; & il nous ordonne de nous regarder dans la véritable lumière , qui est la seule où nous puissions nous voir tels que nous sommes véritablement.

On peut aussi rapporter ce symbole à la Philosophie , & lamblique l'a fait ; mais son explication est plus obscure que le texte. J'espère qu'on entendra mieux celle-ci. Le miroir est ici la simple apparence des choses de la nature ; car le miroir ne représente que la superficie des objets , & le flambeau est l'opinion , l'imagination. Si nous jugeons donc des vérités naturelles sur les premières apparences , & que nous ne les regardions qu'à la lumière de nos opinions , lumière qui est toujours très-infidèle , nous ne pouvons que nous tromper. Il faut donc les regarder dans la véritable lumière , qui est Dieu ; car la connoissance de la nature est une suite & une dépendance de la

connoissance de Dieu ; & c'étoit la doctrine de Pythagore , comme nous le voyons dans les Vers dorés , I & LI , & dans les commentaires d'Hiéroclos ; & c'est à quoi se rapporte le symbole suivant.

L I I.

Εἷς , δύο.

Un , deux : *Unum , duo.*

Par l'unité , Pythagore désignoit Dieu créateur de toutes choses , & par le deux , la nature ; comme je l'ai expliqué dans la vie de ce Philosophe. Ce symbole signifie la même chose que le précédent , qu'il faut connoître Dieu avant toutes choses , & ensuite la matiere ; car comme on ne sauroit connoître la nature du deux , si l'on ne connoît auparavant celle de l'un qui l'a créé , de même on ne peut connoître ce monde visible , si l'on ne connoissoit Dieu.

L I I I.

Προτίμα τὸ χῆμα , καὶ βῆμα καὶ τριώβολον.

Honore les marques de la dignité,

le Trône , & le Ternaire : *Honora-
to in primis habitum , Tribunal , &
Triobolum.*

Iamblique me paroît s'éloigner beaucoup du véritable sens de ce symbole , quand il dit que Pythagore veut insinuer qu'on doit préférer la secte Ionique , parce que la doctrine de l'Italique est toute incorporelle , au-lieu que celle de l'Ionique est attachée aux corps.

Lilius Giralduſ , & d'autres ont cru qu'ici par le Ternaire , Pythagore a voulu marquer la sainte Trinité , dont ils prétendent que le mystere n'étoit pas inconnu à ce Philosophe , non plus qu'à Platon qui semble en avoir parlé dans sa seconde & dans sa sixieme lettres : mais je suis persuadé qu'ils se trompent. Jamais Pythagore n'a eu la moindre idée de la Trinité , & non-seulement il n'a pas entrevu ce mystere , mais encore le systême de sa doctrine y paroît entièrement opposé ; & c'est de ce systême qu'on doit tirer l'explication de ce ternaire , telle que je vais la donner. Nous avons vu qu'il

a établi, trois genres de substances raisonnables, les Dieux immortels, les Héros, c'est-à-dire les Anges, & les hommes morts dans la pratique de la vertu, & que la grace divine a élevés à la gloire, c'est-à-dire les Saints. Et voilà ce qu'il entend ici par le ternaire, dans lequel il veut que nous renfermions notre vénération & notre culte, en nous défendant d'honorer aucune nature inférieure à ces trois-là, comme nous l'avons vu dans Hiéroclès. J'espère qu'on trouvera que c'est le véritable sens de ce symbole; le reste est aisé. Par le Trône, Pythagore marque les Rois & les Princes, & par les marques de la dignité, il désigne tous ceux à qui ces Princes font part de leur autorité. Il veut donc que nous honorions les Rois & les Magistrats, en un mot tous ceux que Dieu a mis au-dessus de nous, pour nous gouverner & pour nous conduire.

L I V.

*Ἀνέμων πνεόντων τῶν ἡχῶν ἀεγσ-
κυνεῖ.*

Quand les vents soufflent, adore

l'écho : *Flantibus ventis , echo adora.*

J'avoue que je n'entends point l'explication qu'Iamblique a donnée à ce symbole , en disant , *qu'il faut aimer & honorer la ressemblance , l'image des essences & des puissances divines.*

Lilius Giraldus a plus approché de la vérité , quand il a dit que les vents désignent ici , *les révoltes , les séditions , les guerres , & que l'écho est l'emblème des lieux déserts , & que Pythagore , par ce symbole , a voulu exhorter ses disciples à quitter les villes où ils verroient des guerres & des séditions , & à se retirer dans des lieux plus tranquilles , dans des forêts , & dans des déserts , où est la retraite d'écho : comme dit Ovide ,*

Inde latet sylvis , nulloque in monte videtur ,

Omnibus auditur.

L V.

Mn̄ ēd̄ien̄ ἀπὸ δ̄ίφ̄ε̄γυ.

Ne mangez pas sur le char : *Ex curru ne comedito.*

M vj

C'est ainsi que l'on a traduit ce symbole : Le char marque les voyages & l'action ; car il servoit & à voyager , & à combattre. Pythagore veut donc nous avertir par ce symbole , qu'il n'est pas temps de manger quand il faut agir ; ou bien que dans cette vie , qui est un véritable voyage , il ne faut pas s'imaginer qu'on n'y soit que pour manger & boire , & pour ne penser qu'à ce qui regarde le corps. Voilà l'explication qu'on a donnée à ce symbole ; je n'en suis pas trop content , & jusqu'à ce qu'on trouve mieux , voici ma conjecture. Le mot Grec *δίφρος* , ne signifie pas seulement un char , mais un siege , une chaise , *sellam*. Quand Pythagore défend donc de manger de son siege , il défend de manger assis , c'est-à-dire , sans travailler.

L V I.

Εἰς ὑπόδησιν τὸν δεξιὸν πόδα πᾶ-
ρεχε , εἰς δὲ ποδόνιπλον τὸν εὐώ-
νυμον.

Chaufsez le pied droit le premier ,

& lavez le premier le pied gauche : *Dextrum pedem primum calceato , sinistrum verò primum lavato.* La chaussure marque les fonctions de la vie active ; & le bain marque les délices d'une vie oiseuse & molle.

Pythagore veut donc exhorter ses disciples par ce symbole , à avoir plus d'empressement pour la vie active , que pour la mollesse & la volupté.

L V I I.

Ἐκέφαλον μὴ ἐδίε.

Ne mangez pas la cervelle : *Cerebrum ne edito.* C'est pour dire , n'accablez point votre esprit d'un travail excessif qui l'abatte , & qui l'épuise : donnez-lui du relâche ,

— *Nec aternis minorem
Consiliis animum fatiga.*

L V I I I.

Φόνικα μὴ φυτεύειν.

Ne plantez pas le palmier : *Palmam ne plantato.*

J'ai lu ce symbole de Pythagore ,

mais je n'en ai trouvé nulle part l'explication : il faut donc la deviner. Le palmier est très-utile & très-secourable dans le pays où il vient naturellement. Plutarque témoigne que les Babyloniens comptoient trois cens soixante utilités qu'ils tiroient de cet arbre ; mais transplanté il n'est bon à rien , & ne porte qu'un fruit sauvage qu'on ne sauroit manger. Quand Pythagore dit donc , *qu'il ne faut pas planter le palmier* , il veut dire qu'il ne faut rien faire qui ne soit bon & utile. On peut donner aussi à ce symbole un autre sens qui ne me paroît pas moins bon. Les anciens ont écrit , que le bourgeon que les Grecs appellent la ceruelle du Palmier , est très doux à manger , mais qu'il cause de grands maux de tête. Xénophon rapporte même dans le second livre de l'expédition de Cyrus , que les Grecs de l'armée de Cléarque se trouverent mal d'en avoir mangé. Pythagore veut donc nous avertir par ce symbole , qu'il faut fuir tout ce qui est doux & agréable sur l'heure , & qui

dans la suite cause des peines & des chagrins.

L I X.

Σπονδὰς ποιεῖναι τοῖς θεοῖς κατὰ τὸ
οὖς.

Faites les libations aux Dieux par l'oreille : *Libamina Diis facito per auriculam.*

Philostrate rapporte ce symbole , dans la vie d'Apollonius , & il dit qu'Apollonius parlant un jour des libations devant un jeune homme , & ayant dit , qu'il y avoit une liqueur qu'il falloit sacrifier aux oreilles , & en faire les libations par les oreilles , le jeune homme se prit à rire , parce qu'il n'est pas possible de boire par les oreilles. Ce jeune homme prenoit à la lettre un symbole qu'il devoit expliquer figurément. Pythagore , & après lui son disciple Apollonius , vouloient dire qu'il falloit accompagner de Musique les libations , & honorer les Dieux en chantant des hymnes & des cantiques , qui sont les plus agréables

libations qu'on puisse leur faire. Pythagore avoit appris en Egypte , que les Juifs employoient les voix & les instrumens pour chanter les louanges de Dieu. *Psalterium jucundum cum cythara.* Homere a connu cette vérité, que la musique est agréable à Dieu ; car il feint qu'aux festins des Dieux , Apollon joue de la Lyre, & que les Muses chantent d'une voix pleine de charmes.

Voici encore quelques symboles qu'on pr tend avoir été recueillis par Plutarque. Je les ai cherchés inutilement dans ses ouvrages ; je ne laisse pas de les rapporter , mais sans le texte Grec que je nai pas vu.

L X.

Ne mangez pas la sèche : *Sepiam ne edito.*

Dans le traité , quels animaux sont les plus avisés.

Plutarque nous apprend une propriété singuliere de la sèche , qui nous servira à expliquer ce symbole. Il dit que quand elle est prise

dans un filet , elle jette une liqueur qu'elle a sous le cou , & qui est noire comme de l'encre ; & qu'ainsi noircissant la mer qui est tout autour d'elle , & se couvrant comme d'un nuage obscur , elle se dérobe aux yeux de celui qui l'a prise.

Pythagore a donc voulu dire , *n'entreprenez point des affaires obscures & difficiles , qui vous échapperont quand vous croirez les tenir.* Ou plutôt il a voulu nous avertir de n'avoir aucun commerce avec des gens dissimulés & faux , car ils nous manqueront au besoin , & se déroberont à nous , en brouillant tout par leur fausseté & par leur noirceur pour se tirer d'affaires.

L X I.

Ne vous arrêtez point sur les confins : *In limine non consistendum.* C'est pour dire , *ne demeurez point dans un état équivoque & douteux , prenez votre parti.*

L X I I.

Cédez à un troupeau qui passe :

Progredienti gregi è via cedendum.
C'est pour dire , qu'il ne faut pas s'op-
poser à la multitude.

L X I I I.

Dans le
traité d'Isis
& d'Osiris.

Fuyez la belette : *Mustelam devita.*
C'est pour dire , fuyez les rapporteurs ;
car , comme dit Plutarque , on pré-
tend que la belette fait les petits par
la bouche , & que par cette raison
elle est l'emblème de la parole qui
procède de la bouche. Plutarque dit,
on pretend , parce qu'il savoit bien
que cela étoit conté , & qu'Aris-
tote même a fait voir que la belette
fait les petits comme les autres ani-
maux , & que cette fable n'est fon-
dée que sur ce que la belette trans-
porte souvent les petits d'un lieu à
un autre avec sa bouche.

L X I V.

Refusez les armes que vous pré-
sente une femme : *Arma à muliere*
sumministrata rejice. La femme , à
cause de la foiblesse de son sexe , est
l'emblème de la colere & de la ven-

geance ; car ces passions viennent de foiblesse.

Pythagore a donc voulu dire , qu'il faut rejeter toutes les inspirations que donne l'esprit de vengeance. Peut-être aussi qu'il a voulu enseigner , qu'il ne faut jamais entrer dans les ressentimens des femmes , & se livrer aux fureurs qu'elles veulent inspirer. Mille exemples ont fait voir les maux qui en arrivent.

L X V.

Ne tuez point le serpent qui est tombé dans votre cour : *Colubrum intra ædes collapsum ne perimito.* C'est pour dire , ne faites point de mal à votre ennemi , quand il est devenu votre suppliant & votre hôte.

Le serpent signifie toujours un ennemi , parce qu'en effet c'est l'ennemi de l'homme depuis la malédiction prononcée contre lui.

Genes. 3.
15.

L X V I.

C'est un crime de jeter des pierres aux fontaines : *Lapidem in fon-*

tem jacere scelus. C'est pour dire , que c'est un grand péché de tourmenter & de persécuter les gens de bien , & ceux qui servent utilement le public.

Hésiode avoit dit avant Pythagore , *μηδ' ἐπὶ κερδαίων εὐπέην* , *neque super fontes meito.* Pour dire , *ne corrompez point , & ne rendez pas inutile le bien que les autres font , & ne vous moquez pas de vos bienfaiteurs.* Salomon a comparé de même les gens de bien aux fontaines , quand il dit que c'est une fontaine troublée avec le pied , & une source gâtée & perdue , que le juste qui tombe devant l'impie. *Fons turbatus pede , & vena corrupta , justus cadens coram impio.*

Proverb.
25, 26.

L X V I I

Ne mangez pas de la main gauche : *Sinistra cibum ne sumito.* C'est pour dire , *ne vivez que d'un gain juste & légitime , & ne vous nourrissez point de rapines & de vols , mais de votre travail ; car la main gauche a toujours été la main suspecte de larcin ; c'est pourquoi Catulle écrit à Asi-*

nus , qui lui avoit volé son mou-
choir ,

*Marucine Asini , manu sinistra
Non bellè uteris in joco atque vino :
Tollis lintea negligentiorum.*

L X V I I I.

C'est un crime horrible d'ôter la
sueur avec le fer : *Sudorem ferro ab-
stergere tetrum facinus.* C'est pour dire,
que c'est une action très-criminelle d'ô-
ter à quelqu'un par la force & par la
violence le bien qu'il a gagné par son
travail , & à la sueur de son front ; car
la sueur se prend ordinairement pour
ce que l'on gagne par son travail , à
cause de la malédiction prononcée
après le péché du premier homme :
In sudore vultus tui vesceris. Ce sym-
bole de Pythagore dit la même chose
que cette sentence de l'Ecclésiasti-
que , 34 , 26. *Qui aufert in sudore pa-
nem , quasi qui occidit proximum suum ;*
Celui qui ôte le pain gagné à la sueur
du front , est comme celui qui tue son
prochain.

L X I X.

N'appliquez pas le fer sur les tra-

ces de l'homme : *Hominis vestigia ferro ne configi o.* C'est pour dire , *ne déchirez point la mémoire de ceux qui sont morts.* Car ce symbole n'a aucun rapport au prétendu sortilege que l'on pratique aujourd'hui , & par lequel on prétend arrêter un homme , un cheval , en fichant un clou sur une des traces de ses pas. Ce sortilege est une chimere de ces derniers temps , & inconnue à toute l'antiquité.

L X X.

Ne dormez point sur le tombeau : *In sepulcro ne dormito.* C'est pour dire , *que le biens que vos peres vous ont laissés , ne servent pas à vous faire vivre dans l'oïseté , & dans la mollesse.* Et je suis persuadé que Pythagore avoit tiré ce symbole de ce précepte d'Hésiode , qui défend de s'asseoir sur les tombeaux.

Μηδ' ἐπ' ἐνιητοῖσι καθίζαν.

L X X I.

Ne mettez pas au feu le fagot entier : *Integrum fasciculum in ignem ne*

mittito. Pour dire , *Vivez d'économie ,
& ne mangez pas tout votre bien à la fois.*

L X X I I.

Ne sautez pas du char à pieds joints :
De rheda junctis pedibus ne exsilito.
C'est pour dire , *ne faites rien à l'é-
tourdie , & ne changez pas d'état témé-
rairement , & tout d'un coup.*

L X X I I I.

Ne menacez point les autres : *In
astrum ne digitum intendito.* C'est pour
dire , *ne vous emportez point contre ceux
qui sont au-dessus de vous , & contre
ceux qui ne travaillent qu'à vous éclair-
rer dans vos ténèbres.*

L X X I V.

N'appliquez point la chandelle
contre la muraille : *Candelam ad pa-
rietem ne applicato.* C'est pour dire , *ne
vous opiniâtrez point à vouloir éclairer
des gens grossiers ; car ils résistent à
vos lumieres, comme une muraille re-
jetée & repoussée les rayons du Soleil.*

L X X V.

N'écrivez point sur la neige : *In nive ne scribito*. C'est pour dire , *ne confiez pas vos préceptes à des naturels mous , & effeminés* ; car la moindre chaleur , c'est-à-dire la moindre persécution les fond , & vos préceptes s'évanouissent.

Les Grecs ont dit dans le même sens , *écrire sur l'eau* , pour dire prendre une peine inutile , donner des préceptes à des naturels mous qui ne sauroient les retenir , & où ils s'effacent incontinent.





L A V I E

D'HIÉROCLÈS.

IL n'est rien de plus naturel quand on lit un ouvrage , que d'en vouloir connoître l'Auteur ; & plus l'ouvrage est beau & utile , plus on est curieux de savoir à qui on doit le plaisir & le profit qu'on tire de cette lecture. C'est ce qui m'a porté à rechercher qui étoit l'Hiéroclès auteur de ces excellens commentaires sur les vers de Pythagore ; car ce n'est pas le connoître que de savoir seulement son nom , qui lui a été commun avec plusieurs autres : & je vois même que les plus savans ne sont pas d'accord sur ce point.

L'antiquité nous fournit plusieurs hommes célèbres qui ont porté le nom d'Hiéroclès. Le premier , c'est Hiéroclès frere de Ménoclès , natif

de la ville d'Alabande dans la Carie
Ces deux freres avoient acquis beaucoup de réputation par leur éloquence. Cicéron , qui les avoit vus & entendus, en parle en plusieurs endroits de ses ouvrages, & voici le jugement qu'il en porte dans son orateur à Brutus : *Tertium est in quo fuerunt fratres illi , Asiaticorum Rhetorum principes , Hierocles & Menecles , minimè , meâ sententiâ , contemnendi. Etsi enim à forma veritatis , & ab Atticorum regula absunt , tamen hoc vitium compensant , vel facilitate , vel copia. La troisième sorte est celle dans laquelle ont travaillé les deux freres , les premiers des Orateurs Asiaticques , Hiéroclès & Ménécès , qui , à mon avis , ne sont nullement à mépriser ; car quoiqu'ils s'éloignent du caractère de la vérité , & de la regle Attique , ils réparent ce défaut par la facilité de leur composition , & par leur abondance. Ce caractère de composition tel qu'il est marqué dans ce passage , suffit pour faire voir que l'Hiéroclès de Cicéron n'est pas celui qui a travaillé sur ces vers de Pythagore ; car sa maniere d'écrire ne tient*

nullement de l'Asiatique , tout y est ferré & concis. D'ailleurs il étoit Orateur & non pas Philosophe.

Le second étoit Hiéroclès cité par Stéphanus, comme un grand voyageur qui avoit fait des relations de tout ce qu'il avoit vu de plus extraordinaire & de plus remarquable. Par exemple , il parle d'une nation d'Hyperboréens appelée les Tarcy-
néens , chez laquelle des Gryphons gardent les mines d'or. Il dit , que rien ne mérite davantage d'être vu que les Brachmanes, nation adonnée à la Philosophie , & consacrée particulièrement au Soleil , qui ne mangent aucune sorte de viande , qui vivent toujours à l'air , qui respectent sur-tout & cultivent la vérité , & qui ne portent que des robes faites d'un lin qu'ils tirent des rochers ; car ajoute-t-il , ils prennent certains petits filaments qui viennent sur les rochers , les filent , & en font des habits , qui ne brûlent point au feu , & qu'ils ne mettent point à la lessive pour les laver ; mais quand ils sont sales , ils les jettent au milieu d'une

Ses relations sont citées sous le nom de Philistores. *Hiéroclès in Philisticis.*

Brachman.

flamme vive , & ils deviennent blancs & transparens. Il parle du lin appelé *asbeste* , & qu'on trouve encore aujourd'hui dans les Pyrénées , tel qu'il le décrit. Cet Hiéroclès vivoit quelque temps après le siecle de Strabon , c'est-à-dire après Tibere.

Le troisieme est un Philosophe Stoïcien dont il est parlé dans Aulugelle , qui dit , que toutes les fois que le Philosophe Taurus entendoit parler d'Epicure , il avoit d'abord dans la bouche , ces mots d'Hiéroclès , homme grave & saint , * *Que la volupté soit la fin de l'homme , dogme de courtisane. Que la providence ne soit rien , autre dogme de courtisane.* Par ces mots , ce sage Stoïcien se munissoit comme d'un contrepoison contre les deux maximes qui faisoient le fondement de la Philosophie d'Epicure , & qui étoient tres-pernicieuses dans le sens que les Epicuriens relachés leur donnoient.

* Η δονή τελευτῶν, πόρνης δόγμα. οὐκ ἐστὶ πέναντια οὐδέν, πόρνης δόγμα. Comme a corrigé le savant Anglois Jean Pearson.

Cet Hiéroclès est donc plus ancien que Taurus, & par conséquent il vivoit au plus tard sous l'Empereur Adrien. Ni le voyageur, ni le Philosophe ne peuvent être auteurs de ces commentaires sur les Vers dorés. Un ouvrage si grave & si sublime n'est pas l'ouvrage d'un voyageur ; & notre Hiéroclès étoit Pythagoricien , & non pas Stoïcien. D'ailleurs il est certain que ces commentaires ne sont pas du second siècle.

On trouve un autre Hiéroclès qui étoit Jurisconsulte , & dont on a cité un traité des maladies & de leur cure , qu'il avoit dédié à Bassus Philosophe de Corinthe.

Il y en a encore un cinquième qui étoit Grammairien , & dont on a la notice de l'Empire de Constantinople. Ni le Grammairien , ni le Jurisconsulte ne sont notre Hiéroclès.

Mais voici certainement où il faut le chercher. Sous l'empire de Dioclétien il y avoit un Hiéroclès de Bithynie qui exerçoit à Nicomédie l'office de Juge , & à qui l'Empereur donna le gouvernement d'Alexan-

drie , pour le récompenser des maux qu'il faisoit aux Chrétiens. Il ne se contenta pas de les persécuter avec la dernière fureur , il écrivit encore contre eux deux livres , qu'il appella *Philalethes* , c'est à-dire , *amis de la vérité* , où il s'efforçoit de prouver la fausseté de l'Ecriture sainte par mille prétendues contradictions qu'il croyoit y appercevoir , & où il éga-loit ou préféroit même à Jésus-Christ , Apollonius de Tyane.

Peu de temps après on trouve un Hiéroclès natif d'Hillarime , ville de Carie , & qui après avoir fait quelque temps le métier d'Athlete , quitta le Gymnase pour s'appliquer à la Philosophie , *Απὸ ἀθλήσεων ἐπὶ φιλοσοφίαν ἀχθεὶς* , *qui des combats du Gymnase passa tout d'un coup à la Philosophie* , dit Stéphanus.

Jusqu'ici ces deux Hiéroclès ont été confondus. Vossius prétend que le Gouverneur d'Alexandrie est le même que l'Athlete , & je vois que Jean Pearson , un des plus savans hommes que l'Angleterre ait porté , ne s'éloigne pas de ce sentiment , à

condition qu'on lui permette d'expliquer autrement le passage de Stéphanus, que je viens de rapporter. Il veut que le mot Grec, ἀγλήσεις, qu'on a expliqué, *les combats du Gymnase*, signifie, les combats que les Chrétiens ont eu à soutenir contre les Païens, & les persécutions qu'ils ont souffertes : & pour le prouver il cite un passage d'Eusebe qui parle des combats des glorieux Martyrs, θεοσπετῶν μαρτύρων ἀγλήσεις. Mais ce savant Anglois ne s'est pas apperçu qu'ἀγλήσεις peut bien être dit en ce sens, par rapport à ceux qui souffrent, & nullement par rapport à ceux qui font souffrir. Par exemple, on dira *ce Martyr, au sortir de ses glorieux combats, fut couronné* ; car c'est le Martyr qui combat. Mais on ne dira pas du Juge qui préside à ces exécutions impies, *qu'au sortir de ses combats il alla se reposer* ; car le Juge ne combat point.

Ce suffrage de Pearson pour le sentiment de Vossius, n'étant donc appuyé que sur une explication si

peu fondée , ne doit être d'aucune autorité. Mais voici d'autres raisons qui combattent ce sentiment de Vossius , & qui font voir qu'il n'a examiné d'assez près ni les temps , ni les caractères différens de ces deux Hiérocès.

Le métier d'Athlète , & celui de Juge ne sont pas plus différens que ces deux Hiérocès sont différens , & par le cœur & par l'esprit.

Dans le Juge , les anciens n'ont trouvé que cruauté , qu'animosité , qu'injustice.

Dans le Philosophe , nous ne découvrons qu'équité , que droiture , qu'humanité.

Dans le Juge on a trouvé un esprit médiocre , un jugement peu juste & peu exercé , une critique froide , & un fond inépuisable d'impudence & de mauvaise foi. Il ne faut que lire ce qu'Eusebe nous en a conservé ; cela est pitoyable : nulle raison , nul jugement , nul esprit.

Et dans le Philosophe , nous remarquons un esprit très-éclairé & très-profond , une raison saine , un

jugement exquis , beaucoup de pénétration & de sagesse , & un grand amour pour la vérité.

Il ne paroît pas possible que les livres d'Hiéroclès contre la Religion Chrétienne , & ces commentaires sur les Vers dorés de Pythagore , soient l'ouvrage du même auteur. Dans les premiers tout étoit frivole , il n'y avoit rien de nouveau ni de singulier ; la plupart même des objections étoient des objections pillées souvent mot à mot de Celse & de Porphyre , déjà réfutées cent fois , ou méprisées ; & ce qui est très-remarquable , souvent contraires aux maximes du Philosophe.

Au-lieu que dans ce dernier , si on en excepte quelques opinions que ce Philosophe avoit reçues de son maître avec trop de simplicité , il n'y a rien que de solide. Nulle part des vues plus grandes & plus sublimes sur la nature de Dieu , & sur les devoirs de l'homme ; & nulle part des principes plus saints & plus conformes aux vérités de la Religion Chrétienne. Cet ouvrage est comparable

à tout ce qu'ont écrit les plus grands Philosophes de l'antiquité. Il paroît qu'il avoit lu les saintes Ecritures ; mais bien loin de jetter des pierres contre cette fontaine divine , on voit clairement qu'il y avoit puisé , & qu'il s'étoit heureusement servi de cette source de lumiere pour éclaircir beaucoup de points de la théologie des Païens ; pour l'enrichir même , & pour la dégager de beaucoup d'erreurs grossieres que la lumiere naturelle ne pouvoit seule dissiper.

On dira peut-être que ces conjectures ne sont pas assez fortes pour obliger à faire deux auteurs d'un seul ; & qu'il est très possible & très-vraisemblable qu'un homme qui a témoigné beaucoup de force & beaucoup d'esprit dans les traités de Philosophie , tombe , & se démente quand il entreprend de combattre la vérité , & de faire triompher le mensonge. Porphyre lui-même, qui avoit fait de si beaux ouvrages , que nous lisons encore avec plaisir , n'est plus le même & ne témoigne plus le même jugement & la même solidité

dans les livres qu'il avoit composés contre la Religion Chrétienne. Que peut faire le plus grand génie, quand il combat contre Dieu ? Cela est certain ; mais Porphyre n'est point si différent de lui-même dans ces derniers ouvrages, que le seroit l'auteur de ces commentaires, s'il avoit fait les livres contre les Chrétiens.

Voici encore une raison qui me paroît assez forte. On fait qu'Apollonius de Tyane, cet insigne imposteur qu'Hiéroclès, auteur des livres contre les Chrétiens, avoit la folie d'égaliser & de préférer même à Jésus-Christ, privoit l'homme de son libre arbitre, & soutenoit que tout étoit gouverné par les loix de la destinée que rien ne pouvoit changer. Eusebe emploie un chapitre à combattre cette fausse doctrine dans le traité qu'il a fait contre Hiéroclès. Je dis donc, que si cet impie Hieroclès étoit le même que celui qui a fait ces excellens commentaires, Eusebe n'auroit pas manqué de tirer de ces commentaires mêmes des armes pour battre en ruine ce faux

dogme d'Apollonius sur la liberté , & de reprocher à son panégyriste , qu'il élevoit au-dessus de notre Seigneur un homme prévenu d'une erreur capitale sur une vérité très-importante , & sans laquelle il n'y a plus ni vertu , ni vice , ni sagesse , ni folie , ni ordre , ni justice ; & un homme auquel il étoit lui-même très-oppoſé , puisque jamais Philosophe n'a établi plus solidement & plus fortement que lui ce dogme du libre arbitre. Eusebe auroit encore tiré de ces commentaires & des autres traités d'Hiéroclès , de quoi réfuter & détruire toutes les fables & toutes les chimères dont Philostrate tâche d'embellir la vie d'Apollonius , puisque rien n'est si oppoſé à cette fausse Philosophie que la doctrine de notre Hiéroclès. De-là je crois que l'on peut conclure assez probablement que l'auteur de ces commentaires n'est pas l'impie Hiéroclès contre lequel Eusebe a écrit.

Mais voici d'autres raisons que je tire des temps , & qui auront peut-être la force de preuves.

Hieroclès , Gouverneur d'Alexandrie , & l'auteur des deux livres contre les Chrétiens , étoit mort avant l'an 340 de Jésus-Christ.

Damascius qui vivoit sous l'Empereur Justinien , avoit vu Théofebe disciple du Philosophe Hieroclès , comme il le dit lui-même dans le passage que je rapporterai plus bas.

Il paroît bien difficile, qu'un homme qui florissoit encore en 528. ait vu & connu le disciple d'un homme mort avant 340. Et par conséquent il n'est guere vraisemblable que l'Hieroclès Philosophe , & auteur de ces commentaires sur les Vers dorés , soit le même que l'Hieroclès , Gouverneur d'Alexandrie , & l'ennemi des Chrétiens.

Si l'on nous avoit conservé quelques particularités de la vie du Philosophe , elles fortifieroient peut-être les raisons que je viens d'avancer ; mais nous ne savons de lui que très-peu de chose , & que ce qu'en a écrit Damascius , & que Photius , & après lui Suidas , nous ont conservé.

Voici ce qu'en dit cet écrivain qui florissoit assez avant dans le sixieme siecle.

Le Philosophe Hiéroclès , celui qui par sa sublimité , & par son éloquence , a rendu si célèbre l'école d'Alexandrie , joignoit à la constance & à la grandeur d'ame une beauté d'esprit , & une fécondité au-delà de toute imagination. Il parloit avec tant de facilité , & étoit si heureux dans le choix des beaux termes , qu'il ravissoit tous ses auditeurs , & paroissoit toujours entrer en lice contre Platon , pour lui disputer la gloire de la beauté de la diction , & de la profondeur des sentimens. Il avoit un disciple appelé Théosebe , qui de tous les hommes que j'ai connus , étoit le plus accoutumé par la pénération de son esprit , à lire les pensées les plus secretes du cœur. Ce Théosebe disoit qu'Hiéroclès expliquant un jour Platon , dit que les raisonnemens de Socrate ressembloient aux dez qui se trouvent toujours debout , de quelque maniere qu'ils tombent. Un malheur qui arriva à ce Philosophe , servit à mettre son courage & sa magnanimité dans tout leur jour. Etant

allé à Bysance il s'attira la haine de ceux qui gouvernoient ; il fut mis en prison , mené devant le tribunal , condamné , & livré aux six licteurs qui le mirent tout en sang. Alors sans s'étonner , il remplit sa main du sang qui couloit de ses plaies & le jetta au visage du Juge , en lui disant ce vers d'Homere ,

Κίχλωνψ τῇ, πρὶ οἶνον, ἐπεὶ Φάγες ἀνδρόμεα
κρέα.

Tiens , Cyclope , bois ce vin , après t'être rassasié de chair humaine. *Il fut banni , & s'en étant retourné à Alexandrie , il philosophoit à son ordinaire avec ceux qui alloient l'écouter. On peut remarquer l'excellence & la grandeur de son esprit dans les commentaires qu'il a faits sur les Vers dorés de Pythagore , dans ses traités de la Providence , & dans plusieurs autres ouvrages , où il fait paroître des mœurs très-sages , & un savoir profond & exact.*

Cet éloge ne convient nullement à Hiéroclès ennemi des Chrétiens ; on n'auroit point dit du Gouverneur d'Alexandrie , qu'il avoit rendu une

école florissante. Cet Hiéroclès, bien loin de pouvoir disputer à Platon la gloire du style & de la profondeur des sentimens, n'étoit, comme je l'ai déjà dit, qu'un génie fort médiocre. Et d'ailleurs, quelle apparence que le Gouverneur d'Alexandrie eût reçu à Byfance le traitement dont Damascius parle ici; au lieu que tout cela peut fort bien convenir à l'Athlete devenu Philosophe.

Les ouvrages philosophiques, que Damascius avoit vus d'Hiéroclès, étoient un traité de la providence & de la destinée, & de l'accord de notre liberté avec les décrets de Dieu, divisé en sept livres. Photius nous a conservé des fragmens des trois premiers.

Un économique, à l'imitation de Xénophon, & un traité des maximes des Philosophes, dont voici les principaux chapitres.

Comment il faut se gouverner soi-même. Comment il faut se conduire envers les Dieux, envers la patrie, envers son pere & sa mere, envers

ses freres, sa femme, ses enfans, ses proches. Nous en avons encore dans Stobée, des fragmens considérables, qui marquent beaucoup d'esprit, beaucoup de douceur, en un mot un caractère bien opposé à celui du Juge d'Alexandrie. Par exemple, dans le traité de l'amour fraternel, il dit, *que pour en bien user avec tout le monde, il faut nous mettre à la place de chacun, & nous imaginer qu'il est nous, & que nous sommes lui.*

Qu'il n'y a rien de plus digne de l'homme, & qui mérite plus de louange, que de faire par sa douceur & par ses manieres, qu'un homme brutal, emporté & féroce, devienne doux, traitable & humain.

Dans le traité du mariage, après avoir dit beaucoup de choses de la nécessité de cette liaison, il dit, *que presque tous les mauvais ménages viennent des mauvais choix qu'on fait; on n'épouse des femmes que pour leurs richesses ou pour leur beauté, sans se mettre en peine de leurs mœurs & de leurs inclinations: de-là vient qu'on se marie souvent pour son malheur, & que l'on*

couronne la porte de sa maison pour y recevoir un tyran, & non pas une femme.

Il ajoute, que ceux qui refusent de se marier, & d'avoir des enfans, accusent leurs peres de s'être mariés sans raison, & se font le procès à eux-mêmes.

Dans le traité, comment on doit vivre avec son pere & sa mere; il dit, que les enfans doivent se regarder dans la maison de leur pere & de leur mere, comme dans un temple où la nature les a placés, & dont elle les a faits les prêtres & les ministres, afin qu'ils vaquent continuellement au culte de ces divinités qui leur ont donné le jour.

Il dit encore, que les enfans doivent fournir à leurs peres toutes les choses nécessaires, & que de peur d'en oublier quelqu'une, il faut prévenir leurs désirs, & aller souvent jusqu'à deviner ce qu'ils ne peuvent pas expliquer eux-mêmes; car ils ont souvent deviné pour nous, lorsque nous ne pouvions marquer nos besoins que par nos cris, nos bégaiemens & nos plaintes.

Il avoit fait aussi des commentaires sur le Gorgias de Platon: &

voici sur cela une particularité assez plaisante que Damascius raconte dans Photius. Il dit qu'Hieroclès expliquoit un jour à ses disciples le Gorgias de Platon ; Théosebe qui étoit présent , écrivit cette explication. Quelque-temps après , Hieroclès ayant encore pris le Gorgias pour l'expliquer , le même Théosebe recueillit aussi cette explication telle qu'elle sortoit de la bouche de son maître ; & comparant ensuite la dernière avec la première , il n'y trouva presque rien de semblable ; cependant , ce qu'on a de la peine à croire , elles lui parurent toutes deux très-conformes à la doctrine de Platon ; ce qui fait voir , ajoute-t-il , * *quel océan* , quelle profondeur de sens il y avoit dans ce grand homme.

Théosebe ayant fait remarquer cette différence à Hieroclès , celui-ci dit en cette occasion le bon mot que j'ai déjà rapporté , que les dis-

* J'ai conservé la phrase Greque qui m'a paru belle. Τὸτο μὲν οὖν ἐπιδείκνυται , τὸ ἀνδρὲς ἡλίαν ἢν ἄρα το τῶν θρεῖων πύλαγ.

cours de Socrate sont comme les dez qui se trouvent toujours debout de quelque maniere qu'ils tombent.

C'est grand dommage que tous ces ouvrages d'Hiéroclès se soient perdus : mais je regrette encore plus la perte d'un traité qu'il avoit fait de la justice ; car ce dernier suppléeroit à tous les autres. C'étoit sans doute un ouvrage très-solide & très-profond , s'il en faut juger par ces commentaires sur les Vers dorés de Pythagore , où nous voyons que ce Philosophe avoit pénétré l'essence de la justice.

Nous avons encore un petit traité intitulé , *Ἱεροκλέους φιλοσόφου ἀσεία* , *les contes plaisans du Philosophe Hiéroclès*. C'est un petit recueil de quelques sottises ou simplicités , dites par des gens fraîchement sortis de l'école , qui dans tous les temps , ont passé pour plus simples & plus niais que les gens du monde.

En voici quelques-unes.

Un écolier s'étant allé baigner pour la première fois , enfonça & pensa se noyer. Effrayé du péril qu'il

avoit couru , il jura qu'il ne se mettroit plus dans l'eau qu'il n'eût appris à nager.

Un autre voulant accoutumer son cheval à ne point manger , ne lui donna plus ni foin ni avoine ; & son cheval étant mort enfin , il dit , *Que je suis malheureux ! j'ai perdu mon cheval dans le temps qu'il avoit déjà appris à ne plus manger.*

Un autre voulant voir s'il avoit bonne grace à dormir , se regardoit dans son miroir les yeux fermés.

Un autre voulant vendre sa maison , en ôta une pierre qu'il porta au marché , pour montre.

Un autre ayant une cruche d'excellent vin , la cacheta. Son valet fit un trou par dessous , & buvoit ce vin. Le maître voyant son vin diminuer , quoique le cachet fût entier , étoit surpris , & n'en pouvoit deviner la cause. Quelqu'un lui dit : mais prenez garde qu'on ne le tire par dessous. *Eh , gros sot* , dit le maître , *ce n'est pas par dessous qu'il manque , c'est par dessus.*

Tout le reste est à-peu-près de

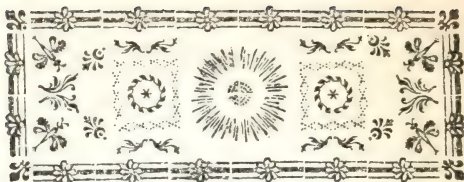
même , & je m'étonne qu'on ait pu attribuer au Philosophe Hiéroclès un ouvrage si frivole , & si peu digne d'un homme grave. Le style seul prouve qu'il est beaucoup plus moderne ; car on y trouve des termes , que ni le quatrième , ni le cinquième siècles n'ont connus , & qui démentiroient bien les louanges que les anciens ont données à la beauté de la diction de ce Philosophe.

Dans la Bibliothèque du Roi , on trouve quantité de lettres du Sophiste Libanius , qui n'ont jamais été imprimées. Parmi ces lettres il y en a beaucoup où il est parlé d'un Hiéroclès ; & quelques-unes même , qui s'adressent à lui. Il paroît par là que c'étoit un Rhéteur qui avoit acquis beaucoup de réputation par son éloquence , & qui étoit toujours demeuré pauvre , parce qu'il avoit été toujours homme de bien. Ce caractère est très-conforme à celui de l'auteur de ces Commentaires , & très-opposé à celui du Gouverneur d'Alexandrie que ses cruautés & ses injustices avoient enrichi. Le temps même

me convient assez à celui où florif-
soit notre Pythagoricien ; car l'Hié-
roclès de Libanius peut avoir vécu
jusque dans le cinquième siècle.
Mais je laisse cette recherche à ceux
qui auront le temps, & qui vou-
dront se donner la peine de recœuil-
lir toutes ces lettres très-dignes de
voir le jour, de les mettre en ordre,
& d'examiner si tout ce que l'au-
teur y dit de cet Hiéroclès & de sa
famille, peut s'accorder avec ce que
Damascius en a écrit, & si on peut
par-là détruire ou fortifier mes con-
jectures.

5.th Century.





Π Τ Θ Α Γ Ο Ρ Ο Τ

Κ Ρ Υ Σ Α Ε Π Η.

The golden
verse of Py-
thagoras.

Αθανάτοις μὲν πρῶτα θεοὶ,
νόμῳ ὡς διάκεινται,

Θαυθεῖς ἓν τιμαὶ καὶ σέβου ὄρεον ἔπειθ' ἥρωας
ἐν ἀνθρώποις ἀγανοὺς.

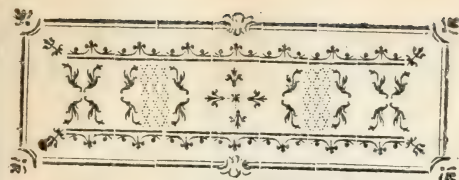
Μετὰ τούτοις τὸν τε καταχθονίους σέβει δαίμονας,
ἐννομα ῥέζων.

Τοὺς τε γονεῖς τιμαί, τοὺς τ' ἀλχίς
ἐκγεγαυῶτας.

Τῶν δ' ἄλλων ἀρετῇ ποιεῖ φίλον,
ὅστις ἄριστος.

Πραέσι δ' εἶκε λόγοις, ἐργοισί τ' ἐπω-
φελίμοισι.

Μηδ' ἔχθαιρε φίλον σὸν ἀμαρτάδος
εἵνεκα μικρῆς,



LES VERS DORÉS DE PYTHAGORE.

HONORE premièrement les Dieux ^{W a principe !}
immortels, comme ils sont établis & ^{How many}
ordonnés par la Loi. ^{Excellence, d'imitation, une}
Respecte le serment avec toute sorte de ^{Restrictions ?}
religion. Honore ensuite les Héros ^{both sacred.}
pleins de bonté & de lumière. ^{But who are the Heroes.}
Respecte aussi les Démon^s terrestres, en ^{Who are these}
leur rendant le culte qui leur est lé- ^{terrestrial divin.}
gitimement dû. ^{I know enough of them but re- spect none.}
Honore aussi ton père & ta mère, & tes ^{Holy ! Holy !}
plus proches parents. ^{Holy !}
De tous les autres hommes, fais ton ami ^{Holy !}
de celui qui se distingue par sa vertu.
Cède toujours à ses doux avertissements, ^{Very good.}
& à ses actions honnêtes & utiles ;
Et ne viens jamais à haïr ton ami pour ^{very good.}
une légère faute, autant que tu le peux.

Οφρα δύνῃ δύναμις γὰρ ἀνάγκης ἐλ-
γύθι νάψ.

Ταῦτα μὲν οὕτως ἴδι' κρατεῖν δὲ εἰ-
δίξεο τῶνδε·

Γαστρός μὲν περὶ τισα, καὶ ὕπνου, λα-
γνείης τε,

Καὶ θυμοῦ πρήξεις δ' ἀχρόν ποτε
μήτε μετ' ἄλλου,

Μήτ' ἰδίῃ πάντων δὲ μάλιστα ἀσ-
χεύεο σαυτόν.

Εἶτα δικαιοσύνην ἀσκεῖν ἔργῳ τε,
λόγῳ τε,

Μήδ' ἀλογίστως σαυτὲν ἔχειν ὦλ-
μῆδ' ἐδίξε·

Αλλὰ γινῶθι μὲν ὡς θανέειν πέπρω-
ται ἅπαντι

Χρήματα δ' ἄλλοτε μὲν κτᾶσθαι φι-
λεῖ, ἄλλοτ' ὀλέσθαι.

Ὅσάτε δαιμονίῃσι τύχαις βροτοὶ ἀλ-
γέ' ἔχουσιν,

Or la puissance habite près de la nécessité. *pas.* *Je n'entend*

Sache que toutes ces choses sont ainsi ; *Who does not*
 mais accoutume-toi à surmonter & à *know this ?*
 vaincre tes passions : *Ay ! govern your passi*

Premièrement , la gourmandise ; la pa- *good*
 resse , la luxure , & la colère.

Ne commets jamais aucune action hon- *good*
 teuse , ni avec les autres ,

Ni en ton particulier ; & sur tout res- *good.*
 pecte-toi toi même.

Ensuite , observe la justice dans tes *good*
 actions & dans tes paroles ,

Et ne t'accoutume point à te comporter *good*
 dans la moindre chose sans règle &
 sans raison :

Mais fais toujours cette réflexion , que *It is destiny?*
 par la destinée il est ordonné à tous
 les hommes de mourir ,

Et que les biens de la fortune sont in- *Who is, or was*
 certains ; & que comme on peut les *was ignorant*
 acquérir , on peut aussi les perdre. *of this ?*

Pour toutes les douleurs que les hom-
 mes souffrent par la divine fortu-
 ne ,

Ὦν ἂν μοῖζαν ἔχης, πρῶτος φέρε;
μηδ' ἀγανάκτει.

Ἰᾶσθαι δὲ πρέπει καθόσον δύνη, ὡδὲ
δε φράζου.

Οὐ παντὶ τοῖς ἀγαθοῖς ζύτων πολὺ
μοῖρα δίδωσι.

Πολλοὶ δ' ἀνθρώποισι λόγοι δειλοί
τε, καὶ ἐπιλοί.

Περαιήπτουσ', ὧν μήτ' ἐκπλήσσειο,
μήτ' ἀρ' ἐάσης

Εἰργεσθαι σαυτόν. ψεύδους δὲ ὡς
πέρ τι λέγεται,

Πρῶτος εἶχ'· ὅδε τοι ἐρέω, ὅπῃ παντὶ
τελείδω.

Μηδεὶς μιντε λόγῳ σε παρείπη, μήτε
τι ἔργῳ

Πρῆξαι, μήδ' εἰπεῖν, ὅτι τοι μὴ βέλ-
τερόν ἐστι.

Βουλᾶου δὲ πρὸ ἔργου, ὅπως μὴ
μωρῶς τελείται.

Supporte doucement ton sort tel qu'il est, & ne t'en fâche point ;

Well enough.
We cant help it.

Mais tâche d'y remédier autant qu'il te sera possible ;

Very good.

Et pense que la destinée n'envoie pas la plus grande portion de ces malheurs aux gens de bien.

It is destiny again?

Il se fait parmi les hommes plusieurs sortes de raisonnements bons & mauvais ;

No marvelous discovery.

Ne les admire point légèrement, & ne les rejette pas non plus :

Nil admirari, ne contemner.

Mais si l'on avance des faussetés, cède doucement, & arme-toi de patience.

Too difficult.

Observe bien en toute occasion ce que je vais te dire :

The Master!

Que personne, ni par ses paroles, ni par ses actions ne te séduise jamais ;

good

Et ne te porte à faire ou à dire ce qui n'est pas utile pour toi.

equivocal.

Consulte & délibère avant que d'agir, afin que tu ne fasses pas des actions folles ;

very good.

Δειλῷ τι πρῆσαιεν τε, λέγεϊντ' ἀνδ-
 ῖντα πρὸς ἀνδ' εὖρος.

Ἀλλὰ ταδ' ἐκτελέειν, αἶ σε μὴ με-
 τέπειτ' ἀνιήσῃ.

Πρῆσαιε δὲ μηδὲν τῆς μὴ ἐπίστασαι· ἀλ-
 λὰ διδάσκειν

Οὔσα χρεῶν, καὶ τερπνότατον βίον
 ᾧδε διάξεις.

Οὐδ' ὑγίεινς τῆς πρὸ σῶμ' ἀμέλειαν
 ἔχειν χρεῖ·

Ἀλλὰ ποτοῦ τε μέτρον, καὶ σίτου, γυ-
 μνασίων τε

Ποιεῖσθαι μέτρον δὲ λέγω τόδ' , ὃ
 μή σ' ἀνιήσῃ·

Εἰθίζου δὲ διαίταν ἔχειν καθάρειον,
 ἀθρυπτόν·

Καὶ πεφύ· αἶξό γε ταῦτα πονεῖν,
 ὅποσα φθόνον ἔχει.

Μὴ δαπανᾶν παρὰ καιρὸν, ὅποια
 καλῶν ἀδαήμων.

Car c'est d'un misérable de parler, *true !*
& d'agir sans raison, & sans ré-
flexion.

Mais fais tout ce qui dans la suite ne *good*
t'affligera point, & ne t'obligera
point à te repentir.

Ne fais jamais aucune des choses que tu *Parson Moody*
ne fais point ; *of you,*

Mais apprend tout ce qu'il faut savoir, *Very difficult.*
& par ce moyen tu meneras une vie
très délicieuse.

Il ne faut nullement négliger la santé *Sacred duty,*
du corps ;

Mais on doit lui donner avec mesure le *with all my*
boire & le manger, & les exercices *heart,*
dont il a besoin.

Or j'appelle mesure ce qui ne t'incom- *will enough!*
modera point.

Accoutume-toi à une manière de vivre *excellent*
propre & sans luxe.

Evite de faire ce qui attire l'envie. *Very good, but*
very difficult,

Et ne dépense point mal à propos, com- *wise.*
me celui qui ne connoît point ce qui
est beau & honnête :

Μήδ' ἀνελούθερος ἴδι. μέτρον δ'
ὅππ' πᾶσιν ἄριστον.

Πρῆψε δέ ταῦθ', ἄσε μὴ βλάβῃ, λό-
γισσα δὲ περ ἔργου.

Μήδ' ὕπνον μαλακοῖσιν ἐπ' ὄμμασι
περσδέξασθαι,

Πεῖν τῷ ἡμερινῶν ἔργων λογίσασθαι
ἕκαστον.

Πῇ παρῆβλῃ; τίδ' ἐρεξα; τί μοι δέον
οὐκ ἐτελέσθῃ;

Ἀρξάμενος δ' ἀπὸ πρῶτου, ἐπέξι-
θι καὶ μετέπειτα

Δεινὰ μὲν ἐκπαρήξα, ὅππῃ πλήσῃ· χρη-
στὰ δὲ, τέκνου.

Ταῦτα πόνει, ταῦτ' ἐκμελέτα, βού-
των χρηρῆσαι σε.

Ταῦτά σε τῆς θείης ἀρετῆς εἰς ἵχνια
θήσθῃ.

Mais ne sois pas non plus avare & *Wise*
mesquin. La juste mesure est excel-
lente en toutes choses.

Ne fais que les choses qui ne pourront *discrete*
te nuire, & raisonne avant que de les
faire.

Ne laisse jamais fermer tes paupieres *Wise but*
au sommeil après ton coucher, *very difficult.*

Que tu n'ayes examiné, par ta raison,
toutes tes actions de la journée.

En quoi ai-je manqué ? qu'ai-je fait ?
qu'ai-je omis de ce que je devois
faire ?

Commencant par la premiere de tes
actions, continue ainsi de suite.

Si dans cet examen tu trouves que tu
ayes fait des fautes, gronde-t-en
sévérement toi-même ; & si tu as bien
fait réjouis-t-en.

Pratique bien toutes ces choses, médite-
les bien ; il faut que tu les aimes de
tout ton cœur.

Ce sont elles qui te mettront dans la ^t *Wise* divine
voie de la vertu divine. *Virtue? How different*
from human?

Ναὶ μὰ τ' ἀμετέρῃ ψυχᾷ παραδόν-
 τα τετρακτίῳ,
 Παγὰν ἀενάαν φύσεως. ἀλλ' ἔρχευσ' ἐπ'
 ἔργον,

Θεοῖσιν ἐπευξάμενος τελέσαι. τού-
 των δὲ κρατήσας

Γνώσῃ ἀθανάτων τε θεῶν, θνήτων
 τ' ἀνθρώπων

Σύσασιν, ἥ τε ἕκαστα διέρχεται, ἥ τε
 κρατεῖται.

Γνώσῃ δ', ἥ θέμις ἐστὶ, φύσιν πᾶν-
 τὸς ὁμοίῳ

Ὡς τέ σε μήτ' ἀελπῆ' ἐλπίζειν, μήτέ
 τι λήθην.

Γνώσῃ δ' ἀνθρώποις αὐθαίρετα πῆ-
 ματ' ἔχοντας,

Τλήμονας, οἳ γ', ἀγαθῶν πέλους ὄν-
 των, οὔτ' ἐσορῶσιν,

J'en jure par celui qui a transmis dans ^Wi, 7 qua
notre ame le sacré quaternaire, ^{lunaire?}

Source de la nature, dont le cours est
éternel. Mais ne commence à mettre ^{Inte and pout}
la main à l'œuvre,

Qu'après avoir prié les Dieux d'achever ^{fious}
ce que tu vas commencer. Quand tu
te seras rendu cette habitude fami-
lière,

Tu connoîtras la constitution des ^{Quere!}
Dieux immortels, & celle des hom-
mes,

Jusqu'où s'étendent les différents êtres,
ce qui les renferme, & ce qui les lie.

Tu connoîtras encore, selon la justice, ^{Equality.}
que la nature de cet univers est par-
tout semblable;

De sorte que tu n'espéreras point ce ^{Orather too}
qu'on ne doit point espérer, & que ^{much.}
rien ne te sera caché dans ce monde.

Tu connoîtras aussi, que les hommes ^{Excellent}
s'attirent leurs malheurs volontaire-
ment, & par leur propre choix.

Misérables qu'ils sont, ils ne voient ni ^{Sagacious!}
n'entendent que les biens sont près
d'eux. ^{perhaps, fas-}
tidiens.

Οὔτε κλύεσι λύσιν δὲ κακῶν παῦ-
ροι σωίσασι·

Τοίη μοῖρα βροτῶν βλάβῃ φρένας·
οἱ δὲ κυλίνδροις

Ἄλλοι' ἐπ' ἄλλα φέρονται ἀπείρονα
πήματ' ἔχοντες.

Λυγρὴ γὰρ σιωπαδὸς ἔεις βλάπ-
τουσα λέληθε

Σύμφυτος ἰὺ οὐ δεῖ προσάγειν εἰ-
κοντα δὲ φεύγειν.

Ζεῦ πάτερ, ἥ πολλῶν τε κακῶν λύ-
σειας ἅπαντας,

Ἦν πᾶσιν δείξαις, οἷα τῷ δαίμονι
χρῶνται.

Ἀλλὰ σὺ θάρσῃ, ἐπεὶ θεῖον γένος
ἐστὶ βροτοῖσιν.

Οἷς ἰερά προσφέρουσα φύσις δέικνυσιν
ἔκαστα·

Ὦν εἰ σοί τι μετέσσι, κρατήσῃς ὧν σε
κελεύω·

Il y en a très-peu qui sachent se délivrer de leurs maux.

Tel est le sort qui aveugle les hommes, *Sort*
& leur ôte l'esprit : semblables à des cylindres ,

Ils roulent çà & là , toujours accablés *Such as the*
de maux sans nombre ; *Infelicitie of human*
Car la funeste contention née avec eux , *Too true.*
& qui les suit par-tout , les agite sans
qu'ils s'en apperçoivent.

Au-lieu de la provoquer & de l'irriter, *good, if we*
ils devroient la fuir en cédant. *understand*

Grand Jupiter , pere des hommes , vous *So I hope!*
les délivreriez tous des maux qui les *Sub modo.*
accablent ,

Si vous leur montriez quel est le démon *Demon.*
dont ils se servent : *Hindoo.*

Mais prends courage , la race des hom- *How? Hindoo!*
mes est divine ;

La sacrée Nature leur découvre les mys- *Mad!*
teres les plus cachés.

Si elle t'a fait part de ses secrets , tu *Perhaps!*
viendras aisément à bout de toutes *But a new*
les choses que je t'ai ordonnées ; *found silly.*

Εξακέσας ψυχῶν δὲ, πονων ἀπὸ
τῶνδε σωσεις.

Ἀλλ' εἴργου βροτῶν, ὧν εἴπομεν,
ἐν τε καὶ θαρμοῖς,

Ἐν τε λύσει ψυχῆς κρίνων. καὶ φράζου
ἐκαστα,

Ἡνίοχον γνῶμεν σήσας καὶ δύω περθεῖν
ἀείσθην.

Ἦν δ' ἀπολείψας σῶμα ἐς ἀθέρῃ
ἐλδύθεον ἔλθης,

Future State Ἐσσεῖαι ἀθάνατος θεός, ἀμβροτος, οὐ
and eternal life, ἔτι θνητός;
probably learned in India from Brahmins
and gymnosophists.



Et guérissant ton ame, tu la délivreras
de toutes ces peines, & de tous ces
travaux.

Mais abstiens-toi des viandes que nous
avons défendues dans les purifica-
tions,

of Conversions

Gymnosophy
and Philosophy.

Et dans la délivrance de l'ame; fais-en
le juste discernement, & examine
bien toutes choses,

from Con-
versions

En te laissant toujours guider & con-
duire par l'entendement qui vient
d'en-haut, & qui doit tenir les rênes.

Good Sound
moral Philo-
sophy.

Et quand après avoir dépouillé ton corps
mortel, tu arriveras dans l'air le
plus pur; Car of the Soul,

ie of both
Body and

Tu seras un Dieu immortel, incor-
ruptible, & que la mort ne dominera
plus.

Immortality.



How dark mean and meagre are
these golden Verses, however celebrated
and really curious; in comparison with
the Sermon on the Mount, The Psalms of
David or the Ecclasiastic?

